



MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR  
UNIVERSITÉ DE TOAMASINA  
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES  
DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

\*\*\*\*\*

## MÉMOIRE DE MAITRISE

### **LA PHILOSOPHIE FACE À L'ESSOR ACTUEL DE LA SCIENCE**

Présenté par :

**ANDRIANJANAKA Volatiana Myella**

Sous la direction de :

**Madame RAHARINIAINA Marie Frédeline,**  
Docteur en Philosophie à l'Université de Toamasina

22 octobre 2010

Année Universitaire : 2008-2009



## **REMERCIEMENTS**

Des années d'études ont permis certaines connaissances des connaissances que l'on a rassemblées pour former un tout, un tout qui représente tout un effort, toute une volonté pour arriver à la constitution de ce présent mémoire.

Ainsi, le présent rapport n'aurait jamais pu être constitué sans l'aide et le concours de certaines personnes pour lesquelles nous voudrions adresser nos plus sincères remerciements.

De ce fait, nous témoignons notre entière reconnaissance envers notre encadreur pédagogique, le Docteur Marie Frédeline RAHARINIAINA, Enseignant au Département de Philosophie de l'Université de Toamasina, ainsi qu'au Docteur Ignace RAKOTONIRAINY, pour leurs précieux conseils et aides à l'élaboration de ce travail de mémoire.

Nous tenons aussi, spécialement, à remercier, un enseignant qui, depuis la deuxième année nous a offert son aide, surtout concernant l'emprunt des livres : à Monsieur Odon RATOBISON, toute nos remerciements.

Toutes nos gratitude à toute la famille surtout à ma mère et à nos tantes qui nous ont soutenu financièrement et moralement pour le mise au point de ce mémoire.

Sans oublier de remercier, tous ceux, de près ou de loin ont contribué à la réalisation de ce travail.

**Mlle ANDRIANJANAKA Volatiana Myella**

## INTRODUCTION

La fille de son temps disait-on de la philosophie ! Cette phrase souligne le fait qu'au fur et à mesure où le monde progresse, la philosophie, elle aussi évolue en suivant son rythme. Mais reprenant, cette phrase, serait-elle encore valable à l'époque où nous sommes, avec cet épanouissement considérable de la science ainsi que de la place immense qu'elle occupe dans la société humaine actuelle ? La philosophie n'est-elle pas seulement la préoccupation de l'Antiquité, de ces gens antérieurs à notre ère qui s'étonnaient en voyant une chose nouvelle, quelque chose de nouveau à leurs yeux et auquel ils n'ont pas encore eu d'explications pour élucider le mystère du phénomène qui venait de se produire ?

Nombre de gens de notre ère-ci pensent la même chose de la philosophie et prétendent qu'en effet, elle n'est plus nécessaire, voire inutile à la vie de l'homme moderne, surtout à partir de cette phrase de Freud sur la science ; selon laquelle il pense que : « Ce serait une illusion de croire que nous puissions trouver ailleurs ce qu'elle ne peut pas nous donner ».<sup>15</sup>

Cela semble, en effet, se justifier vu les caractères ambigus de la philosophie : d'abord, la philosophie ne pourrait jamais, malgré l'effort du millénaire, se manifester qu'à travers des idées, et espérer qu'elle puisse un jour se réaliser pour apparaître aux yeux du monde comme quelque chose de concret, de perceptible est vaine. Parce que dès sa conception, elle a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui encore : une idée mais qui ne manque pas d'être innovateur pour autant. Ensuite, qui pourrait nier l'effort que la science et la technique ont déployé pour s'harmoniser avec l'humaine culture afin de s'intégrer à la société humaine elle-même ; pour arriver à la place où elle se trouve aujourd'hui : en plein essor ? On peut voir cette progression de la science à travers toutes les activités humaines de nos jours, à travers son quotidien et même dans les domaines où l'on s'y attend le moins. Par exemple, l'informatisation de l'enseignement est

---

<sup>15</sup> Freud SIGMUND, *L'Avenir d'une illusion*, pris dans le dictionnaire des citations p274

devenue très courante de nos jours, quand bien même que ceux qui ne savent pas l'informatique sont considérés comme des analphabètes, même s'ils savent très bien lire et écrire. Même les machines dactylographiques d'autrefois sont remplacées par les ordinateurs et ne sont plus, comme on le dit : « d'actualité ».

Tout cela ne doit pas pour autant nous laisser indifférent sur ce qui se passe et nous amène à nous poser les questions suivantes : « la science et la technologie ont-elles pris le dessus face à la philosophie ? » Si c'est vrai, dira-t-on alors que « la philosophie n'a-t-elle plus sa raison d'être ? A-t-elle, au cours de ces années, perdu son essence ? Et alors l'homme d'aujourd'hui n'a-t-il plus besoin de la philosophie ? »

Des oui ou des non à ces questions ne seront pas de mise même si on pourrait y répondre de la sorte, mais il faut toujours tenir compte du contexte auquel on se trouve, c'est-à-dire : Philosophie et Science. En philosophie, une question nous procurera une réponse qui, par la suite deviendra une nouvelle question, selon ce que Karl JASPERS, disait dans son livre intitulé *Introduction à la Philosophie* : « Les questions en philosophie sont plus essentielles que les réponses et chaque réponse devient une nouvelle question ».<sup>2</sup>

Serait-elle alors un questionnement sans cesse ? Si tel est le cas, pourquoi tendre vers quelque chose qui ne peut pas nous apporter satisfaction sur ce que nous voulons savoir ?

Certes, la philosophie apparaît beaucoup moins, comme le tableau de progrès de la pensée à travers les âges, comme le récit de ses variations, la prendre en ce sens risquerait de nous inciter au scepticisme et ce fut souvent le cas. Mais elle apprendra à nous montrer prudents, très prudents même dans notre démarche philosophique et à nous convaincre que notre raison ne peut atteindre toute vérité. Elle nous évite de ce fait, la folie, l'un des grands problèmes que la philosophie, ainsi que ceux qui la pratiquent rencontrent, face à une mauvaise conception de la part de ces gens qui lui sont quasi extérieur (vu qu'on ne peut

---

<sup>2</sup> Karl JASPERS, *Introduction à la philosophie*, p.8.

pas totalement s'en passer) en nous montrant que la capacité de la pensée humaine est limitée, qu'on ne peut pas tout savoir. Et si comme le disait Maurice BLONDEL dans la « pensée » : « l'attitude philosophique c'est non la saturation intellectuelle mais l'ouverture de l'esprit »<sup>3</sup>, la pratique philosophique par excellence consisterait à ouvrir l'esprit, à lui permettre de se poser des problèmes de plus en plus nuancés, de plus en plus fondamentaux. Comme elle apporte une multiplicité sans fin de réponses, on pourrait s'apercevoir qu'il y a pour chaque problème un petit nombre d'attitudes mentales, de directions de pensées qui se retrouvent dans un contexte différent. Et les réponses elles-mêmes marquent un véritable progrès à y regarder de près.

« L'histoire de la pensée, nous dit BERGSON, à l'inconvénient de maintenir notre attention fixée sur la complication extérieure du système au lieu de nous inviter à toucher du doigt la nouveauté et la simplicité du fond. Un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose. »<sup>4</sup>

Et si l'on s'en tient à ces réponses de fond, on peut soutenir que :

« La pensée, ni en chacun de nous, ni dans son développement phylogénétique, ne repasse deux fois par le même chemin : elle ne cesse de courir en une clarté accrue, avec une compréhension élargie, vers le dénouement de son drame infini. »<sup>5</sup>

Tout cela prouve que la philosophie ne peut en aucun cas nous mener à la folie parce qu'elle permet à tous ceux qui la pratiquent un élargissement d'esprit, à mesure d'être bien prudent. Mais le fait est que, quand quelqu'un a une manière de penser différente à toutes les autres, il sera aussitôt taxé de malade mental. Ce que les autres cherchent, c'est que tout le monde soit pareil, que tout le monde fait la même chose et ait une même façon de voir le monde. Ce qui est complètement impossible parce que, ce qui fait du monde ce qu'il est c'est la

---

<sup>3</sup> M. BLONDEL, *Pensée II*, p.200.

<sup>4</sup> Henri BERGSON, *La pensée et le Mouvant*, p.141.

<sup>5</sup> Maurice BLONDEL, *La pensée II*, p.482.

différence des points de vue, et si tout le monde était pareil, rien ne marchera dans ce monde et on serait encore pareils à ces hommes primitifs à qui on doit notre origine, parce qu'il n'y a pas évolution, et ni la science ni la technique n'existeraient non plus. Le plus proche et concret exemple qui montre cette importance de la différence sur les points de vue serait la découverte de l'avion. Qui pourrait imaginer que quelqu'un parmi les hommes puisse avoir une idée d'observer les oiseaux en plein vol et essayer d'en construire un, pour permettre aux hommes d'effectuer un vol sur les airs ?

Cependant, il faut aussi reconnaître que ce n'est pas pour rien si on n'enseigne pas la philosophie dès le jeune âge, au tout début de l'enseignement de l'enfant parce que cette discipline n'est pas à la portée de tous. Tout le monde pense, certes, mais tout le monde n'a pas les mêmes façons ou les mêmes capacités de penser, et on ne saurait philosopher si l'on n'a pas atteint un certain niveau, acquis de l'expérience au cours de la vie. C'est ce qui expliquerait l'ambiguïté de la philosophie car il faut bien admettre qu'il faut un certain âge, de l'expérience, un certain degré de connaissance pour pouvoir l'exercer avec prudence.

C'est pour cela, entre autre, que le monde où nous vivons veut mettre à part la philosophie, parce que la science, elle, est à la portée de tous, depuis le plus jeune âge à l'âge adulte, ne serait-ce qu'à partir de ce que nous consommons, utilisons tous les jours, confirme cette opinion pour laquelle, tout le monde peut exercer la science.

Il s'agirait alors, en cet intitulé : « La philosophie et l'actuel essor de la science » de redonner à la philosophie son essence, sa valeur contre la parole de tous ceux qui ont une mauvaise conception d'elle, et de prouver par là qu'elle existe encore à l'époque où nous vivons, quoiqu'elle se dissimule dans les mœurs tout en se rapprochant de l'humanité, en lui suggérant une règle de vie et de conduite, et ce, malgré l'essor continual et considérable de la science et de la technique.

Ainsi, pour mieux cerner le contexte dans lequel on se trouve, on a jugé nécessaire de diviser ce devoir en trois grandes parties, subdivisées en chapitres et sous-parties. La première partie nous donnera une notion sur « L'homme et la philosophie ». Et ce, en nous penchant sur les trois chapitres qu'elle comporte, nous verrons que c'est l'homme qui est le principal acteur de la philosophie et que c'est de la manière de penser des hommes qu'elle dépend. Dans la partie suivante, c'est-à-dire la seconde, on va essayer de mettre au clair ce qui a permis à la science un développement aussi rapide et important, surtout à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Alors, on mettra comme titre de la deuxième partie. Cette partie s'intitule : « La science et son essor dans le monde », qui se divisera également en trois sous chapitres sans omettre de nous parler de cette chose qui a permis à la science un développement et à laquelle elle le doit, c'est-à-dire : la technique. Enfin, dans la troisième et dernière partie portant le titre de « Retour à la philosophie » et qui se divisera en deux chapitres. On parlera de la mauvaise conséquence de cette chose néfaste que la science a apporté au monde en raison de son expansion ; et de la place où se trouve la philosophie dans notre monde moderne ainsi que de sa valeur inestimable.

**Partie I :**  
**L'HOMME ET LA PHILOSOPHIE**

## **Chapitre I : L'HOMME DANS LA PHILOSOPHIE**

Avant de pouvoir dire quelque chose de sensé sur les débuts de la philosophie, le mieux serait de partir de sa définition, même si ce n'est que d'une manière générale. En assimilant purement et simplement la philosophie à la pensée, force est de constater qu'elle est aussi plus ancienne que l'humanité et qu'alors, ce qui se passait, ce qui se passe et ce qui se passera n'appartient pas à l'histoire de l'homme mais à l'évolution biologique.

La philosophie, dans tous les temps, a rassemblé en elle toutes formes de pensée, qu'elle soit spéculative ou plus recherchée. Cependant, la philosophie n'est pas seulement la pensée, qu'elle soit spéculative ou non, résultant des maximes ou des découvertes pratiques, mais elle est aussi une réflexion sur la pensée et la réalité, étant considérée comme le sujet de la pensée.

On dit que la philosophie est née à la suite d'une manière de penser antérieure (à la philosophie) quand celle-ci devient un objet de critique et de réflexion. En tant que fruit de l'histoire, la philosophie est plus jeune et son histoire est d'autant plus récente qu'une perte d'évidence pourrait bien être sentie avec des critiques, des prétentions et des affirmations des penseurs plus anciens.

Parler de cette origine signifie aussi qu'au moins un mode de pensée antérieur à la philosophie, ayant un certain caractère sacré, contre laquelle la philosophie vint s'opposer par sa critique et sa réflexion, existe.

En s'appuyant de ce fait sur Aristote, on pourrait tirer que c'est l'étonnement qui est à l'origine de la philosophie. En ceci, il dit : «Ce fut, en effet, l'étonnement qui poussa comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques ».<sup>6</sup>

L'étonnement a ensuite conduit l'homme à l'émerveillement (ces deux choses peuvent nous paraître être les mêmes, mais au fond elles ne sont pas du

---

<sup>6</sup> Aristote, *MétaPhysique I*, pp. 8-9.

tout pareilles). Emerveillé, l'homme a eu envie de savoir davantage sur ce qui a réveillé sa curiosité. Et plus loin, il ajoute :

«Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit : qui s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants [...]. Or, apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (...). Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire».<sup>7</sup>

Ainsi, venue de nulle part mais partie du simple fait résultant d'une observation d'un phénomène nouveau s'étant produit sous ses yeux à l'issu d'une difficulté qui se présente à l'esprit, il s'est poussé en l'homme le désir de savoir. Et comme le disait Aristote, l'homme est naturellement désireux de savoir, c'est-à-dire que le désir de savoir est inné chez l'homme, qu'il est curieux par nature et non lors d'un quelconque apprentissage.

« Tous les hommes ont, par nature, le désir de connaître ; le plaisir causé par les sensations en est la preuve, car, en dehors même de l'utilité, elles nous plaisent par elles-mêmes, et, plus que toutes les autres, les sensations visuelles ».<sup>8</sup>

Et cette curiosité se manifeste déjà chez l'enfant à travers « le pourquoi » et le « comment » qu'il ne cesse de formuler ; c'est aussi le principe des sciences ayant pour but ultime de ne pas fournir à l'homme des moyens d'agir sur sa nature mais d'abord de satisfaire sa curiosité naturelle.

Il existe dès lors, diverses formes de savoir : il y a en effet, la connaissance empirique, scientifique et la connaissance philosophique.

---

<sup>7</sup> Aristote, *MétaPhysique I*, p.9.

<sup>8</sup> Ibid, p.1.

On dit d'une chose qu'elle est empirique si l'explication qui en émane a été tirée uniquement de l'expérience ou de l'habitude. Empirique est, de ce fait, synonyme de spontanéité si l'on peut dire. Quant à la connaissance empirique, c'est le besoin de savoir qui l'a engendré et c'est le fruit du jeu spontané de l'esprit, qui pour son compte, reste une connaissance imparfaite en ce qu'elle manque souvent d'objectivité et se forme à l'aventure par généralisation hâtive, sans ordre ni méthode. Mais, même si elle paraît spontanée, la connaissance empirique est quelque chose d'à ne pas négliger, parce qu'elle constitue le premier échelon de la science, qui ne fait que perfectionner les procédures que l'empirisme met en jeu pour acquérir ses connaissances.

Après, l'empirisme survient la connaissance scientifique qui, pour sa part vise à substituer à l'empirisme des connaissances certaines, générales et méthodiques, c'est-à-dire à lui inculquer des vérités qui valent partout, à tout moment et dans tous les cas possibles, des vérités reliées entre elles par leurs causes et leurs principes. Si tel est le cas, la philosophie, elle aussi est une science la plus haute même des sciences humaines. Sauf que l'usage dont on fait de ce mot « science » tend à la restreindre aux sciences de la nature et plus précisément aux sciences qui aboutissent à formuler des lois nécessaires et absolues, fondées sur le déterminisme.

A la fin, il y a la connaissance philosophique, qui, à ce qu'il paraît est la plus haute expression du besoin de savoir. C'est une science par le fait qu'elle veut connaître les choses par leurs causes. Mais contrairement à ces autres sciences qui se bornent à découvrir les causes les plus immédiates, elle a pour but de découvrir les causes premières de toutes choses.

Ainsi, bien avant d'apparaître comme un effort de synthèse de tous les savoirs, la philosophie aurait puisé sa source d'une inquiétude, d'un étonnement et d'une exigence morale même élémentaire. Ce simple constat de la diversité contradictoire des opinions conduit les stoïciens notamment à poser une norme de vérité.

« Voici le point de départ de la philosophie : la conscience du conflit qui met aux prises les hommes entre eux, la recherche de

l'origine de ce conflit, condamnation de la simple opinion et la défiance à son égard, une sorte de critique de l'opinion pour déterminer si on a raison de la tenir, l'invention d'une norme, de même que nous avons inventé la balance pour la détermination du poids, ou le cordeau pour distinguer ce qui est droit et ce qui est tordu.

Est-ce là le point de départ de la philosophie ? Est juste tout ce qui paraît tel à chacun ? Et comment est-il possible que les opinions qui se contredisent soient justes ? Par conséquent non pas toutes. Mais celles qui nous paraissent à nous justes ? [...]. Pas plus les unes que les autres. Donc, l'opinion de chacun n'est pas suffisante pour déterminer la vérité. [...]. Il y a donc une norme.

Alors, pourquoi ne pas la chercher et ne pas la trouver, et après l'avoir trouvé, pourquoi ne pas nous en servir par la suite rigoureusement sans nous écarter d'une paire ? Car, voilà, à mon avis, une fois trouvé, délivrera de leur folie les gens qui ne servent en tout d'une seule mesure, l'opinion, et nous permettra désormais, partant des principes connus et clairement définis, de nous servir, pour juger des cas particuliers, d'un système de prénotions ».<sup>9</sup>

## I.1-Domaines de la philosophie

Bien que les philosophes soient connus par leur mode de pensée qui consiste pour la plupart des temps à s'interroger sur ce qui est hors du commun, hors de ce que tout le monde peut percevoir facilement, c'est-à-dire hors de la sensibilité, elle, embrasse deux domaines bien distincts : celui des sens et celui de la métaphysique.

Le premier domaine auquel s'étend la philosophie est la physique. Celle-ci lui permet de se ressembler aux autres sciences et de se mettre à leur niveau. En effet, selon ce qu'on peut savoir, la physique est le seul domaine accessible à la science, le seul qu'elle peut atteindre. En d'autres termes, la science ne connaît

---

<sup>9</sup> Epictète, *Entretiens tome II*, pp.43-44.

qu'un seul domaine et ce domaine lui est similaire à la philosophie. Cependant, la philosophie a encore un second domaine auquel elle se penche nécessairement. Ce domaine que tout le monde ne peut pas connaître. C'est la métaphysique ou en terme plus simple : ce qui se trouve hors de la physique. A signaler que ce domaine échappe aux moyens d'investigations de la science, d'où la phrase de François BACON<sup>1</sup> : « La science est une connaissance partiellement unifiée ».<sup>10</sup>

Ce qui sous-entend par là que, bien que la philosophie partage avec la science un des deux domaines auxquels elle peut avoir accès, c'est-à-dire la physique, elle a encore un avantage sur celle-ci du côté méthode, surtout qu'en science, il y a des questions auxquelles elle ne peut pas répondre mais que la philosophie peut. C'est à ces questions justement que la philosophie, à travers la métaphysique cherche à résoudre, de manière à ce qu'elle puisse au moins suggérer une réponse pouvant être valable ou utile à l'homme et au monde où il se trouve.

En parlant de domaine, trois questions nous viennent en tête ; ce sont les questions que KANT a soulevé, Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Pour préciser la façon dont on devrait se conduire, sur ce que l'on peut connaître et sur ce que l'on peut savoir de l'avenir en fonction de ce que nous faisons. On peut, apparemment ajouter à ces questions la question : Qu'est-ce que l'homme ? Vu qu'elles concernent tous les hommes et non les autres êtres existants en ce monde.

Ainsi, la réponse à la première question : « Que puis-je connaître ? » concerne la métaphysique, du fait qu'il y a là recherche de sens profond de l'Univers au-delà de la systématisation des apparences percées par la science. Si on emprunte le terme des autres penseurs, la métaphysique est pour Platon, le synonyme du monde intelligible qui, à ce qu'il paraît est le modèle auquel le

---

<sup>1</sup>BACON(François) : Philosophe anglais, baron Verulam, Londres 1561-1626. Il a lié de façon novatrice progrès humain et avancée du savoir, proposant une classification des sciences d'où *le Novum organum* en 1620 tout en développant des conceptions empiristes d'où *l'Instauration magna* en 1623. Il a été chancelier d'Angleterre sous Jacques Ier.

<sup>10</sup> BACON, *Pris dans le dictionnaire des citations*, p.372.

monde sensible se réfère. Quant à Descartes, c'est la racine même de la philosophie en faisant une illustration à partir d'un arbre, en disant que :

« Toute la philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales à savoir la médecine, la mécanique et la morale ».<sup>11</sup>

En revenant à Kant cependant, la métaphysique est le domaine de l'expérience impossible, là les procédures de vérifications sont inopérantes parce que c'est le monde, le domaine de l'esprit ou en terme kantien « noumène » ou « monde nouméenal », par opposition au « phénomène » ou « monde phénoménal » qui est le monde de l'expérience.

En métaphysique, le problème concerne surtout l'Existence de Dieu, le problème de son immatérialité, de l'immortalité de l'âme et de la liberté humaine.

En posant la deuxième question, on parle de morale et de politique puisque simplement parce qu'il devrait y avoir à la base même l'action que l'homme doit là, il tourne autour de sa vie et celle de la société où il se trouve. Pourquoi morale ? Tout s'agit des actions que l'homme doit entreprendre le long de sa vie, et d'entreprendre, une sorte de norme, de façon à ce qu'il puisse s'y référer. Pourquoi politique ? Parce que d'abord, si l'on revient à l'étymologie du mot politique, la « *polis* » qui est la base du mot signifie « cité » ou en terme contemporain « société ». Alors, on parle de la politique pour démontrer à quel point l'homme est incapable de vivre seul, qu'il a besoin de cohabiter avec d'autres comme lui, c'est-à-dire avec ses semblables pour pouvoir s'épanouir, ne serait-ce que dans son domaine, et cette cohabitation avec les autres est faite dans le but de former une société, la société humaine. Ce qui sous-entend de ce fait, qu'il devrait prendre en considération tout son entourage et doit se conformer avec les lois qui régissent cette société dans laquelle il se trouve.

---

<sup>11</sup> DESCARTES, *Les principes de la Philosophie*, p.566.

La troisième question suppose la religion qui n'est, après tout, que le prolongement de l'action humaine elle-même. C'est dans cette partie que l'homme se demandera sur la destinée de l'âme après la mort, sur son immortalité. Là aussi, on s'interroge si l'homme est vraiment maître de sa vie, et quelle serait la raison de son existence en ce monde.

La quatrième question est destinée spécialement à l'homme et sur ce, on passe à la suite de cet exposé, là où on va parler du but et du centre principal de la philosophie : l'homme.

## **I.2-L'homme**

Pareil à toute autre chose existante en ce monde, l'homme peut aussi être un objet d'étude. Ainsi, il y a une discipline consacrée seulement à l'étude qui se portera sur l'homme, cette discipline se nomme : anthropologie. Le mot anthropologie est muni de deux mots issus du grec, à savoir «*anthropos* » et «*logos* » : ou en terme plus clair, « homme » et « étude ». Ainsi, si en biologie, on étudie les êtres vivants, en anthropologie, c'est l'homme que l'on étudie. A remarquer que les deux mots porte le mot «*logos* ». Il est alors évident que l'étude que nous ferions sur l'anthropologie se portera, davantage, sur l'homme et ses activités, l'homme et la société dans laquelle il vit, et se fera dans le temps et dans l'espace.

Alors, qu'est-ce que l'homme ?

### **I.2.1-Tentative de définition**

Nombre de philosophes et d'écrivains ont essayé d'apporter selon leur manière une définition sur l'homme, mais la meilleure façon et la plus courante qu'ils ont trouvée pour y arriver était de le comparer à l'animal. Par rapport aux animaux, le mot « Homme » désigne l'être humain en général, à signaler que c'est un mammifère primate, bipède plus ou moins seul dans son espèce «*homosapiens*».

L'homme est à la fois juge et partie, et selon Eric WEIL dans le livre de Huisman et de Vergez : *la Connaissance*, la définition que l'on fera de l'homme ne doit pas forcément se faire en fonction d'une comparaison, en comparant l'homme avec l'animal, parce que les définitions, c'est l'homme lui-même qui les établisse.

De ce fait, l'homme peut être étudié sous une infinité d'aspects qui se réduisent théoriquement à deux points de vue opposés : subjectifs et objectifs. C'est pourquoi l'anthropologie et la philosophie sont en concurrence et chacune a sa manière de définir l'homme.

Ainsi, quand la philosophie part de la subjectivité (d'une permanente interrogation) vers l'objet universel de toute connaissance, l'anthropologie, elle, va de l'observation indéfinie vers la connaissance d'un sujet universel.

Dans un second temps cependant, si le point de départ de la philosophie est particulièrement le sujet, un sujet défini pour parvenir à fonder dans un système ou dans une doctrine, sa connaissance de tous les objets, l'anthropologie part d'une infinité d'objets pour parvenir à la connaissance du sujet lui-même.

### **I.2.1.1-Du point de vue philosophique**

Là, on va essayer de voir l'homme de plus près et plus en détail.

#### **I.2.1.1.1-Définition par la pensée**

La pensée est considérée comme cette chose qui fait la grandeur de l'homme, elle s'avère être la preuve même de son existence. Dans sa phrase : « Je pense donc je suis »<sup>12</sup> qui suppose et met l'accent sur la notion d'existence, Descartes affirme l'importance et le rôle primordiale que joue la pensée. Cette phrase affirme, en effet, le **cogito** ou plus exactement le **cogito ergo sum**, le « Je suis le Moi qui pense » en terme plus courant et qui se caractérise par la première certitude affirmant que l'homme est un être qui pense.

---

<sup>12</sup> DESCARTES, *Discours IV*, p.89.

Ici, pensée est synonyme de conscience. C'est tout ce qui se fait en nous de telle sorte que l'on puisse s'en apercevoir immédiatement, afin d'être conscient de ce que l'on doit comprendre.

Si on se demande par ailleurs, sur ce qui différencie l'homme de l'animal, la plus simple et générale des réponses que l'on pourrait avoir serait la Conscience. A considérer qu'il s'agit de la conscience stricte et non de celle qui est entendue comme sentiment de soi, capacité de distinguer les objets sensibles, de percevoir et même de juger les choses extérieures d'après des caractères sensibles déterminés. Une telle conscience ne peut être refusée à l'animal. Mais la conscience stricte n'existe que pour un être qui peut faire un retour sur soi, un être capable de se demander et de prendre conscience de son existence, un être qui peut avoir sa propre espèce pour objet. Et puisque le mot conscience vient de « science », là où il y a conscience, il y a strictement possibilité de la science.

Mais si on revient à Descartes, l'homme est un être ayant une double vie. D'abord, il y a l'intérieure : celle que l'homme entretient avec son espèce, son essence. Il pense, c'est-à-dire qu'il fait un mouvement de retour sur lui-même, une rétrospection, parce que non seulement il imagine mais il faut aussi qu'il parle à lui-même pour mieux voir et situer la chose à laquelle il pense. Car : « La pensée est, selon Platon, un dialogue intérieur et silencieux de l'âme avec elle ».<sup>13</sup>

Pourtant, Pascal disait de l'homme que ce qui fait sa grandeur par rapport à tout ce qui existe, c'est sa pensée même, en illustrant l'homme comme étant un roseau, même s'il est faible du côté physique par rapport à l'animal.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'Univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il

---

<sup>13</sup> PLATON, *Gorgias*, p .22.

sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien, ».<sup>14</sup>

Ce qui exprime sa grandeur par rapport à tout ce qui existe, du moment où cela se trouve dans son domaine.

#### **I.2.1.1.2-Définition par la raison**

Dire de l'homme qu'il est un être raisonnable c'est affirmer qu'il est capable de raisonner, qu'il a une âme et que par conséquent il peut prendre en considération toutes ses actions, qu'il peut faire une chose tout en sachant d'avance ce que peut être la suite de ses actes et cela le pousse à agir en conséquence. Cette formule selon laquelle « *l'homme est un être raisonnable* » a été tirée de la philosophie d'Aristote qui soutient que l'homme a une âme comme tout être vivant. Pour ce dernier, en effet, tout être vivant a une âme et l'âme est un principe de vie. Il y a, de ce fait, une âme végétative pour les végétaux, une âme sensitive pour les animaux et une Raison en plus de l'âme sensitive pour les hommes.

Une âme sensitive, parce que selon la conception commune et morphologique de l'homme, on s'est mis à accepter que c'est un animal comme tout autre, sauf que lui, il pense, il raisonne. Et chez lui, l'âme est à la fois principe de la vie et de la pensée. On peut affirmer qu'il y a unité de l'homme, autrement dit, l'homme est l'union substantielle du corps et de l'âme.

La raison est alors, la faculté qu'a l'homme pour bien juger, pour discerner le vrai du vraisemblable, le bien du mal et de déterminer ainsi sa conduite d'après la connaissance qu'il acquiert. La raison peut être synonyme de Conscience-morale si l'on s'en tient à la pensée de Kant. Ainsi, en tant qu'animal raisonnable, l'homme est un agent ou un sujet moral capable d'effectuer un rétrocontrôle, une maîtrise de soi, de sorte de bien savoir se comporter vis-à-vis de ses proches.

---

<sup>14</sup> PASCAL, *Pensées*, p.1157.

Autrement dit, la raison rend l'homme responsable de ses actes et le pousse à assumer ses devoirs au sein de la communauté où il vit.

Grâce à la raison, l'homme n'est pas enfermé comme l'animal dans les limites étroites du présent visible, il connaît encore le passé infiniment plus étendu, source du présent qui s'y rattache. Il peut donc avoir de la personnalité, tout en étant conscient de son être, de ses actes et du monde. Lalande disait que :

« La personne nécessite la maîtrise des impulsions instinctives c'est-à-dire des impulsions négatives pour adopter ce qui est raisonnable et universel. Elle est un élan vers la réalité des valeurs universelles par une métamorphose de l'individu. »<sup>15</sup>

La personnalité est alors l'ensemble des caractères spécifiques, de traits distinctifs qui permettent de déterminer une personne et de distinguer les autres.

#### **I.2.1.2- Du point de vue scientifique**

Supposons, avec Aristote qui a défini l'homme comme « animal politique », que : «C'est un animal bipède [...] on pourrait dire que « homme » présente, non pas un sens, mais plusieurs dont un seul aurait comme définition « animal bipède ».»<sup>16</sup>

Cela semble, en effet, se justifier car à bien y penser, qui pourrait dire que l'homme ne peut et ne doit pas être classé parmi les « animaux », or, si l'homme n'est pas dans la catégorie animale, il sera classé parmi ce qui est végétale : une chose particulièrement fausse, car sinon, on aurait des racines et des feuilles. En disant, de ce fait, de l'homme qu'il est un animal politique sous entend par là qu'il a été destiné à vivre en société, car si l'on s'en tient au sens étymologique du mot *polis*, on aura le mot « cité ». Mais la cité dont parlait Aristote ici, s'est changé en

---

<sup>15</sup> LALANDE, *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie*, p. 354.

<sup>16</sup> ARISTOTE, *Métaphysique*, Tome I, pp. 125-126.

société, surtout qu'à l'époque, il vivait dans la cité athénienne. Et il a précisé que le tout est nécessairement antérieur à la partie.

Par conséquent, il est évident que la cité est à la fois naturelle et antérieure à chacune de ses membres, car aucun être humain, pris isolément ne peut se suffire à lui-même. De ce fait, l'idée d'un homme naturel présocial ne serait pas de mise car l'homme n'est lui-même qu'en étant uni aux autres individus.

Il faudrait alors que l'homme s'associe à ses semblables pour se définir. Ainsi, la société humaine est l'expression la plus parfaite de cette association. En un sens, chaque individu dépend et se définit à partir de la société au sein de laquelle il vit mais cela ne signifie pas pour autant qu'il est entièrement déterminé par elle, même si son développement vient d'une grande partie de la société.

Ce qui nous amène à dire qu'en tant qu'être sociable, l'homme est le seul animal qui a une histoire (l'humanité se définit en fonction de l'histoire) : il y a dedans une part d'héritage culturel auquel s'ajoute une hérédité biologique.

Sans oublier bien sûr de définir que ce qui distingue l'homme de l'animal, bien qu'il soit classé parmi eux, c'est sa culture, son histoire même, ainsi disait E. Kant : « l'homme n'est pas destiné à faire partie d'un troupeau comme un animal domestique mais d'une ruche comme les abeilles »<sup>17</sup> et ce, grâce à sa culture et à son histoire.

Bref, on peut dire que l'humanité est une réalité en devenir (au cours de l'histoire), un être qui ne cesse de se développer dans le temps et dans l'espace. Son progrès s'accomplit dans l'histoire par une succession de phases : allant de la sauvagerie (état primitif) à la civilisation, d'états : théologique, métaphysique et positif (Auguste COMTE)<sup>1</sup>, dont le but ultime serait l'unité de l'homme.

---

<sup>17</sup> Emmanuel KANT, *Doctrine de la vertu*, p.7.

<sup>1</sup> COMTE(Auguste)1798-1857, philosophe français, auteur de la « philosophie positive ». Licencié de la Polytechnique pour des raisons de non respect de discipline, Comte ne pouvait pas faire carrière à l'Université. Il fut le secrétaire d Saint-Simon d 1818 à 1822. En 1844, la rencontre d'une jeune veuve « Clotilde d Vaux » avec qui entretenait une relation platonique a complètement bouleversé sa vie.

## I.2.2- Les différentes capacités de l'homme

### I.2.2.1. Abstraction

Nom dérivé du verbe « abstraire », qui, au sens courant du terme, signifie ne pas tenir compte de quelque chose mais qui, scientifiquement parlant, signifie considérer à part un élément qui ne se rencontre pas seul dans la réalité. Ce qui nous montre une contradiction de ces deux conceptions, car ce dont on fait abstraction c'est ce que l'on néglige alors qu'une abstraction c'est ce que l'on considère spécialement en négligeant ce qui l'accompagne.

C'est l'état primitif de la pensée qui doit s'efforcer de s'accommorder à la réalité pour tenter de la saisir dans son état singulier à partir des purs concepts ou catégories. On dit d'une idée qu'elle est abstraite si on sait qu'elle existe sans qu'elle puisse être saisie comme une chose perceptible. Par exemple : l'idée du temps, on ne peut pas saisir ni vérifier si l'heure, la minute, la seconde et tout ce qui va avec pour former le temps existe vraiment, pourtant on y croit.

Ainsi, philosophiquement parlant, arbitraire veut dire : tirer à partir du particulier ce qui est universel et applicable à tous les objets du même genre. Alors, par abstraction, on parvient à des déterminations générales qui s'éloignent des réalités livrées par l'expérience. Selon Bachelard « L'abstraction est, la démarche normale et féconde de l'esprit scientifique ».<sup>18</sup>

Et en effet, la connaissance scientifique, pour être rationnelle et sûre, doit quitter les cas particuliers et formuler des lois générales.

Dans l'abstraction, il y a la notion de concept qui est une idée abstraite représentant un aspect de la réalité que l'esprit a isolé. Un concept peut être caractérisé par un double point de vue : la compréhension et l'extension où le premier consiste dans la totalité des caractères renfermés dans un concept et le second affirme un champ, à l'intérieur duquel un langage, une théorie prend leur références et signification.

---

<sup>18</sup> G. BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique*, p.5.

Le concept est, de ce fait, une idée générale qui réunit les caractères communs à une classe d'objets, elle peut s'appliquer à chaque élément de cette classe : Quant il y a cependant, augmentation de la compréhension, il y aura assurément diminution de l'extension et vice-versa.

#### **I.2.2.2 L'imagination**

On peut la définir comme le pouvoir de représenter dans l'intuition un objet malgré son non existence, c'est-à-dire, même si l'objet n'existe pas réellement.

#### **I.2.2.3. Les formes de l'imagination**

Il y a d'abord, la faculté de reproduire des images qui nous viennent directement des sens ou conservées dans la mémoire.

Il y a aussi la faculté d'assembler des images qui, quoiqu'elles soient empruntées à la nature, forment un ensemble qui n'existe pas dans la réalité.

Dans la première forme, on ne fait que reproduire des images dont nous avions déjà eu connaissance c'est-à-dire que l'on essaie de se ressouvenir de l'image avec l'aspect auquel on l'a vu (il est alors question de mémorisation). Pourtant, dans la seconde, on a un esprit inventeur et qu'à partir de plusieurs choses que l'on a vu, on essaie de formuler un ensemble. On essaie d'assembler le tout pour former une seule chose, une seule image : On parle dès lors de l'imagination créatrice.

#### **I.2.2.4. Les reproches des moralistes**

Les philosophes moralistes reprochent à l'imagination d'empêcher la raison d'arriver à la vérité, de nous conduire à des illusions, des fausses croyances, des préventions, qu'elle est chimérique, utopique..., qu'elle ne fait que nous inculquer des inquiétudes troublant la connaissance.

L'imagination est aussi à la base des erreurs sur les hommes parce que premièrement, elle nous incite à juger sur l'extérieur, sans pour autant tenir

compte du mérite personnel et ensuite, on peut la considérer comme source d'impostures sociales.

Si l'imagination est telle que les moralistes la perçoivent, alors elle oriente l'homme vers des activités vaines c'est-à-dire sans résultats. Mais n'a-t-on pas d'autres opinions de l'imagination ?

Il existe, en effet, des personnes qui ont pris la défense de l'imagination, comme quoi, elle conserve en nous des souvenirs qui nous permet de mémoriser les choses qui se passent sous nos yeux, à ne rien laisser au hasard, parce que sinon, toutes choses vont nous paraître étrangères même si on les a déjà vu. Mais, il n'y a pas que cela, en son caractère « créatrice », l'imagination permet, à ceux qui en ont le talent, un esprit inventeur leur facilitant la recherche de ce qui est meilleur par rapport à ce qui existe déjà. Elle procure à tous les hommes le moyen d'échapper aux tristesses de la vie, en nous présentant des images que nous pouvons juger meilleures que ce que l'on perçoit. Par exemple dans les rêves : quel homme en rêvant pense quelque chose dans lequel on se sent pas bien dans sa peau ? On penserait plutôt à quelque chose dans lequel on se sentira à l'aise. C'est ce qui prouverait qu'elle met en notre possession un bonheur (même si c'est seulement au niveau de la pensée, mais au moins on sent le moindre bonheur en l'imaginant, ne serait-ce que par le fait de penser à ce qui serait réellement si cela pouvait se réaliser), des plaisirs inaccessibles, en nous conduisant à des mondes plus beaux que dans la réalité.

#### **I.2.2.5. Le Jugement**

Le Jugement est considéré comme l'une des capacités intellectuelles de l'homme se manifestant à partir des critiques visant à la connaissance de la chose ou de la personne à juger. C'est un acte de l'esprit : « Une décision mentale par laquelle nous arrêtons de façon réfléchie au contact d'une croyance et nous le posons en titre de vérité »<sup>19</sup> disait Lalande.

---

<sup>19</sup> LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p398.

Il s'agirait alors, en jugement de former des critiques, de manière à atteindre la vérité. Pourtant, il ne devrait pas s'agir d'une critique pour critiquer seulement, de critiquer pour faire en sorte de dénigrer ou de désavantager l'autre ou la chose dont il est question, comme le cas chez les Juges, chez ceux qui ont pour tâche le Jugement. On peut certainement effectuer ce genre de Jugement quand on veut arrêter des criminels ou des malfaiteurs mais non pas en philosophie. Le Jugement en philosophie est autre que ce que l'on entend parce qu'on devrait déjà avoir un esprit critique, une qualité d'esprit quelconque.

Alors qu'entend-on par esprit critique ?

### **I.2.3. L'esprit critique**

C'est une disposition permanente de l'esprit qui permet de ne pas accepter sans contrôle une proposition. Disons que c'est la qualité d'esprit que tout philosophe devrait avoir pour ne pas effectuer un jugement incorrect ou injuste, dévalorisant la chose ou la personne à juger, parce qu'aucune chose, si mauvaise soit-elle ne dispose que seulement d'un mauvais caractère mais aussi forcément de bon. La chose devrait nécessairement avoir deux faces.

Pour que le mot « esprit critique » change de signification, il suffirait tout simplement d'ajouter un « de » avant le mot critique. Note à manier avec prudence parce qu'avec un « de » placé au milieu des deux mots, le mot exprimerait aussitôt un jugement négatif, un reproche. Il s'agirait alors d'un refus systématique d'un jugement, d'une examination de l'objet.

Pourtant, on dit que quelqu'un a un « esprit critique » s'il sait évaluer, établir des critiques de discernement pour connaître ce qui est valable de ce qui ne l'est pas, s'il est capable de s'interroger pour réfléchir, capable d'effectuer une rétrospection, c'est-à-dire de faire une réflexion critique se portant sur soi-même.

La critique avec l'esprit qui lui convient est un moyen que l'homme a en sa disposition pour trouver la vérité sans être crédule.

Quand au Jugement, on peut dire que c'est la seule chose qui nous appartient, qui nous est propre, celle qui est véritablement en notre possession, pouvoir pour nous permettre un bon usage de représentation.

#### **I.2.4. L'intelligence humaine**

Défini jadis comme la fonction qui adapte des moyens à des fins, l'intelligence apparaissait comme un effort d'opération subordonné à un but, visant la solution d'un problème. Cette définition semble, en effet, insuffisante car et l'instinct et l'habitude sont eux aussi des comportements finalisés, adaptés à un but, visant à la résolution d'un problème.

L'instinct ou du moins le savoir-faire instinctif est une action étroitement spécifique : une abeille habile aux travaux de la ruche est incapable de faire autre chose à part fabriquer la cire et les miels avec car il est vrai qu'hors de la ruche, l'abeille n'est rien d'autre, elle serait semblable à une mouche. Ce qui suppose par là que l'intelligence animale est quelque chose d'instinctif, propre à chaque espèce et à chaque individu. Quant à celle de l'homme, elle lui permet une adaptation à des situations nouvelles.

Quant à l'habitude qui n'est pas comme l'instinct un savoir-inné, mais acquise après quelques expériences de la vie, elle ne peut pas être considérée comme l'intelligence, même si cela l'était à l'origine, mais une fois continuée, l'habitude ressemble à l'instinct. Et comme l'instinct, elle peut résoudre automatiquement un problème précis pour laquelle elle a été montée. C'est cette automatité qui fait qu'ils se distinguent de l'intelligence.

A la différence de l'intelligence animale, celle de l'homme peut dominer le temps en évoquant le passé qui n'est plus en se projetant vers l'avenir. L'homme forme des souvenirs et des projets. Ce qui veut dire que l'intelligence humaine est capable de se détacher d'elle-même, en pensant au passé en se détachant du réel concret, de penser à des choses sans que ces choses réellement soient présentes, elle peut représenter le monde intérieurement. D'où cette phrase de

Marx : « La différence essentielle entre l'architecte le plus maladroit et l'abeille la plus experte, était que l'architecte porte d'abord la maison dans sa tête ».<sup>20</sup>

Au cours de l'histoire, l'intelligence pratique précède l'intelligence théorique, comme le font les enfants en résolvant des problèmes pratiques avant de résoudre des problèmes théoriques, tout en sachant reconnaître les rapports entre les choses avant de découvrir les rapports entre des idées.

Mais c'est seulement en devenant une pensée notionnelle, abstraite, c'est-à-dire raison, que l'intelligence peut s'achever. La pensée abstraite implique l'usage du langage et c'est là la grande différence entre l'animal et l'homme (Descartes). Ce qui nous amène à l'étape suivante : les moyens et expressions de la philosophie.

### **I.3- Les moyens et expressions de la philosophie**

Cette partie du devoir nous porte sur ce qui permet à la philosophie d'être comprise par l'homme. Il s'agit, en effet, d'un moyen de communication qui établit un rapport entre l'homme et la philosophie. Ce moyen n'est rien d'autre que la pensée et le langage.

#### **I.3.1- La pensée et le langage**

Il faut d'abord savoir que l'invention de l'art de communiquer nos idées dépend moins des organes qui nous servent à cette communication que d'une faculté propre à l'homme, qui lui fait employer ses organes à cet usage, disait ROUSSEAU au début de son *Essai sur l'origine des langues*, le langage articulé est une fonction d'expression et de communication liée à la pensée spécifiquement humaine.

Celui qui n'a pas réfléchi sur le langage n'a pas vraiment commencé à philosopher disait Alain et cela semble, en effet, se justifier par le fait de s'apercevoir que parmi tous les êtres vivants, il n'y a que l'homme qui parle un

---

<sup>20</sup> MARX, *in dictionnaire des citations* p.28.

langage qui soit compréhensible ; et c'est déjà quelque chose de particulier et d'étonnant. Les animaux parlent et se communiquent entre eux mais seulement en émettant des cris ou en faisant des gestes comme la danse pour les abeilles.

Lalande, pour son compte, a défini le langage comme : « Tout système de signes pouvant servir de moyens de communication »<sup>21</sup>. Plus précisément, on entend par langage l'aptitude à inventer ou à utiliser intentionnellement des signes.

Mais le langage animal est une fonction purement biologique liée pour la plupart des temps à des signes. Le langage animal est fixé par son héritage, propre à chaque espèce à un certain stade de maturation. Par rapport à lui, celui de l'homme est appris mais varie selon les personnes ainsi que le pays natal ; du pays auquel il se trouve. Le langage humain est alors multiple, et cette multiplicité souligne clairement une certaine liberté de la pensée signifiante qui s'incarnera dans n'importe quel système de signes, un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontre. Au contraire, le langage animal se trouve étroitement limité à l'expression de quelques situations pour lesquelles la nature semble l'avoir prévu. Pour le prouver, Von Frisch a suggéré de mettre au sommet d'un pilon au pied duquel se trouve une ruche, une table sur laquelle il y a de l'eau sucrée. Quelques abeilles qui viennent à le découvrir effectuent des rondes dans la ruche mais ne peuvent indiquer clairement la direction aux ouvrières qui partent en tous sens et ne trouvent pas le butin qui les surplombe. « Il n'est pas prévu d'expression signifiant : en haut dans le langage des abeilles ».<sup>22</sup>

Certes, l'animal a un langage mais soit il l'apprend par conditionnement (le son de cloche pour le chien : expérience de Pavlov) ou par sensibilisation à des signaux, mais c'est l'homme lui-même qui choisit ces signaux et les impose à l'animal par dressage. Ce qui nous amène à dire que le langage humain est inséparable de la pensée, vu que c'est la pensée elle-même qui s'extériorise à travers lui, lui qui n'est qu'un instrument.

---

<sup>21</sup> Lalande, *Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie*, p. 554.

<sup>22</sup> Von FRISCH, *Vie et mœurs des abeilles* p.159.

La pensée existe donc avant le langage. Par exemple, celui du chimpanzé qui effectue quelques problèmes pratiques est alors considéré comme de l'intelligence non accompagnée de langage. En fait, l'homme est l'être vivant le plus intelligent, parce que lui seul a inventé un véritable langage, le seul qui soit vraiment compréhensible.

La pensée précède le langage et on a dit que si la pensée cherche les mots, c'est qu'elle les précède. Et le fait que l'on puisse s'exprimer en plusieurs langues souligne la contingence du langage par rapport à la pensée, la transcendance de la pensée sur le langage. Mais le langage peut apparaître comme une fonction de la pensée et non pas un fait biologique, surtout que le langage n'a pas de propres organes mais seulement des organes d'emprunt, et que ces organes demeureront dans le temps où la parole se constitue et s'exerce.

Mais la transcendance de la pensée par rapport au langage n'implique pas pour autant que la pensée a existé bien avant le langage ; l'enfant lui, apprend à parler et à penser en même temps et il se met à reproduire les sons avant de se mettre à comprendre les significations. Le sens communs suppose que d'abord nous pensons et que nous habillons notre pensée par la suite.

Pourtant, « La pensée n'est rien d'extérieure, elle n'existe pas hors du monde et des mots. Ce qui nous trompe là-dessus, ce qui nous fait penser qui existerait pour soi avant l'expression, ce sont les pensées déjà constituées et déjà exprimées que nous pouvons nous rappeler à nous silencieusement et par lesquelles nous nous donnons l'illusion d'une vie intérieure. Mais en réalité, ce silence est bruyant de paroles, cette vie intérieure est un langage intérieur ».<sup>23</sup>

Puisque ce que nous appelons pensée pure n'est en réalité que le langage intérieur, et que la pensée ne se trouve ni avant ni hors de la parole.

---

<sup>23</sup> Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la Perception*, p.214.

Bref, la parole n'est pas extérieure à la pensée. Une union particulièrement à fournir entre l'âme et le corps constitue le rôle du langage (ce qui soulève la nécessité des gestes). Une pensée désincarnée n'existe pas et le langage substitute aux choses des signes souples et légers qui nous permettent de nous mouvoir avec plus d'aisance parmi les objets du monde. Et plus encore, c'est un moyen de communication entre les pensées, un moyen de penser le monde et d'incarner la pensée propre.

## **Chapitre II : EVOLUTION DU SENS DU MOT PHILOSOPHIE**

Ne faisant pas partie de ces disciplines définitivement constituée et établie, la philosophie, bien qu'elle se manifeste parmi les plus grandes doctrines qui ne cessent de s'affronter, se présente dans tout système de pensée comme étant une idée, sinon il n'y aurait pas les proverbes ni les conceptions politiques ou religieuses.

Etant la plus ambitieuse des idées, la philosophie dans sa profondeur est une connaissance nécessaire à l'homme parce qu'elle lui permet de trouver sa place en ce monde et d'y assurer son salut. De ce fait, on la perçoit sous la forme d'une exigence tout à fait hors du commun quand il s'agit de remplir des contrats. Et on s'accorde à dire que implicitement, si la philosophie est possible, si elle n'est pas quelque chose de vain, elle doit faire du philosophe une sorte de dieu.

### **II.1- L'homme face à l'existence**

En morale, le principe consiste à se connaître soi-même, disait Socrate. En effet, il faut, pour être capable d'agir efficacement sur soi, pour connaître le sens de son existence, pour corriger ses erreurs, commencer par s'observer attentivement et méthodiquement afin d'en tirer profit. Il faut alors passer par l'étude du moi pour affirmer le « je » et connaître le sens de son existence.

Il faut étudier le « moi », c'est-à-dire qu'il faut, par la conscience réfléchie, prendre une notion claire et précise de ce que nous sommes. Les prêtres, les pasteurs ainsi que tout maître spirituel ont recommandé et recommandent avec insistance à ce que nous faisons un examen de conscience. Nos états intérieurs, voilà ce que nous renseigne la conscience spontanée qui ne nous accorde même pas une idée suffisamment nette de ce que nous sommes : elle coïncide en effet, avec ces états eux-mêmes. Pour bien se connaître, il faut prendre « soi-même » pour objet d'étude, utilisé à cet effet, par l'emploi intelligent de l'introspection, les actes non contrôlés que nous accomplissons vont se réduire. Il nous arrive de ce fait de ne pas tenir compte de certains actes ou gestes sous prétexte qu'ils nous

ont échappé. Cependant, ces activités ont une grande importance pour avancer notre connaissance de « soi », en nous révélant ce que nous sommes profondément dans nos tendances et inclinations fondamentales.

Le mot « existence » qui définit en quelque sorte « le vécu » de l'homme sera alors mis en jeu dans cette partie du devoir. Existence nous renvoie nécessairement à parler de deux sortes de courants philosophiques qui sont l'existentialisme et l'essentialisme.

Un courant philosophique accordant la primauté à l'essence, une philosophie qui prône que « *l'essence précède l'existence* », voilà l'essentialisme. L'essence est définie comme : « Ce qui est nécessaire à la définition d'une chose, ce qu'est la chose par opposition à ce qui arrive »<sup>24</sup> ou d'une façon précise : « La nature d'une chose, ce qui la constitue de façon profonde et invariable ».<sup>25</sup>

Considérée comme une doctrine qui se réfère à une norme, l'existentialisme attribue à quelque chose qui se trouve hors de l'être lui-même son essence. Généralement, cet être c'est « Dieu » lui-même, n'empêche que les essentialistes croient aux forces extérieures, aux hasards comme quoi, ils croient à la destinée humaine, que tout homme est destiné à une telle ou telle fin. On pourrait classer les philosophes comme Platon, Aristote, Descartes, Kant ... parmi les essentialistes parce que si l'on s'en tenait aux œuvres de ces penseurs, on pourrait facilement voir, à travers elles, une trace de ce qu'est l'essentialisme. Parce que d'abord, tous affirment l'existence d'un monde supérieur au nôtre et s'accordent à dire que tout ce qui arrive se rapporte au destin de l'homme lui-même. Ils se sont alors permis de diviser le monde en deux et auquel il y a le monde des expériences qui n'est que le reflet de ce qui est réellement, c'est-à-dire du monde métaphysique ou intelligible ou nouménal, etc.

Quant à l'existentialisme, qui est un courant philosophique qui refuse l'idée que c'est l'essence qui doit être au premier rang mais plutôt l'existence en affirmant par là que « *l'existence précède l'essence* », rien n'est fixé à l'avance et

---

<sup>24</sup> *Lexique de philosophie*, p.54.

<sup>25</sup> *Ibid*, p.54.

les existants sont la seule réalité qui existe et par leur action, leur effort, se déterminent et créent leur propre être. Si on a appelé, ceux qui s'adhèrent à l'essence, essentialistes on devrait aussi se permettre d'appeler ceux qui s'adhèrent à l'existence des existentialistes. Et on peut y classer Heidegger, Karl Jaspers, Gabriel Marcel, Merleau- Ponty, Jean-Paul Sartre... pour eux : « Chez l'homme et chez l'homme seul l'existence précède l'essence, que nous existons avant d'être ceci ou cela, modeste ou orgueilleux. »<sup>26</sup>

Ce qui sous entend par là l'idée de liberté, une liberté qui s'identifie à l'existence humaine qui détermine l'homme que nous devenons. Cette conception est dans une certaine mesure propre à Sartre mais elle nous permet en quelques caractéristiques près de fixer ce qu'est l'existentialisme sarrien :

Une philosophie centrée sur l'homme et non sur le monde matériel (en l'occurrence celle que l'on a vu chez les présocratiques et même dans une large mesure celle de Descartes) ou encore sur Dieu fondement de toute réalité et vérité.

Une philosophie qui considère l'homme ou « l'existant » dans sa réalité concrète, en situation dans le monde, et non à partir de l'essence générale d'homme ni de la nature humaine, qui ne sont que des abstractions et qui s'opposeraient à l'opinion d'Aristote sur la science qui, selon lui, n'a pour objet que le général.

Enfin, une philosophie de la liberté tenue pour nier la caractéristique fondamentale de l'homme posée par les essentialistes, selon lesquels chez les êtres vivants, la détermination de leur être moyennant certaines conditions extérieures, est prédéterminée dans leurs germes car, l'autodétermination de l'homme même si elle se fait en fonction de son milieu dépend en grande partie sur lui-même et non sur son héritérité.

Mais le vrai problème que l'homme a, face à son existence c'est de savoir si lui, il existe vraiment ; connaître le « je » qui est le sujet auquel nous attribuons

---

<sup>26</sup> Sartre, *L'existentialisme est un humanisme* p.63

les modifications du « moi ». Des caractères doivent être notés soigneusement, car nous verrons quelles conclusions nous aurons à en tirer au point de vue de la nature de l'âme. Ces caractéristiques sont :

**L'Unité** : notre vie entière peut être et elle est, de fait, en perpétuel mouvement et changement. Cependant tous ces états viennent s'unifier dans le « je », qui est leur centre de convergence et le signe le plus clair de la personnalité.

**L'identité** : quels que soient encore les changements constants de notre vie intérieure, de notre « moi », nous nous connaissons toujours identiques à nous-mêmes, et l'enfance à la vieillesse, toujours « le même », c'est-à-dire que c'est au même « je », invariable en quelque sorte au milieu du flux mouvant de notre vie psychique, que nous attribuons tous nos états de conscience.

**L'activité** : c'est du « je » qui nous apparaît comme la source de tous nos états intérieurs que nous sentons sourdre nos pensées, nos vouloirs et actions, si bien que c'est sur cet invincible sentiment que nous fondons notre notion de responsabilité.

Descartes a mis à notre disposition le « *cogito* » pour nous servir de preuve sur la question d'existence. Par là, il affirme que c'est la pensée elle-même, que le fait que nous pensons qui prouve que l'on existe, mais la première question qui résiste au doute c'est le « Je pense donc je suis ». Le *Cogito* de Descartes consiste à rejeter comme absolument faux tout ce en quoi il soupçonne le moindre doute afin de voir s'il ne resterait point après cela quelque chose qui fut entièrement indubitable.

« Ainsi, à cause que les sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer ; et, pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogisme, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations ; et, enfin, considérant que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés nous peuvent aussi venir

quand nous dormons sans qu'il y en ait aucune pour lors vraie, je me résolus de feindre que les choses qui y soit ne m'étaient jamais entrées dans l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. »<sup>27</sup>

Descartes se mettait alors à douter de tout ce qui existe et expressément des données de nos sens. Pourtant, il est au moins sûr de quelque chose, c'était de sa pensée. En ceci il disait :

« Il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose et, remarquant que cette vérité : je pense donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les extravagantes suppositions des sceptiques ne pouvaient l'ébranler. [...] je ne pouvais pas feindre pour cela que je n'étais point. »<sup>28</sup>

Ainsi, la réflexion philosophique sur l'existence doit toujours jaillir de la source originelle du « moi », un signe admirable qui prouve que c'est en soi que se trouve la source de la réflexion philosophique qui, le plus souvent, se manifeste à travers les questions que posent les enfants. L'une des premières manifestations de l'humanité proprement dite, un des signes, les premiers en date, par lesquels l'homme a prouvé qu'il se dégageait de l'animalité, a été certainement l'effort qu'il a donné pour se rendre compte de ce qui existe réellement. Et si on va plus loin encore, pour celui qui veut devenir philosophe, une question se pose : par quel miracle le premier philosophe qui n'avait encore rien lu, aurait-il vu le jour, aurait-il pu être reconnu comme tel ? Le tout dépend du genre d'homme que l'on veut devenir, si l'on s'appuie sur Epictète en signalant par là que la possibilité même de la philosophie reste suspendue en chacun de nous d'une manière décisive à un choix primordiale.

A part le « moi » qui constitue une forme, une preuve de l'existence humaine, une autre question s'impose et réveille la curiosité de l'homme, c'est celle de l'existence du monde.

---

<sup>27</sup> DESCARTES, *[Discours IV]*, pp 31-32

<sup>28</sup> Ibid., p 32

Il s'agit alors de la recherche de l'élément primitif du monde lui-même, et c'était la tâche des premiers philosophes grecs. Avec eux apparaissent pour la première fois dans l'humaine histoire, le besoin d'expliquer le monde et ce, par la pensée pure ou « spéculation ».

## **II.2-La recherche des principes premiers du monde**

### **II.2.1-Les présocratiques**

Le mot présocratique désigne une période. Une période qui existait avant l'arrivée de Socrate sur le plan de la philosophie. Les présocratiques sont alors, ceux qui, avant Socrate, étaient des penseurs, mais ce qui les marque c'est le fait qu'ils se bornent à chercher de quels éléments est fait le monde. La recherche de ce qu'Aristote appellera plus tard « la physique » c'est-à-dire le cosmos était la préoccupation de ces Ioniens ou Physiciens ou Néo-physiciens. Quant aux Italiques, ils entrevoient la nécessité d'une explication métaphysique.

Dès la fin de cette période préparatoire, la diversité des solutions proposées risque d'engendrer le scepticisme. Il advient, en effet, sous une forme spéciale, appelée sophistique.

### **II.2.2-Les Ioniens (VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.)**

#### **II.2.2.1-L'école de Milet**

Connue, grâce à Aristote qui affirmait que la préoccupation de ces sages était de savoir de quelle manière sont faites les choses ? Il s'agissait de Thalès d'Anaximène et d'Anaximandre.

Pour le premier c'est-à-dire Thalès, le tout a été créé par l'eau, pour le second (Anaximène) l'élément premier c'est l'air et pour Anaximandre c'est l'infini (*apéiron*), l'indéterminé.

## **II.2.2.2-Héraclite d'Ephèse**

C'est celui qui a affirmé le perpétuel écoulement des choses, que le monde est en devenir. Tout change : ainsi la mort succède à la vie, la nuit au jour, etc . Il y a donc une série de contraires et c'est de leur conflit que naissent les êtres ; l'harmonie procède du frottement de l'archet contre la lyre, le vivant de l'union du mâle et de la femelle. Mais le tout est créé à partir du feu.

## **II.2.3-Les Italiques à travers les pythagoriciens et les Eléates (V<sup>e</sup> s. av. J.-C.)**

Rejetant le devenir d'Héraclite au nom de la raison, les italiques fondés par Xénophane et Pythagore, sont les premiers idéalistes. Ainsi, les italiques comprenaient les pythagoriciens et les Eléates.

De ce fait, étant un mathématicien, Pythagore attribue toutes les choses à des nombres réalisés. Mais si le nombre est l'essence des choses, c'est l'unité qui est l'essence du nombre. Appliquée au monde, cette distinction signifie qu'il y a une unité absolue ; Dieu suprême, et des unités définies, éléments du corps.

Pour les Eléates, fondé par Xénophane et ayant comme principal organisateur Parménide qui affirme que tout ce qui est, est, en supposant par là l'idée de l'immuabilité de l'être, son unité, éternité, indivisibilité et absolute. Tel est le point de vue qu'il a de la vérité. La thèse de Parménide sur l'immuabilité de l'être est le total contraire de la physique d'Héraclite qui affirme le mouvement perpétuel de toutes choses.

C'est de la conception de ces deux philosophes sur le mouvement, le devenir et l'immuabilité de l'être que les socratiques, c'est-à-dire les philosophes du temps de Socrate et notamment Platon a pris la notion selon laquelle le monde se partage en deux : il y a le monde sensible et le monde intelligible. Le sensible se baserait alors sur le perpétuel devenir d'Héraclite et le monde intelligible sur la stabilité de l'être de Parménide.

## II.2.4 -Les néo-physiciens

Arrêtée un moment par l'idéalisme des Eléates, la spéulation physique a été reprise avec vigueur vers la moitié du Ve siècle. Mais les nouveaux philosophes n'admettent plus la génération ni la corruption. Les éléments du monde sont éternels et immuables. Le changement ne réside que dans leurs façons diverses de se combiner et de se dissocier. Les néo-physiciens comprenant généralement Empédocle, Anaxagore, Leucippe, Démocrite se diffèrent les uns des autres dans leur manière de définir ces éléments et de leur mode d'union et de séparation.

**Empédocle** (d'Agrigente) attribue à la terre, à l'eau, à l'air et au feu la constitution de la matière. Le monde et son évolution sont le résultat de la lutte que deux principes supérieurs se livrent : l'Amour et la Haine dont l'un unit et l'autre sépare, avançant par là un essai de solution sur le problème du mal.

**Anaxagore** de Clazomène : maître de Périclès à Athènes. Pour lui, il n'y a pas plusieurs éléments à l'origine du monde mais seulement une infinité de semences de toutes choses, semences homogènes, appelées par Aristote : homéomériens. Il y a des corpuscules inertes mais qu'il faut par la suite une intelligence distincte et supérieure au monde mais agissant librement sur lui pour les ordonner.

### Leucippe et Démocrite

A l'opposé d'Anaxagore qui oriente la philosophie vers un sens spiritualiste, dégagent un matérialisme latent du monde en disant que la matière est composée d'une infinité d'atomes de même nature, se mouvant nécessairement dans le vide.

## II.2.5 -Les Sophistes

(Vers 450 avant Jésus-Christ, Athènes, à la suite des guerres médiques, devient le centre politique et intellectuel de la Grèce. C'est là que la sophistique apparaît.

La sophistique a été créée pour la raison que l'univers, que la philosophie cherche à expliquer, est si complexe que l'on puisse imaginer. Les premiers philosophes s'entretenaient, en effet, à certains aspects plus simples seulement, ce qui a causé la multiplicité de point de vue qui ne sont pas pour le moins contradictoires.

Le sophiste est un professeur d'éloquence, il montre à son élève comment peut-on prouver tout ce que l'on veut. C'est en apparence, l'opposé du sceptique, puisque pour celui-ci, l'intelligence ne peut rien démontrer avec certitude alors qu'en réalité le sophiste est pratiquement un sceptique.

Il y a parmi les sophistes plusieurs philosophes dont les plus connus sont Protagoras et Gorgias. Le premier est l'ancêtre du relativisme. C'est lui qui a affirmé la fameuse phrase sur l'homme mesure en disant que : « L'homme est la mesure de toutes choses »,<sup>29</sup> en prétendant par là que toutes les valeurs sont subjectives, au même titre, par exemple que le goût du miel, goût que les uns trouvent agréables et les autres non.

### **II.3-La philosophie classique**

Il s'agit des socratiques : Socrate et ses disciples, dont les principaux sont Platon et Aristote. Cette philosophie marque l'apogée de l'antique philosophie et a duré un siècle (de 430, date approximative où Socrate a commencé à enseigner, au 322, année de la mort d'Aristote).

Une époque comprise entre deux autres : les présocratiques et les post-socratiques dont l'une étudie l'homme en tant qu'être supérieur en mettant avant toutes choses une philosophie de l'esprit ; et dont l'autre se centre sur la question morale, sur la métaphysique.

---

<sup>29</sup> Diogène LAERCE, IX, p.51.

### II.3.1-Socrate, sa vie et sa conception philosophique

Socrate est né à Athènes en 470. Il était fils d'un sculpteur et d'une sage-femme, il était lui-même sculpteur comme son père. L'Oracle de Delphes l'ayant proclamé le plus sage des hommes, il s'en étonne : « je ne sais rien de plus que les autres hommes, si ce n'est qu'ils croient savoir quelque chose et que je sais que je ne sais rien »<sup>30</sup> disait-il. Dès lors, il entreprend d'enseigner aux sophistes leur ignorance ; il se sent poussé à cette tâche par une voix intérieure, son « démon ». Par rapport à ces derniers, il va mal habiller, non chaussé, ne cherchant nullement à corriger la laideur de ses traits, ne faisant pas payer ses leçons. En 399, il a été accusé par le parti démocratique d'introduire de nouveaux dieux et de corrompre la jeunesse, et a été condamné à boire la cigüe.

Il n'a rien écrit, mais ce sont ses disciples qui ont essayé de faire un éloge de sa vie à partir de ses écrits, en continuant ses leçons à travers leurs œuvres.

Néanmoins, il y a un point où Socrate n'a jamais refusé de reconnaître sa faiblesse, ce point fut l'ignorance. De cette ignorance où il se proclame en faire partie est née l'agnosticisme.

Le mot agnosticisme a été pris à partir du mot « *agnostos* », un mot grec qui veut dire ignorant. Ce concept part de sa formule : « *je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien* » ; là où Socrate s'attachait à combattre l'enseignement de ceux qui prétendaient tout savoir (les sophistes), il interrogeait ses interlocuteurs de manière à accoucher les esprits. D'où la maïeutique, qui veut dire l'art d'accoucher les esprits, qu'on trouve dans un dialogue intitulé *Ironie-socratique* en parlant de la Vertu.

En effet, Socrate s'est avéré être un apôtre de la liberté de jugement. Il se mettait à ébranler les traditions, auxquelles aucune évolution ne se marquait en faisant une explication par des mythes, pour arriver à une interrogation critique.

C'est son rationalisme qui le pousse à avancer de la sorte. Ainsi, dans le rationalisme Socrate partait du fait que la raison est en l'homme un pouvoir indépendant de l'expérience et aucune autorité ne lui est supérieure.

---

<sup>30</sup> PLATON, *Apologie de Socrate*, 21b, 23b.

Etre rationaliste, c'est se référer aux capacités de la raison, et pour la plupart du temps, la raison entretient une liaison étroit avec la morale ou plus précisément avec l'éthique. Ce qui a mis Socrate à une position moraliste.

Alors, en considérant les faits, l'Ethique était la question centrale dans la philosophie de Socrate à part la vérité. En effet, l'éthique était la condition du bonheur, selon Socrate. A remarquer que c'est une réflexion sur le choix moral, sur la conduite. Alors, les questions auxquelles dépendent le choix du vrai bonheur (devant être liées à l'éthique), les réponses purement rationnelles, sans recours à aucune autorité (afin de défendre ses convictions) et une réponse explicitée et même abstraite (de manière à ne laisser installer aucun doute), sont considérées comme philosophiques.

### **II.3.2-Platon, sa vie et sa philosophie**

Né à Athènes en 427 et issu d'une famille aristocratique, Platon était le disciple des sophistes : Cratyle et Héraclite, avant d'être celui de Socrate à 20 ans. A la mort de ce dernier, il s'est mis à voyager à Mégare, à Cyrène, où il étudiait les mathématiques, en Egypte, Italie (familiarisation avec le Pythagorisme), en Sicile, auprès de Denys l'Ancien qui lui a vendu comme esclave. Racheté par ses amis, il fonde en 387, au Gymnase de l'*Academos* son école à Athènes. Il mourut en 348.

Ses écrits ont été, pour la plupart, faits par la remémoration de son maître Socrate.

Ainsi, l'idéalisme platonicien se caractérise par une réflexion basée sur l'essence qui est un être stable et universel, que quand on possède une chose, c'est son essence même que l'on détient. L'essence n'a pas le même type que ce qui se rencontre dans les sensations ; puisque le sensible est multiple et est soumis perpétuellement au devenir.

L'Idée c'est l'essence et c'est pour l'avoir remarquée que Platon fut le Père de l'Idéalisme.

Mais quel rapport y-a-t-il entre le monde sensible et celui des Idées ? Notre monde est le sensible et il est au monde des Idées ce qu'est l'image qui se

trouve sur le miroir. Il n'est que le reflet de la réalité et dont le réel c'est le monde intelligible. Le sensible est alors l'imitation de l'intelligible du fait que les deux mondes entretiennent un rapport de participation, sans méconnaître, le fait qu'il s'agit des deux sortes de monde que Platon a énumérés, afin de situer et de bien asseoir sa théorie de la connaissance. Ainsi, la vraie connaissance ne se trouve que dans le vrai monde, qui est, celui du monde des Idées (intelligible), et la « Dialectique » est le seul moyen pour y accéder. La dialectique ou l'art de s'élever du monde sensible au monde intelligible, de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle mais aussi un art de la discussion, du dialogue. Le mot prend une signification selon l'auteur qui l'utilise et en suivant l'époque et la situation du monde où l'auteur en question se trouve.

Ainsi, si pour Kant, le mot dialectique prend un sens négatif qui est celui d'une logique de l'apparence, c'est-à-dire une tendance à bâtir des raisonnements illusoires, pour Platon, le terme reçoit une valeur positive en ce qu'elle est définie comme « la démarche ascendante de l'esprit »<sup>31</sup>. Pour Karl Marx et ses disciples cependant, la dialectique c'est le processus du mouvement historique qui résulte des contradictions sociales, à savoir les contradictions entre les classes qui elles-mêmes découlent des contradictions entre la situation économique et la situation politique. Bref, « C'est la méthode permettant de comprendre la totalité historique dans sa complexité, dans les multiples relations qu'entretiennent les différents niveaux de la vie sociale ».<sup>32</sup>

Mais si on revient à Platon, la dialectique connaît un double sens : d'une part, en remontant d'hypothèse, elle permet d'arriver à l'anhypothétique, elle permet de saisir ensemble l'unité de l'idée et la diversité du sensible.

En tout, on peut dire que l'idée du Bien est pour Platon, la fin suprême de l'homme et de ses activités.

Cette idée du Bien, Platon a cherché à l'appliquer dans la politique en se posant les questions, que pourrait-être un acte juste ? Quelle est la meilleure forme de gouvernement ? Quelle science l'homme politique possède-t-il ? Il en résulte que l'idéalisme platonicien oriente les réponses possibles en disant que le

---

<sup>31</sup> PLATON, *La République*, Livre VII p.137

<sup>32</sup> Karl MARX, *Œuvres choisies I*.p.69.

bien est une idée et il s'ensuit que la justice dépend de la connaissance : *nul n'est méchant volontairement*, disait-il dans le *Gorgias*, *le mal c'est l'ignorance* et que tout adviendra pour le mieux dans la cité et celui qui connaît le bien doit diriger la cité. Et au fond, il en trouverait personne d'autres qui soit mieux qualifiées que les philosophes, d'où sa théorie du « philosophe-roi ou roi philosophe ». Alors, voilà, dès que l'homme prend connaissance du « BIEN » il serait possible pour lui de réaliser l'image dans sa vie individuelle et dans le gouvernement de sa cité.

### **II.3.3-Aristote, sa vie et sa philosophie**

C'est de la philosophie qu'est apparue pour la première fois la notion d'Epistémologie qui était définie comme réflexion sur les connaissances. Disciple de Platon, Aristote est né en 385 à Stagire (Thrace), fils d'un médecin de la Cour de Macédonie, il y fut élevé et où il devient lui-même précepteur d'Alexandre le Grand.

Il nous propose trois sortes des sciences : la première, théorique, ayant pour but de connaître pour connaître ; la seconde, pratique, qui vise une connaissance suivie d'une action (connaître pour agir) et la dernière, c'est la science poétique, qui a pour but l'expression, il s'agirait alors pour cette dernière sorte de science qu'Aristote a mis en place, de connaître pour s'exprimer.

Pour ce qui est de sa philosophie, Aristote n'a vraiment pas manqué d'exprimer sa connaissance à la différence de Platon qui préconise que l'être est issu de l'Universel, Aristote pense que seul l'individu est véritablement et proprement un être, une substance.

En ce sens, qu'il s'est permis de diviser sa philosophie en deux où il y a la métaphysique qu'il considère comme la philosophie première, la philosophie de la nature comme la philosophie seconde.

Pourtant, l'individu est changeant. Mais en tenant compte de l'idée du mouvement, on arrivera peut-être à avoir une idée claire sur l'être. Or, l'être qui change réalise en lui-même des qualités qui n'y étaient d'abord que possibles, par exemple : en passant de l'ignorance à la connaissance, je réalise par ce changement des connaissances qui n'étaient en soi que possibles. Il y a alors

entre l'être et le non-être un intermédiaire qui est la puissance, et qui n'est pas pour le moins quelque chose de réel.

Tout ce qui meut est donc fait de puissance et d'acte. La puissance est ainsi nommée Matière par Aristote et l'acte : l'essence même, et Aristote l'appelle Forme. Ces deux choses sont interdépendantes et il faut bien remarquer que puisque la puissance n'existe que par l'acte, la matière première ne peut pas exister telle quelle.

La matière peut aussi s'appeler « cause matérielle » et la forme « cause formelle » et elles constituent les deux causes internes constitutives des êtres corporels. Mais causes internes ne peuvent pas suffire, il nous faudrait encore avoir la cause externe et il en existe deux à savoir : la cause efficiente et la cause finale ; car c'est elles qui produisent en ces causes internes le passage de la matière indéterminée à la forme déterminée.

Cependant, tout mouvement suppose un moteur, et de tous les moteurs, il y a le premier qui devrait posséder toutes les perfections ; c'est-à-dire qui soit acte pur, sans aucun mélange de puissance ou de matière, et immuable. Ce moteur c'est Dieu et il se présente en tant qu'activité sous la forme la plus haute qui est la pensée, une pensée qui ne peut penser qu'un objet infini, un objet infini qui est en elle-même.

Bref, la métaphysique d'Aristote est munie de quatre principales choses : l'acte et la puissance ; la matière et la forme, les quatre causes et Dieu. A remarquer que ces choses sont interdépendantes les unes des autres.

Chaque chose possède une forme qui est l'âme même de cette chose et aura sa place suivant cette forme dont elle dispose. Il y a de ce fait une âme végétative pour les plates, une âme sensitive pour les animaux et un esprit pour l'homme.

De ce fait, pour Platon comme pour Aristote, l'objet de la science de la connaissance se trouve dans l'intelligible, mais le concept est réalisé dans la chose, dans sa forme même.

La doctrine d'Aristote concernant la survie semble manquer d'assurance. Certes, il a enseigné la spiritualité et en cela il semble avoir professé sur l'immortalité sauf que tellement il a insisté sur l'importance du composé humain que le mode d'agir d'une âme séparée du corps lui échappe et il y a raison de se demander si l'immortalité qu'il affirme n'est pas seulement substantielle que personnelle.

Alors, la volonté tend nécessairement au bien mais c'est à chacun de choisir ses moyens. Cette reconnaissance de la liberté va permettre à Aristote d'édifier une puissance morale.

### **La morale aristotélicienne**

L'homme est un être fini, donc en puissance. Tout être en tant qu'il est en puissance tend vers son acte. Cette fin qui est l'achèvement de sa nature c'est sa perfection, son bien. Il s'agit en effet, de cette chose que tout le monde cherche et veut avoir : le bonheur ou un plaisir qui n'est pas relatif et passager mais plein et durable.

Comment atteindre ce bonheur ? Puisque le plaisir est seulement l'ornement qui s'ajouter à l'activité normale de l'homme et puisque le bonheur est un plaisir supérieur, le bonheur doit résulter de l'activité supérieure de l'homme. Une activité qui n'est rien d'autre que celle de la raison et qui invite l'homme à vivre intelligemment pour pouvoir obtenir un bonheur durable et plein comme il le souhaite.

Si pour Socrate et Platon, la vertu était la science du bien, pour Aristote, c'est la liberté de l'homme qui est la condition essentielle de l'ordre moral. La vertu serait alors l'habitude du bien. Mais il y a aussi chez Aristote ce qu'on appelle vertu contemplative qui accorde à la pensée une action supérieure à la source du bonheur. Sans oublier la vertu morale qui résulte de l'insatisfaction de la raison quand elle cherche la vérité sans la trouver. Il s'agirait alors pour ce troisième stade de la vertu de diriger toute notre vie par la raison, c'est ce qu'Aristote

appelle vivre par l'intelligence. C'est ce stade de vie selon la raison qui est proprement celui de la morale. Les vertus morales ou pratiques sont des vertus du juste milieu : il ne faut pas être ni téméraire, ni lâche, ni sensuel ni insensible ; ni avare ni prodigue ; mais courageux, tempérant et libéral.

Les vertus qu'Aristote préconise sont donc : le courage, la tempérance et la Justice dominés par la prudence.

N'étant pas un être fait de pure raison, mais un animal raisonnable, la vie par la raison suppose normalement certaines conditions de santé, de fortune, de réputation et d'amitié.

Ce qui fait que, la cité est un fait naturel puisque l'homme est un « animal sociable ». Si d'un côté, Aristote s'accorde à dire avec Platon que l'Etat doit viser la virtuosité des citoyens, de l'autre il le contredit en prouvant que la famille et la propriété privée sont indispensables à la propriété publique et que l'esclavage ne deviendra inutile que « lorsque les navettes marcheront toutes seules ».<sup>33</sup>

Quant à la meilleure forme de gouvernement, Aristote dit qu'il n'y a pas de solution unique mais que le tout dépend de l'étude qu'on portera sur chaque cas de conditions de fait de la cité.

---

<sup>33</sup> ARISTOTE, *Politique I*, p.86.

## **Chapitre III : LA PHILOSOPHIE**

### **III.1- Essai de définition**

De son étymologie, issue du grec, « *Philein* » qui veut dire « aimer » et « *Sophia* » ou sagesse, la philosophie présente une première ambiguïté due au double sens de « sagesse » et de « savoir » de la *Sophia* : la philosophie est, en premier lieu, l'amour de la sagesse ; mais c'est aussi l'effort pour acquérir une conception d'ensemble de l'Univers ou de l'universalité des choses. Son premier aspect pratique n'est pas dissociable du second. Ainsi, tout effort pour élaborer une règle de vie, pour adopter une attitude réfléchie et responsable, implique une réflexion critique et une interrogation sur les conditions de la sagesse dite socratique indissociable de la personnalité, de l'esprit, voire de l'ironie socratique. Science des premiers principes et des causes premières, la philosophie est également pour Aristote la « science maîtresse » ou « science de l'universel ». Or, la connaissance de toutes les choses appartient nécessairement à celui qui possède au plus haut degré la « science de l'universel ». La philosophie aristotélicienne est alors « une science dominatrice ». Après tout ce n'est pas au sage de recevoir des lois mais plutôt d'en donner.

Le mot « science » est dorénavant réservé à un certain nombre de disciplines qui n'ont plus grand-chose à avoir avec la philosophie. Le contemporain distingue également la métaphysique, l'anthropologie et la philosophie. La métaphysique, a pour objet l'étude de l'Etre en tant qu'être ainsi que la recherche des causes premières et des principes de toutes choses, elle n'est qu'une partie de la philosophie, longtemps également intitulée « philosophie première » qui est l'opposé de la « philosophie seconde » ou science de la nature. Et l'anthropologie, qui, dans son acception strictement philosophique (de Kant) pose comme question cruciale la nature de l'homme, tend à coïncider avec son double : la philosophie au sens habituel du terme. Il ne faudrait cependant pas oublier que c'est à la philosophie de développer une réflexion critique sur l'anthropologie, d'expliquer ou de lever un certain nombre d'ambiguïtés et éventuellement, de remettre en question certaines prétentions de la discipline

scientifique. C'est également à la philosophie de déterminer et de délimiter le domaine de la métaphysique. Une philosophie n'est jamais, en effet, un simple savoir sur une certaine catégorie d'êtres ou d'idées ; elle est toujours un retour réflexif de ce savoir sur lui-même, c'est-à-dire sur ses origines, sa valeur ainsi que de ses limites. Il serait alors impossible de confondre sagesse et omniscience. Etant parfaits et omniscients, les dieux ne pensent pas à philosopher, comme le disait Platon dans *le Banquet* :

« Aucun des dieux ne philosophe et ne désire devenir savant, car il l'est ; et, en générale, si l'on est savant, on ne philosophe pas ; les ignorants non plus ne philosophent pas et ne désirent pas devenir savants ; car l'ignorance a précisément ceci de fâcheux, que n'ayant ni beauté, ni bonté, ni science, on s'en croît suffisamment pourvu. Or, quand on ne croit pas manquer d'une chose, on ne la désire pas. »<sup>34</sup>

Pourtant, il se trouve qu'avant d'être un effort de synthèse de tous les savoirs, la philosophie aurait été née d'une inquiétude, d'un étonnement et d'une moralité subjective, poussant de ce fait, les stoïciens à poser une norme de vérité, par rapport , bien sûr, à l'opinion qu'on s'en fait de la philosophie. Mais si l'on s'accorde davantage à ce que dit Alain dans *les éléments de la philosophie*, on peut dire que la philosophie possède une dimension éthique considérable.

« Le mot philosophie, pris dans le sens le plus vulgaire, disait Alain, enferme l'essentiel de la notion. C'est aux yeux de chacun, une évaluation exacte des biens et des maux ayant pour effet de régler les désirs, les ambitions, les craintes et regrets. Cette évaluation enferme une connaissance des choses, par exemple, s'il s'agit de vaincre une superstition ridicule ou un vain présage ; elle enferme aussi une connaissance des passions elles-mêmes et un art de les modérer. Il ne manque rien à cette esquisse de la connaissance philosophique. L'on voit qu'elle vise toujours à la

---

<sup>34</sup> PLATON, *Le Banquet*, 204a.

doctrine éthique, ou morale, et aussi qu'elle se fonde sur le jugement de chacun, sans autre secours que les conseils des sages. Cela n'enferme pas que le philosophe sache beaucoup, car un juste sentiment de difficultés et de recensement exact de ce que nous ignorons peut être un moyen de sagesse ; mais cela enferme que le philosophe sache bien ce qu'il sait, et par son propre effort. Toute sa force est dans un ferme jugement, contre la mort, contre la maladie, contre un rêve, contre une déception. Cette notion de la philosophie est familière à tous et elle suffit. »<sup>35</sup>

Ici, deux conceptions du mot « philosophie » apparaissent : dans un premier sens, elle est une conception générale de l'Univers, un ensemble organisé de préceptes et d'opinions, une sagesse individuelle au collective. Dans un second, la philosophie définie comme la recherche de la vérité n'est pas un système clos, enfermé sur elle-même ni sur une quelconque sagesse. Une philosophie qui ne pense pas à elle-même c'est-à-dire implicite, n'en est pas une, car seul un débat de l'esprit à lui-même, ou encore une histoire dans laquelle chaque personnalité, chaque intervenant prend partie, peut être tenu pour « philosophique » au sens strict du terme.

Pourtant la question « qu'est-ce que la philosophie ? » ; bien qu'elle nous paraît assez simple nous renvoie nécessairement à une définition, à la définition du mot « Philosophie ». Mais pour son propre compte, cette question ne peut pas se contenter d'une réponse globale mais plutôt d'un assemblage de réponses diverses nécessairement partielles et donc partiales. L'étonnante multiplicité des philosophes et des doctrines philosophiques tout au long de l'histoire de la pensée incline à concevoir la philosophie comme étant une activité de recherche ininterrompue, une visée qui n'a jamais trouvé une pleine et entière satisfaction.

Mais si l'on s'en tient au fait que tout homme sensé et raisonnable a une philosophie, c'est que tout homme a des idées et porte en lui des jugements qui lui permettra de se situer dans le monde, de se demander et prendre conscience de son existence. Cette philosophie, qui s'avère être à son premier étape est dite

---

<sup>35</sup> ALAIN, *Eléments de Philosophie*, pp.21-22.

spontanée, du fait qu'elle est plus ou moins consciente et élaborée, qu'elle s'enrichit au cours de la vie aux rythmes de l'expérience et des relations, elle permet une capacité d'adaptation au milieu et par rapport aux autres hommes. Cette philosophie est encore instinctive que réfléchie parce qu'on les a reçus, contrairement à des réflexions personnellement opérées qui sont si l'on veut « réfléchies ». On peut aussi dire qu'elle est implicite parce qu'elle est sentie et vécue plus que pensée, elle oriente nos choix et nos actions sans que nous en soyons vraiment conscients.

Il arrive qu'à un certain temps de la vie, nous éprouvons le besoin de réfléchir, d'ordonner nos idées, de les justifier de manière à ce qu'elles puissent avoir une certaine valeur à nos yeux et à la vue de notre entourage. On sentira alors le besoin d'établir une philosophie plus structurée et intellectuellement fondée sur des principes clairs et rationnels. Ce passage d'un ensemble d'idées plus ou moins spontanées et reçues à une philosophie consciente, réfléchie constitue une exigence intellectuelle qui se constitue en une nécessité vitale.

Face à la diversité des doctrines philosophiques et à cette contradiction interne qui fait que chacun critique celui qui le précède et sera ensuite critiqué par son successeur, on a du mal à prendre la discipline au sérieux. Pourtant derrière ces différents visages qu'elle revêt, la philosophie manifeste ce qu'elle a d'unique et d'universel. Sans omettre de tenir compte de l'histoire ainsi que de la connaissance que ces différents philosophes ont acquis, pour nous aider à éviter deux erreurs principales : celle de croire que l'on peut trouver tout seul la vérité dans sa complexité et sa totalité et aussi de penser qu'un philosophe détenir toutes les vérités que l'on cherche car « la philosophie n'est pas un magasin où l'on choisit un système comme une marque de lessive, c'est une route ardue où l'on chemine ». <sup>36</sup>

De l'étymologie de la philosophie, trois cas fondamentales ont été tirées : le travail philosophique est un travail de réflexion, qu'elle vise à conquérir la réalité dans la situation toujours particulière où l'on se trouve placé et enfin que c'est par

---

<sup>36</sup> Bourbon BUSSET, *La force des jours* p.168.

sa réalisation que la philosophie se définit et l'expérience personnelle seule nous permet de concevoir ce qu'on peut trouver de philosophique dans le monde.

### **III.2-Réflexion et sagesse**

#### **III.2.1-Réflexion**

Un mouvement de retour que la pensée effectue sur elle-même et par elle-même en mettant en question la connaissance qu'on possède, voilà ce qu'on entend par réflexion.

En se donnant comme objet le monde à connaître et l'action à accomplir, la philosophie suppose après un certain arrêt marquant la prise de conscience, un recul, un détachement vis-à-vis de ce monde, de cette action.

Réfléchir serait alors fermer ou éliminer certains aspects de ce monde afin de concentrer la pensée sur elle-même de façon à ce qu'elle puisse se détacher d'elle-même pour la sérénité et l'objectivité de la réflexion philosophique.

Cependant, on peut aussi définir la réflexion en une rétrospection qui suscite un retour dans le temps et dans l'espace, ce qui suppose un souvenir et une projection vers l'avenir. Ce qui a poussé HUSSERL à dire qu'il importe pour celui qui veut devenir philosophe de se replier sur soi-même et au-dedans de soi, en montrant par là que la philosophie est une réflexion critique ou si l'on préfère, une critique constructive.

Alors, si riche que soit notre expérience de la vie, si approfondies que soient nos connaissances scientifiques, rien de tout cela ne peut tenir lieu de philosophie.

Et « être philosophe c'est réfléchir sur ce savoir, s'interroger sur lui, le mettre en question. Définir la philosophie comme réflexion, c'est voir en elle une connaissance non du premier degré mais du second degré, une connaissance de la connaissance, un savoir du savoir. »<sup>37</sup>

---

<sup>37</sup> Vergez et Huisman ; la connaissance p.11.

### **III.2.2-Notion de sagesse**

Pour mieux asseoir et situer notre point de vue sur la sagesse qui est, ce qui constitue la philosophie elle-même, analysons d'abord ce qu'est un esprit philosophique.

#### **III.2.2.1-L'esprit philosophique**

En partant du point de vue qu'Aristote a énuméré, selon lequel :

« La sagesse n'est pas un bien reçu à titre de propriété ou de possession, ce n'est pas quelque chose que l'on a ou que l'on n'a pas, c'est un IDEAL, ou mieux un esprit ou attitude que l'on essaie de réaliser »,<sup>38</sup>

On va essayer de définir ce que c'est que cet esprit, cette attitude que l'on devrait adopter. D'où : la première disposition qu'il faut prendre c'est de quitter le divertissement, qui, selon Pascal est la plus grande de nos misères bien qu'il nous paraît être un consolateur en cas de détresse :

« La seule chose qui nous console de nos misères, disait Pascal dans les Pensées, c'est le divertissement. Cependant, c'est la plus grande de nos misères car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous et qui nous fait perdre ».<sup>39</sup>

L'important dans la philosophie serait alors de savoir regarder la réalité en face vu que la possibilité de la philosophie dépend de notre lucidité envers nous-mêmes et notre entourage. En quittant le divertissement, l'étonnement et la curiosité s'éveilleront nécessairement en l'homme. Et ces deux choses sont essentiellement ce qui est à l'origine de la philosophie, comme nous l'avions déjà vu.

---

<sup>38</sup> ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, p.86

<sup>39</sup> PASCAL, *Pensées*, p.14

Il est bien évident que l'interrogation qui nous ouvre à la philosophie n'est possible que si le cours de la vie nous laisse une marge de liberté, or l'homme préoccupé par le quotidien ne connaît pas cette liberté.

L'esprit philosophique suppose l'existence du doute et d'un esprit qui se veut être critique. Il y a de ce fait, ce qu'on appelle : doute méthodique, une sorte de doute que Descartes a mis en place pour prouver qu'il n'y a pas de vérité absolue dans la philosophie, que même ce qu'on croit être vrai est encore discutable. Puisque le doute méthodique n'est pas le doute sceptique, mais un doute qui refuse tout simplement de recevoir les vérités spontanées qui encombrent l'esprit et qui se mettent sur la route qui mène à la vérité. Ce doute n'est que le point de départ qui procure la liberté d'esprit et non le contraire, d'où l'esprit critique qui caractérise l'attitude de départ de toutes démarches philosophiques.

La philosophie à travers toutes ces choses vise alors à découvrir et à déterminer l'expérience personnelle de l'homme, de la situation où il se trouve dans le monde. Elle doit être une conquête, la conquête par la pensée du bonheur : les stoïciens ont cherché dans les souffrances de la vie, la paix de l'âme.

### **III.2.2.2-Sagesse et morale**

Moralement parlant, la philosophie doit dans l'exercice de son pouvoir, proposer un art de vivre. Alors, il y a dans cet art de vivre une notion de sagesse qui mène l'homme à agir correctement selon ce qui se passe ainsi qu'à modérer ses désirs.

En parlant de sagesse, on fait appel à cette qualité d'esprit qui l'accompagne nécessairement, c'est-à-dire : « la vertu ». La vertu est, au sens étymologique du mot, issu de « VIRTUS », cette façon de vivre qui suppose l'idée d'une réalisation effective de l'idéal moral (le bien, le devoir), est donc une puissance prêt à agir. Bref, la vertu c'est la force avec laquelle l'âme s'attache au devoir et le réalise dans la sérénité, la tempérance, la fidélité et l'abstinence.

Parce que les obstacles, les difficultés de la vie la réveillent et la poussent même parfois à des sacrifices car la vertu dans son authenticité apparaît comme une œuvre de la raison qui nous apprend à ajuster certaines choses à leur place et à la modération de nos désirs.

### III.2.2.3-Modérations des désirs

« Il vaut mieux changer ses désirs que l'ordre du monde et se vaincre soi-même plutôt que la fortune »<sup>40</sup> disait Descartes dans le troisième discours et il le disait en pensant que rien, à part notre pensée, ne nous appartient entièrement, qu'il ne faut pas trop dépendre de la chance, du hasard si on veut atteindre le bonheur.

Et il ajoute plus loin : « ne demande pas que les choses arrivent comme tu le désires mais désire qu'elles arrivent comme elles arrivent et tu seras heureux. »<sup>41</sup>

Puisque toutes les questions semblent tourner autour de ce mot « bonheur », le désir comme le regret, le repentir nous empêche de l'atteindre. Ce qui fait qu'il faut toujours suivre ce que nous dicte la raison afin de pouvoir se maîtriser. Ainsi, disait Descartes encore, dans *les principes de la philosophie* :

« La philosophie signifie étude de la sagesse et que par sagesse on n'entend pas seulement prudence dans les affaires mais aussi et surtout une connaissance parfaite de toutes les choses que l'homme peut savoir tant pour la conduite de sa vie que par la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts ». <sup>42</sup>

Si la science et les techniques donnent aux hommes la possibilité d'affronter la vie grâce aux moyens qu'elles lui procurent, afin de soumettre la nature à ses besoins et objectifs, la philosophie permet de voir clair en notre vouloir et sagesse. Bref, la philosophie permet de voir clair en notre vouloir et

---

<sup>40</sup> DESCARTES, *Discours de la méthode*, p.143.

<sup>41</sup> DESCARTES, Discours de la méthode p.144.

<sup>42</sup> DESCARTES, *Principes de la philosophie*, préface, p.8.

sagesse afin de nous permettre de discerner l'utile, le nécessaire de ce qui ne l'est pas : d'harmoniser le pouvoir et le vouloir.

Sur cette phrase se termine la première partie qui nous a servi à assimiler d'une manière générale, l'étroite relation que l'homme et la connaissance humaine entretiennent en prouvant par là que le principal acteur dans toutes ces connaissances c'est l'homme lui-même.

Fort de cette idée, maintenant nous pouvons passer à la deuxième partie de notre travail pour voir la science et son essor dans le monde.

**Partie II :**  
**LA SCIENCE ET SON ESSOR DANS LE  
MONDE**

## **Introduction**

Au cours de son histoire, l'homme n'a jamais cessé de manifester sa nature pensante et réflexive par la satisfaction de ses besoins d'expliquer et de comprendre ce qui se passe autour de lui. Il est, de ce fait, un sujet qui agit, un être qui ne laisse plus d'être le sujet passif qui se contente de subir son sort mais celui qui veut agir sur son sort même, pour devenir « maître et possesseur de la nature ». De la sorte, son rapport avec le monde a engendré en lui divers savoirs et connaissances qui mettent en valeur un rapport du sujet connaissant et de l'objet à connaître.

Ces connaissances étant dans le temps, simples et rudimentaires, furent précisées élaborées par la pensée humaine pour devenir des explications et des théories plus ou moins abstraites de nos jours. Cette abstraction ne se fait cependant pas directement sur des réalités matérielles mais sur ce qui a été noté et conservé au cours des âges.

Ainsi, progressivement, l'homme est arrivé à représenter rationnellement et de manière systématique son appréhension du monde. Dans le but d'entreprendre des actions multiples s'opérant par des recherches approfondies sur la causalité et la finalité des phénomènes, l'homme a réussi à amplifier ses savoirs, à les rendre plus efficaces et ce, à partir du XVIIe Siècle qui représente l'avènement des sciences positives et objectives.

## **Chapitre I. NATURE DE LA SCIENCE**

### **II.I.1-De la perception à la science**

En Science, parler de représentations inscrivant l'homme dans une représentation préconçue du monde c'est revenir au « monde vécu » et au « monde perçu », c'est aussi réveiller une « expérience du monde » qui soit préalable à toute vision seconde du monde qui puisse en découler. Ressaisir le monde tel qu'il nous apparaît primordialement avant une quelconque reconstruction qui puisse en résulter, d'où la nécessité d'un « phénomène de la perception », qui doit nous conduire aux choses mêmes.

La perception telle que l'entend Merleau-Ponty ne consiste pas en une science du « monde » qui nous apprendrait à reconstituer le monde lui-même d'une façon plus ou moins synthétique. Et il ne s'agit ni de construire ni de constituer mais de décrire, car :

« La perception n'est pas une science du monde, ce n'est même pas un acte, une prise de position délibérée, elle est le fond sur lequel tous les actes se détachent et elle est présupposée par eux ».<sup>43</sup>

#### **II.I.1.1-La perception**

Issue du latin *percipere*, un mot formé de deux autres à savoir *capere* et *per* dont le premier signifie prendre et le second à travers, la perception dans son acception propre (vulgaire) consiste dans une collecte « percepteur » dont le sens le plus proche serait « collecteur d'impôt ».

Mais philosophiquement parlant, « perception » est synonyme de « connaissance » au sens figuré du terme, et percevoir consiste à prendre possession des choses, non pas matériellement comme le percepteur ou le collecteur, mais mentalement, par cet acte de l'esprit grâce à quoi les choses connues sont senties en soi ou soi en elles.

---

<sup>43</sup> Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la Perception*, P.V.

Si on se prête à la définition de Lalande dans son vocabulaire, on obtient la définition suivante :

« Acte par lequel un individu, organisant immédiatement ses sensations présentes, les interprétant et les complétant par des images et des souvenirs écartant autant que possible leur affectif ou moteur, s'appose un objet qu'il juge spontanément distinct de lui, réel et actuellement connu par lui ».<sup>44</sup>

Il s'agirait alors de prendre conscience d'un quelconque objet, un objet qui est distinct de l'homme qui le perçoit.

Percevoir c'est représenter quelque chose qui est déjà là, c'est toujours en relation avec les sensations. Il est à remarquer que généralement, il y a cinq sortes de sensations : celle de la peau appelée le « toucher », celle de la langue ou sensation « gustative », celle des oreilles sensation « auditives », celle des yeux « visuelles » et celle du nez sensation « olfactives ». Cependant, la physiologie moderne a ajouté d'autres sens pourvus d'un organe propre (le sens thermique, le sens de l'équilibre et de l'orientation), de sens qui ont pour organes les terminaisons du toucher interne (sens cinesthésique ou du mouvement, le sens céphalique qui nous informe de l'état général de notre corps et le sens musculaire), et un sens de la douleur qui a ses terminaisons propres, l'excitation excessives des autres organes des sens ne produisant que des impressions désagréables.

### **II.I.1.2-Analyse objective de la perception**

Le postulat d'origine cartésienne, de la nature purement subjective ou intérieure de la sensation a longtemps inspiré la définition de la perception et cette influence se prolonge encore et peut encore servir de nos jours. Il est peut-être vrai qu'il n'y a plus chez l'adulte de perceptions naturelles et la perception comporte un travail interprétatif plus ou moins inconscient, mais l'interprétation

---

<sup>44</sup> LALANDE, *Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie*, volume 2, p. 754.

porte sur les particularités physiques des bruits entendus et non sur les caractères physiques de la sensation auditive.

D'après les partisans de ce qu'on nomme un « atomisme mental », la représentation du réel se construirait par additions successives de sensations élémentaires. Pourtant, et selon Merleau-Ponty : « le réel est à décrire, et non pas à construire ou à constituer »,<sup>45</sup> ce qui veut dire que la perception ne peut-être assimilée aux synthèses qui sont de l'ordre du jugement, des actes ou de la prédication, ce qui nous renvoie à Husserl et sa synthèse passive qui est antérieure à tout jugement explicite. Mais les premiers c'est-à-dire ceux qui sont pour un atomisme mental, en appuyant leur idée disent que la construction du réel est imaginée et non observée, car

« Psychologiquement comme logiquement, l'esprit ne procède jamais par addition de connaissances successives dans le vide d'une complète ignorance initiale : mais, au contraire pas progressif éclaircissement d'une énorme et riche confusion originelle. ».<sup>46</sup>

Nous partons donc d'une perception globale et confuse, dans laquelle nous distinguons ensuite divers éléments : « ce qui est primitif, c'est le complexe ; le simple, l'élément, n'est qu'un résultat d'analyse ». Alors, pourquoi, ne pas admettre que :

« La perception extérieure peut se définir l'ensemble des opérations grâce auxquelles se construit peu à peu la notion très riche et très complexe qu'un adulte possède du monde extérieur ».<sup>47</sup>

Mais en plus de ce qu'il a avancé, Merleau-Ponty soutient encore que :

---

<sup>45</sup> Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. IV.

<sup>46</sup> Parodi, *le sens et l'intelligence*, p.325.

<sup>47</sup> Roustand, *Psychologie*, p.204

« Le réel est un tissu solide, il n'attend pas nos jugements pour s'annexer les phénomènes les plus surprenants ni pour rejeter nos imaginations les plus vraisemblables (...) et le monde n'est pas un objet dont je ne possède pas devers moi la loi de constitution, il est le milieu naturel et les champs de toutes mes pensées et de toutes mes perceptions explicites ».<sup>48</sup>

Qu'allons-nous alors tirer de tout cela ? Pour les uns, la connaissance du monde extérieur est aussi immédiate que celle de la vie intérieure, car chacun se saisit comme être au monde et par suite, atteint le monde en même temps que soi. Toutefois, en récrivant le mot de « conscience » pour désigner la connaissance des faits psychiques, nous pouvons déduire que la perception est la connaissance du monde extérieur par l'intermédiaire des sens. Pour les autres, si c'est bien la « perception » qui constitue le domaine où le monde est là avant toute analyse que l'on puisse faire, c'est au sens où la « perception » n'est pas assimilée à une « science du monde » qui nous apprendrait à reconstituer ce monde-ci, en quelque sorte synthétiquement.

### **II.I.2- L'Esprit scientifique**

Comme le disait Gaston Bachelard dans *la Formation de l'Esprit Scientifique*, rien n'est donné en Science, tout est construit, et cela est valable que ce soit concernant les faits, l'esprit que le savant doit avoir tout au long d'une recherche, etc.

Pourtant, il faut toujours regarder la réalité telle qu'elle s'offre à nous, et pour cela, il faut tout un travail qu'est celui de la Science. De ce fait, il faut un changement d'esprit. D'où la nécessité de l'esprit scientifique, qui consiste à écarter de la connaissance les connaissances non psychanalysées, les sentiments personnels ainsi que tout ce qui peut-être de l'ordre des superstitions. Mais par contre, il faut de la part de l'esprit une curiosité insatiable, et de celle du savant une qualité intellectuelle et morale. Un esprit qui doit mettre à part l'opinion

---

<sup>48</sup> Merleau-Ponty, op.cit.p. 14.

parce que : « L'opinion pense mal, elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissance, en désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître ».<sup>49</sup>

Vu qu'on ne peut rien fonder sur elle, il faudrait d'abord la détruire pour qu'apparaisse le vrai visage de l'esprit scientifique (éloigné de toutes préjugées).

L'esprit scientifique doit, dans ce cas, être un esprit d'observation effectuant une observation attentive et attentionnée en associant les organes des sens et les instruments de mesure pour pouvoir détecter les détails insolites et inopinés qu'un simple esprit ne peut remarquer.

Cet esprit doit aussi être capable d'effectuer une critique de manière à dégager une preuve, c'est pour cela qu'il doit surmonter au premier abord l'expérience première (l'expérience placée avant et au-dessus de la critique). Ce qui veut-dire par là que tant que la critique n'a pas opéré explicitement, l'expérience première ne peut en aucun cas nous servir d'appui. Le tout réside alors dans la volonté de ne rien affirmer qui ne puisse être prouvé et il s'agit de cet esprit qui est l'envers d'une exigence très constructive, de l'exigence de l'objectivité.

Un esprit de démonstration, posé sur le postulat que tout a sa raison d'être et qu'il existe entre les faits des rapports nécessaires et intelligibles ; un esprit qui exige une logique et qui invite à l'assimilation des esprits entre eux, de manière à ce que l'idée d'universalité puisse se dégager. Et ce, en tenant compte des faits, des qualités d'esprits qu'un savant devrait avoir surtout lorsque :

« L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique les faits ne se posent pas d'eux-mêmes ».<sup>50</sup>

---

<sup>49</sup> Gaston BACHELARD, *la formation de l'esprit* p.14.

<sup>50</sup> Gaston Bachelard, *Ibid*, p.14.

Mais rappelons d'abord que la science a trois caractéristiques spécifiques à savoir **l'universalité, l'objectivité et le déterminisme universel**.

L'Universalité consiste en un accord conventionnel de tous les esprits en tout temps et lieu, dont la représentation mentale est le langage dont le plus connu est celui des mathématiques imprégné de formule. Elle est ce qui fait que la science soit un principe d'union, car elle unit toutes les pensées ne serait ce qu'à partir d'une simple convention, une convention où l'on ne peut démontrer l'existence réelle parce que ce ne sont que des propositions mais ce qui les diffèrent des autres c'est qu'elles sont universellement reconnues.

L'objectivité par contre, est ce qui suppose toujours la possibilité de contrôle, de vérification, de justification ou de « Preuve », de manière à ne rien laisser au hasard. Elle se détermine dans la précision et dans la cohérence des attributs, non pas dans la collection des objets plus ou moins analogues.

Quant au déterminisme, il exige de rendre compte de la réalité par l'idée de causalité qui est toujours à rechercher à partir de l'objet à connaître parce qu'il s'agit de partir d'un fait pour revenir dans le fait même et ce, de manière à connaître la cause de telle ou telle circonstance car un effet sans cause n'existe pas et tout ce qui se passe est forcément l'effet d'une cause.

Le déterminisme est le principe de la science et il part de la thèse selon laquelle mêmes causes tout fait a une cause et dans les mêmes conditions, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Il y a alors l'idée de loi pour déterminer les relations de cause à effet, une loi qui doit être nécessaire, constante et invariable, d'où découlerait l'idée de prévisibilité dans les actions scientifiques.

Ces trois choses à savoir l'Universalité, l'Objectivité et le déterminisme ont été placées selon leur ordre d'importance, alors, il faut d'abord considérer l'universel avoir de pouvoir entamer l'objectif. Or, dans notre monde moderne, ce n'est pas exactement ce qui se passe : la pensée scientifique moderne s'acharne à préciser, à limiter, à purifier les substances et leurs phénomènes. Ce qui veut dire qu'elle a placé l'objectivité au premier rang, c'est l'objectivité et non

l'universalisme car selon lui (le monde) la pensée doit être objective, elle ne sera universelle que si elle le peut, que si la réalité l'y autorise. Or, l'objectivité se détermine dans la précision et dans la cohérence des attributs et non dans la collection des objets plus ou moins analogues. Ce qui veut dire par là que, pour les progrès de la pensée, c'est ce qui limite une connaissance qui est souvent plus importante que ce qui étend vaguement la connaissance.

Mais si on revient à l'esprit scientifique, il doit être un esprit d'impartialité et inventif, et le savant doit savoir prendre une neutre position, en ce sens qu'il doit mettre à part ses convictions et prédispositions. C'est alors le génie qui découvre, cherche, spéculle les causes et invente des explications et des hypothèses en faisant usage de son intuition et imagination.

Pourtant, il ne faut pas oublier que la science n'est pas qu'une connaissance, une théorie sur laquelle se repose et s'appuie toutes les autres connaissances dont l'homme a besoin, c'est une éducation par le fait que le savant doit acquérir certaines qualités et en neutraliser d'autres qui ne sont pas compatibles à l'objectif scientifique et qui peuvent être néfastes à l'homme.

Le savant doit aussi savoir faire preuve d'abnégation en faisant quelques sacrifices pour le bien de l'humanité. De ce fait, il lui faut être courageux, honnête avec lui-même et avec les autres tout en marchant dans la vérité avec prudence et humilité. Ne pas se résigner à se soumettre aux verdicts de l'expérience en prétendant détenir la vérité concernant un fait.

### **II.I.3-Les pratiques épistémologiques**

Rappelons d'abord que diverses connaissances constituent la Science, ce qui implique une division au sein même de la Science : il y a de ce fait, les sciences mathématiques, l'astronomie, la biologie, etc.

Les sciences mathématiques sont hypothético-déductives. Tout au contraire, celles de la matière ou d'observation se portent sur des faits. Ainsi, dans les sciences expérimentales, le savant doit savoir se soumettre au verdict de l'expérience et toutes ses démarches aboutiront à la constatation de ce qui est.

### **II.I.3.1-La démarche des Sciences expérimentales**

On appelle du nom général de sciences de la nature, les sciences qui ont pour objets les phénomènes de l'univers matériel. On les nomme encore sciences expérimentales parce qu'elles se fondent sur l'expérience et s'y réfèrent constamment, comme un seul critère de la validité de leurs conclusions. Elles reçoivent encore le nom de sciences inductives en tant qu'elles partent des faits singuliers pour remonter aux lois qui les régissent. On en distingue deux : les sciences physico-chimiques qui se portent sur les phénomènes de la nature brute ou organique pour en étudier les propriétés générales des corps (physique) et pour étudier la constitution des différents corps (chimie) ; les sciences biologiques qui traitent des phénomènes particuliers se rapportant à la vie organique.

#### **II.I.3.1.1-Les procédés de la science expérimentale**

Il y a en général, trois phases dans l'élaboration de la science de la nature. Il y a l'observation, l'hypothèse et l'expérimentation ou la vérification. Nous verrons en quoi consiste chaque phase pour en bien saisir la finalité.

##### **II.I.3.1.1.1-L'observation**

Observer c'est considérer attentivement un phénomène afin de mieux le connaître. C'est de l'observation que débutent alors toutes les sciences expérimentales car il s'agit d'abord d'établir la réalité et la nature des phénomènes. Pour cela, le savant ne se contente pas de simple perception des sens, qui sont généralement insuffisantes en précision et en pénétration. Il recourt à des instruments qui lui permettent de déceler d'une manière aussi minutieuse que possible les éléments du corps et surtout de mesurer les phénomènes, dans une bonne condition intellectuelle, dans la patience et dans l'impartialité.

### **I.3.1.1.2-L'hypothèse**

Une fois les faits bien établis, il s'agit de découvrir les lois de leur manifestation et de leur enchaînement, c'est-à-dire de les expliquer. Or, cette explication n'est pas évidente. Le savant, pour la trouver, est contraint de recourir à une hypothèse qui constitue une explication provisoire des phénomènes observés. L'hypothèse n'est qu'une idée supposée, elle peut être vraie comme elle peut être fausse ; c'est un guide, une lumière, et non une autorité décisive. Elle peut aussi être considérée comme le fondement d'une proposition. C'est ici que le génie du savant est plus nécessaire, plus utile car il n'y a pas de règle de l'invention. Celle-ci provient la plupart du temps d'une sorte d'illumination subite ou d'intuition qui apporte au savant une lumière inattendue.

Mais avant toute vérification, l'hypothèse pour être prise en considération doit réaliser les conditions suivantes à savoir, le fait d'être suggérée et vérifiable par les faits. Il faut ainsi éviter d'être absurde sans pour autant se garder de contredire d'autres hypothèses précédemment admises si c'est nécessaire surtout lorsqu'il s'agit de substituer de nouvelles hypothèses, plus explicatives aux théories anciennes. Il faut également qu'elle soit simple suivant la simplicité des lois de la nature.

L'hypothèse doit alors avoir pour but de diriger le travail du savant en l'aidant à imaginer les moyens à mettre en œuvre, les méthodes à utiliser pendant sa recherche ainsi qu'à l'aboutissement à la certitude. Ce qui constitue un principe d'intervention et de progrès. L'hypothèse vise aussi à coordonner les faits déjà connus en mettant de l'ordre dans les matériaux accumulés par l'observation.

### **II.I.3.2-L'expérimentation ou vérification de l'hypothèse**

D'abord, il faut signaler qu'il est nécessaire que l'on pratique sur l'hypothèse une vérification, ne serait-ce que pour donner une signification scientifique. C'est pour cela qu'elle est différente de l'observation en ceci qu'elle obéit à une idée directrice, et non simplement, comme on le dit parfois, en ce qu'elle implique l'intervention du savant en vue de modifier les phénomènes. A

remarquer que l'observation peut, elle aussi, comporter une telle intervention, en ce moment, on l'appelle « observation active ou provoquée ». Le processus de vérification marque le retour de l'esprit à l'expérience. C'est précisément l'hypothèse qui provoque et dirige l'expérience. Il s'agit alors de confronter, de superposer l'idée au fait, de manière à varier l'expérience, l'étendre sur plusieurs fait, la prolonger et de faire une contre preuve.

### **II.I.3.3-L'induction**

En un mot, l'induction consiste essentiellement à passer de la découverte d'un rapport constant entre deux phénomènes ou deux propriétés à l'affirmation d'un rapport essentiel, et par conséquent universel et nécessaire, entre ces deux phénomènes ou propriétés.

L'induction part du principe issu de la formule de Montesquieu concernant : les rapports constants et nécessaires qui dérivent de la nature des choses, soit des rapports d'existence ou de coexistence, soit des rapports de causalité ou de succession, soit enfin des rapports de finalité.

Les hypothèses ayant pour tâche d'unifier un grand nombre de lois sous une loi générale sont appelées théories. Elle a une valeur mais une valeur qui dépend de la mesure où les théories scientifiques permettent d'unifier le savoir positif d'une façon rationnelle et de provoquer de nouvelles découvertes.

En fait, il s'agit de la recherche du principe du déterminisme, ce qui met la question sur le plan philosophique. Car, étant donné que la science étend à tous les cas du même genre ce qui a été vérifié d'un ou de plusieurs cas singulier mais du point de vue scientifique ce n'est qu'un postulat. La science en tant que telle croit en la constance des lois naturelles. Elle ne la démontre pas. La solution à ce problème relève de ce fait, de la psychologie et de la critique de la connaissance, car le problème se ramène à celui de la formation et de la valeur des idées générales.

Remarquons tout de même que la biologie comporte des procédés qui lui sont particuliers puisque les êtres vivants ne devraient pas être traités comme les êtres inorganiques. Observation et expérimentation comportent donc ici une adaptation nécessaire et particulièrement au recours constant à l'idée de finalité. La découverte des fonctions, c'est-à-dire des fins, devient alors le but de la science. Pourtant, même si une finalité biologique existe, cela n'exclut pas le déterminisme, au contraire, cela l'implique.

Qu'entend-on, dans ce cas par déterminisme ?

Commençons par cette phrase de Kant pris dans *la critique de la raison pure* selon laquelle : « quand nous apprenons que quelque chose arrive, nous presupposons toujours que quelque chose a précédé, qui l'a suivi selon une règle ».<sup>51</sup>

Cette phrase, en affirmant la régularité des phénomènes naturels, constitue le déterminisme.

Le déterminisme constitue, en effet, le principe de la Science, un principe qui fait que dans les mêmes conditions, les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, pour ne parler que des phénomènes naturels.

L'idée de déterminisme est celle d'un ordre immuable et constant dans les relations entre les phénomènes. Par exemple, si je lâche une pierre, elle tombera à terre ; je postule le déterminisme quand je passe du cas particulier à la loi universelle et éternelle de la chute des corps. On distingue deux conceptions du déterminisme en fonction de la constance des lois qui régissent les phénomènes. Si cette constance se trouve dans la nature, le déterminisme est ontologique ; mais au cas où cette constance est un postulat de notre esprit, le déterminisme est un principe méthodique. Dans l'un et l'autre cas, le déterminisme est prouvé quand l'esprit humain peut prévoir avec certitude. En microphysique, on parle d'indétermination (Heisenberg) quand la prévision ne peut pas s'exercer sur un phénomène (un électron par exemple), mais sur un groupe des phénomènes (un faisceau d'électron) : il s'agit en fait d'un déterminisme statistique. « Heisenberg exprime le plus l'impossibilité de connaître à la fois la vitesse et la direction d'un

---

<sup>51</sup> Kant, *Critique de la raison pure*, p. 14.

électron. On le comprend dans la mesure où le rayon lumineux qui nous permet d'observer et de déterminer le lieu d'un électron constitue lui-même un faisceau d'électrons qui heurtent et déplacent l'électron observé. »<sup>52</sup>

C'est ce bien entre l'observateur et l'observé, cette perturbation qui introduit l'observation dans le phénomène observé qui définit l'indéterminisme. Il faut, cependant, signaler qu'il n'y a aucun rapport entre le problème scientifique du déterminisme et le problème métaphysico-théologique de la liberté humaine (qui est lié au problème de la prédestination). Si nous supposons que la nature est soumise au déterminisme, cette hypothèse s'accordera aussi bien avec le déterminisme qu'avec l'indéterminisme (dans la mesure où nous ne connaissons pas toute la nature et que nous verrons ainsi de la contingence là où il n'y en a pas) ; l'indéterminisme exprimera la limitation de notre connaissance. Il reste donc absolument impossible de résoudre le problème métaphysique du déterminisme à partir de la physique moderne, et il est malhonnête de s'appuyer sur la microphysique pour tirer des conclusions pour ou contre la liberté humaine.

Pour couronner le tout, concluons avec Claude Bernard dans *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* que :

« Il faut croire à la science, c'est-à-dire au déterminisme, au rapport absolu et nécessaire des choses... Mais il faut en même temps être bien convaincu que nous n'avons ce rapport que d'une manière plus ou moins approximative, et que les théories que nous possédons sont loin de représenter des vérités immuables... Si l'on croit trop, l'esprit se trouve lié et rétréci par les conséquences de son propre raisonnement, il n'a plus de liberté d'action et manque par suite de l'initiative que possède celui qui sait se dégager de cette fois aveugle dans les théories, qui n'est au fond qu'une superstition scientifique ». <sup>53</sup>

---

<sup>52</sup> Julia Didier, *Dictionnaire de la philosophie*, p.103.

<sup>53</sup> Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p.22.

En effet, selon Claude Bernard, bien que le déterminisme soit le principe qui permet à la Science d'avoir une précision dans sa démarche, il s'en suit qu'il ne peut pas toujours donner des références exactes sur tel ou tel fait.

Laissons-là le déterminisme et tout ce qui le concerne et passons à l'étape suivante de notre exposé : « l'objet de la science ».

## **Chapitre II. L'OBJET DE LA SCIENCE**

Une connaissance qui s'efforce de donner des lois afin d'expliquer les phénomènes qui se produisent, en fonction de la réalité et du besoin humain, de manière à déterminer la vraie cause, la raison de l'apparition d'un quelconque phénomène, voilà la Science si on résume.

Dans son *introduction à la critique de l'économie politique*, écrite par le philosophe Karl Marx en 1957 et non publiée de son vivant, où il caractérise la « méthode de l'économie politique ». Une méthode pouvant être généralisée à la Science toute entière. Alors, quel est le point de départ de cette méthode et comment se présente-t-elle ? Devrait-on commencer par le réel et le concret en matière scientifique ?

Marx nous dit que non, que c'est une erreur, le concret pensé n'est pas au début du mouvement de la science ; il est au contraire à sa fin. La science commence par isoler, par l'analyse des catégories abstraites, et c'est seulement en faisant la synthèse et en hiérarchisant ces catégories que l'on retrouve le concret, un concret qui n'est plus perçu mais pensé, sinon la science serait inutile. Le concret n'est concret que parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations abstraites. Ce qui ne nous engage pas dans la voie de l'idéalisme, car « après comme avant le sujet réel subsiste dans son indépendance hors de l'esprit ».<sup>54</sup>

Pourtant, il est à se demander si « La Science doit être construite à partir de concepts fondamentaux clairs et nettement définis »<sup>55</sup> ?

Telle est la question que se pose Sigmund Freud, le fondateur de la Psychanalyse, au début de la Métapsychologie. Il y répond par la suite d'une façon négative.

« La science commence par des descriptions de phénomènes, qui sont rassemblés, adonnés et insérés dans des relations. Dans la

---

<sup>54</sup> Karl MARX, *Introduction à la critique de l'économie politique*, p. 166.

<sup>55</sup> Freud, *Métapsychologie*, p.11.

description elle-même interviennent des idées abstraites. Il y a donc dans la science un certain degré d'indéterminations et la question est de cerner clairement leur contenu en le rapportant à l'expérience, ce qui veut en d'autres termes dire qu'elles ont, en toute rigueur, le caractère des conventions, encore que tout dépend du fait qu'elles ne soient pas choisies arbitrairement mais déterminées par leurs importantes relations aux matériaux empiriques.<sup>56</sup>

Et la science est essentiellement une, telle est la thèse défendue par l'épistémologie Jean Cavaillès et cette unité est mouvement, il ne s'agit pas ici d'un idéal scientifique mais de la science réalisée, l'incomplétude de l'exigence de progrès font partie de la définition. Seulement définie comme, progrès autonome, dynamisme fermé sur lui-même, sans commencement absolu ni terme, la science se meut hors du temps.

Ainsi, « La représentation d'une infinité absolument simple de tout le savoir est une image sans autre relation avec la réalité de la science militante ».<sup>57</sup>

L'expérience revêt de ce fait, une très grande importance dans la constitution des théories scientifiques, mais l'expérience ne se présente pas comme une insertion dans la nature, elle est incorporation du monde à l'univers scientifique. La science est simultanément et autonomie et clôture, au sens où rien d'extérieur ne se heurte à elle, dans la mesure où elle s'enrichit continuellement, elle est expansion et clôture, clôture négative parce que qu'il y a refus d'emprunt ou d'aboutissement extérieur.

La chose à mettre en exergue dans ce chapitre du devoir concerne l'objet de la science. On sait pourtant, que la science est une connaissance ou un assortiment de connaissance si l'on peut dire. Cependant, chaque connaissance tend toujours vers une chose, une chose que l'on connaît tous : la recherche de la vérité, une vérité qui constitue l'objet même de la science. Pourtant, comment pourrait-on parler d'un objet alors qu'on n'a même pas des notions claires et

---

<sup>56</sup> Sigmund Freud, *La Métapsychologie*, p.12.

<sup>57</sup> Jean Cavaillès, *sur la logique et la théorie de la science*, p.22.

précises sur la science ? Il serait alors préférable de parler ou plutôt de définir la science avant de parler de son objet.

Alors, qu'entend-on par science ?

### **II.II.1-La science**

Le mot « science » est un terme assez vaste. Il est de ce fait, difficile de la définir. Mais cette difficulté n'a pas empêché l'existence de définitions, qui, même si elles ne sont pas authentiques, peuvent être utilisées et peuvent vraiment servir à quelque chose.

De son étymologie, issue du latin « *scire* » qui veut dire connaissance, la science peut se définir comme une connaissance ou un assortiment de connaissance visant un but quelconque tout en respectant une norme et en énonçant des lois sur les phénomènes. En général, le mot science désigne une connaissance qui se veut rationnelle c'est-à-dire une connaissance qui exige une justification ou un principe de la raison suffisante, et non une simple affirmation des faits.

« Une connaissance exacte d'une chose et ensemble de connaissance basé sur l'étude »<sup>58</sup> dans le but d'acquérir la vérité et de proposer des lois nous dira Lalande. Mais la science peut aussi désigner une connaissance théorique (mathématique par exemple) aussi bien qu'une habileté pratique, une technique. Le terme peut signifier, plus généralement, l'ensemble des sciences (c'est-à-dire pour suivre la classification d'Auguste COMTE : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie et sciences humaines. L'histoire des sciences révèle que la mathématique fut la première à apparaître et les sciences humaines les dernières, si l'on considère leur objet, la mathématique apparaît comme la science la plus simple, et la science humaine, la « sociologie » la plus complexe. L'étude philosophique des sciences se nomme Epistémologie. On distingue par là les sciences de la nature et les sciences de l'homme (fondée par Wilhelm Dilthey en Allemagne, par Auguste Comte en France) : les premières sont analytiques et leur

---

<sup>58</sup> Lalande, *Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie*, p. 715.

but est de donner une expression mathématique des « lois » ou rapports constants entre les phénomènes ; les secondes sont compréhensives et relèvent du sentiment et non de la mesure objective. Les sciences se distinguent de la philosophie en ce que la vocation scientifique est de connaître la matière, tandis que celle de la philosophie est de connaître l'esprit.

Dans cette vocation de connaître la matière réside la quête de la vérité que la science devrait effectuer pour faire valoir sa raison d'être, sans méconnaître le fait que quelque part, il y a toujours une limite, ce qui doit inciter les scientifiques à être prudents dans leurs démarches.

### **II.II.2-Vérité**

La vérité peut, dans une perspective rationaliste être définie comme la « non contradiction » d'un système de jugement. Cela peut s'appliquer à toutes formes de vérité et on peut en distinguer deux, l'une formelle et consiste dans la cohérence du discours avec lui-même, et l'autre logique et consiste à relier les événements les uns les autres selon leur enchainement dans la réalité.

La première ne doit pas présenter d'aspects contradictoires car une pensée qui se contredit ne saurait être vraie. Et comme le disait Leibniz :

« Le principe de contradiction est en général : une proposition est vraie ou fausse ; ce qui renferme deux énonciations vraies, l'une que le vrai et le faux ne sont pas compatibles, dans une même proposition ou qu'une proposition ne saurait être vraie et fausse à la fois. L'autre que l'opposé où la négation du vrai et du faux ne sont pas compatibles, ou qu'il n'y a point de milieu entre le vrai et le faux, ou bien : il ne se peut pas qu'une proposition soit ni vraie ni fausse ».<sup>59</sup>

Cette dernière condition, aussi nécessaire qu'elle soit n'est pas suffisante. Il existe une autre vérité au-delà de la simple validité formelle et logique : une vérité

---

<sup>59</sup> Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, p. 86.

matérielle qui consiste dans l'accord avec les phénomènes ou avec un donné. Ce donné ne peut cependant pas être posé immédiatement car il n'est pas susceptible de recevoir une définition univoque. La vérité bien qu'elle varie suivant le plan auquel elle s'applique, véhicule un aspect normatif extrêmement puissant : le vrai et la vérité sont des normes, c'est-à-dire des règles, des modèles, des types idéaux indiquant ce qui doit être. Le faux est alors, la déviation par rapport à cette norme posée et la vérité est dorénavant considérée comme une valeur, voire une exigence éthique qui se traduit par la morale et le droit. Ce qu'il faut seulement éviter, c'est l'assimilation de la vérité à l'évidence sous le même angle, car l'évidence n'est pas la vérité mais un signe indiquant la possibilité, l'existence même d'une vérité qui est encore à chercher. Ce qui nous fait penser à Spinoza et à Descartes, parmi lesquels on va cerner celui de Descartes et sa théorie de l'évidence. Avec Descartes, se produit une « subjectivation » de la vérité, devenue la marque même de l'esprit humain. La vérité cesse d'être relative à l'Etre, cette réalité ultime, absolue et stable (Parménide) ou à l'Idée (Platon), pour être liée désormais à la certitude de l'esprit pensant.

La doctrine moderne de la vérité commence ici à se faire jour. Descartes, en poussant le doute jusqu'au bout, parvient à une certitude inébranlable. Il répudie comme fausses toutes les opinions admises jusqu'à ce jour et trouve la vérité dans la certitude surgissant au sein même du doute. Ainsi, dans *le Discours de la méthode*, par exemple, c'est l'idée claire et distincte qui apparaît comme le critère du vrai. Les idées évidentes se divisent en idées claires (à un esprit attentif) et en idées distinctes (quand on ne peut la confondre avec une autre idée). Le critère de la vérité réside dans la connaissance claire et distincte, ainsi :

« Le premier précepte était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et à distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute ».<sup>60</sup>

---

<sup>60</sup> Descartes, *Discours de la méthode II*, p. 18.

Mais la vérité scientifique a bien sa place dans le domaine de la connaissance, elle est considérée comme une valeur. Définie, comme la « non contradiction d'un système de jugement comme on venait de le dire, la vérité n'est donc ni la réalité ni l'évidence ni ce qui réussit. C'est une valeur, une valeur qui concerne le jugement : la vérité apparaît alors lorsqu'il ne s'agit plus de constater mais de formuler un jugement. Une mise en relation qui suppose toute une reconstruction de l'expérience tirée de la réalité extérieure en vue de répondre aux questions auxquelles le monde s'interroge.

Il y a cependant deux principales choses que l'on doit éviter si l'on veut chercher et acquérir une vérité, peut-être pas indubitable mais une vérité consistant à expliquer un fait et pouvant de ce fait, l'expliciter. Ces deux choses constituent des connaissances, l'une dite « dogmatisme » et consistant dans l'acceptation sans discussion d'une chose (ce qui se doit d'être dans le domaine de la foi) et l'autre appelée « scepticisme » qui constitue tout à fait le contraire du dogmatisme et qui consiste à mettre des doutes sur tout ce qui est, allant jusqu'à ne rien accepter comme universellement vrai.

### **II.II.2.1-Le dogmatisme**

Le mot dogmatisme désigne une philosophie ; toute doctrine qui part d'une certitude préalable (le prendre en ce sens serait l'opposer au « *criticisme* » : une philosophie critique qui commence par douter de tout tel Descartes dans les *Méditations Métaphysiques* ou le *Discours de la méthode*, tel Kant dont la *Critique de la Raison pure* laisse en suspens tous les problèmes métaphysiques de l'immortalité de l'âme, de l'origine du monde et de l'existence de Dieu), ou même toute doctrine qui aboutit à une certitude (la philosophie de Spinoza est un dogmatisme dans la mesure où elle s'achève dans un système de la connaissance vraie). La philosophie « *dogmatique* » désigne particulièrement la philosophie du Moyen Age, fondée sur l'autorité du dogme religieux (doctrine que l'Eglise enseigne au nom de Dieu et de la Révélation). Le dogmatisme s'oppose théoriquement au scepticisme, dans la pratique de la vie, il s'oppose à l'empirisme, le politicien dogmatique est celui qui oriente son action en fonction d'une théorie, sans égard pour les réalités historiques du monde actuel.

Celle de Descartes lorsqu'il étend son doute à toutes ses certitudes spontanées est le plus remarquable : existence du monde extérieur, existence de son corps, vérité de démonstrations mathématiques, véracité de l'intelligence. Il ne s'est arrêté que devant cette certitude inaccessible au doute le plus extravagant : « je pense donc je suis » : certitude de l'existence saisie dans l'acte de penser. Sur cette vérité fondamentale, type de toute certitude, il s'efforce de reconstruire tout l'édifice de la science.

Le dogmatisme bien qu'elle soit une connaissance, n'a pas eu la chance d'entamer une vérification : on affirme et on admet ce qui a été affirmé, tout simplement. Or, la vérification est une chose d'une très grande importance dans la science pour éviter que des erreurs surgissent, car une erreur peut vraiment être fatale si on n'y prend par garde. C'est cette impossibilité de vérification qui est la raison selon laquelle il faut éviter de tomber là-dedans, en science.

### **II.II.2.2-Le scepticisme**

« L'attitude sceptique est la capacité à opposer de toutes les manières possibles les phénomènes et les pensées, ce qui, étant donné l'équivalence des affaires et des raisonnements ainsi opposés, nous permet provisoirement d'ajourner tout jugement et ainsi de nous libérer de tout désarroi »<sup>61</sup>, telle cette phrase qui illustre et met en valeur la doctrine sceptique.

Une doctrine ayant comme l'un des principaux fondateurs le philosophe Sextus Empiricus, le scepticisme et se présente comme un courant philosophique indépendant et fondamental dans l'Académie avec Arcétilas, le cinquième successeur de Platon, et Carnéade, le fondateur de la Nouvelle Académie.

---

<sup>61</sup> Cathérine Gau, *Histoire Universelle de la philosophie et des philosophes*, p.46.

Le scepticisme n'est alors pas seulement un état de celui qui doute mais c'est aussi une doctrine qui refuse d'affirmer ou de nier, quelque chose c'est-à-dire de se prononcer, surtout en matière de Métaphysique.

Au sens courant, le sceptique est celui qui refuse son adhésion à des croyances généralement admises ; il se contente de voir et refuse de « juger », c'est-à-dire d'affirmer ou de nier l'existence d'objets correspondants à ses représentations. « Doctrine d'après laquelle l'esprit humain ne peut atteindre avec certitude aucune vérité d'ordre général et spéculatif »<sup>62</sup> sera la réponse que Lalande nous apportera dans son vocabulaire.

Il existe deux sortes de scepticisme : l'antique et le moderne, cette distinction, Hegel l'a remarqué d'une manière brillante. D'abord, le scepticisme antique (de Pyrrhon et d'Aenésidème), qui consiste à douter de la réalité du monde extérieur et à croire en néanmoins en la réalité d'un monde spirituel, en l'existence de Dieu. Ensuite, le scepticisme moderne (positivisme, scientisme), qui consiste à ne croire qu'en ses sens, à affirmer la seule réalité du monde matériel et à douter de Dieu. Le philosophe Berkeley resterait dans cette première catégorie et Auguste Comte dans la seconde. Le scepticisme professe alors universellement l'impossibilité de connaître quoi que ce soit avec une pleine certitude.

Dans la première forme de scepticisme, on déclare l'impossibilité de savoir si vraiment les choses sont telles qu'elles apparaissent : « le bâton qui apparaît brisé dans l'eau, la tour carrée qui paraît ronde, le soleil qui semble tourner autour de la terre, l'eau profonde qui paraît bleue (...) ».<sup>63</sup>

Il n'y a pas que les sens qui font des erreurs, l'intelligence peut, elle aussi en commettre. Ainsi, nous ne pouvons connaître la valeur de notre intelligence, puisque c'est par cette même intelligence que nous devrions établir cette valeur (de la vérité).

---

<sup>62</sup> Lalande, *Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie*, p. 749.

<sup>63</sup> Jolivet, *Cours de philosophie*, p.215.

Cependant, selon les nouveaux Académiciens, les arguments sceptiques ne prouvent pas que nous ne puissions rien savoir du tout, mais seulement que nous ne puissions jamais dépasser la probabilité, que l'on ne peut pas atteindre une certitude universellement incontestable.

Ce qui fait que la doctrine sceptique doit être contestée en science , c'est le fait qu'on ne peut rien fonder sur quelque chose qui ne nous est pas certain, identifiable ni perceptible, mais il y a aussi cette impossibilité de connaître la vérité en science étant donné qu' on ne peut admettre aucune chose sans preuve.

Telles sont donc les deux sortes de connaissances auxquelles il faut prendre soin de s'en garder s'il faut chercher la vérité du fait qu'elles ne se posent pas de solides fondements et peuvent dans tous les cas nous conduire à l'erreur. Et sur ce, nous allons passer dans le chapitre suivant qui se constitue en la mise en valeur de ce qui a permis à l'humanité de vraiment s'épanouir sur le réel grâce à son développement.

## **Chapitre III. L'ETONNANTE ASCENSION DE LA SCIENCE**

### **II.III.1-La technique**

Si la science, conçue comme une connaissance qui sert à expliquer des phénomènes qui se produisent et à formuler des lois pouvant expliquer l'apparition de ces phénomènes, est arrivée là où elle est aujourd'hui, il est clair que sa progression ne vient pas seulement de ses propres moyens. Il y a certainement autre chose qui lui sert d'appui, et c'est cette chose que nous allons d'abord cerner. En effet, il s'agit de la technique qui a pour tâche de s'appliquer au réel et de la transformer. Peut-elle alors se passer de la science qui est l'effort de comprendre le réel, de l'expliquer et d'en prédire le comportement ? Et réciproquement, peut-on concevoir une science sans technique ?

Dans son exercice quotidien, la technique est l'affaire des seuls techniciens. Si le philosophe s'en occupe, c'est d'abord pour la pensée et pour étudier ce qu'elle est, en tant que manifestation de l'activité humaine tout en examinant les conséquences de son développement, actuellement envahissant sur les hommes et sur les sociétés.

« Nous pouvons définir la technique comme transformation que l'homme impose à la nature en vue de la satisfaction de ses besoins ».<sup>64</sup> Cette définition peut s'appliquer déjà à un champ cultivé. Mais il serait bon d'ajouter que la technique est un savoir faire spécialisé rationnellement élaboré, qui contribue à la transformation du milieu ambiant.

De ces deux définitions, on peut tirer que la technique modifie la nature pour répondre aux besoins de l'homme. Mais elle n'est pas que cela, il y a aussi l'idée de savoir-faire spécialisé, en ce sens que, la technique n'implique pas forcément un équipement industriel car il y a des techniques intellectuelles qui interviennent dans la recherche, le raisonnement, des techniques manuelles qui interviennent dans la couture ou la cuisine, comme dans la pratique de différents

---

<sup>64</sup> Mourral et Millet, *Précis de philosophie pour le monde technique*, p.105.

métiers, une technique dans l'art : musique, peinture, une technique dans le sport. Dans tous ces cas, cependant, le recours à de bons outils, l'aide d'auxiliaires matériels permet l'amélioration des résultats : les bibliothèques sont plus utiles avec des ordinateurs, et tout peut être amélioré grâce au perfectionnement de matériels utilisés. Et toute réalisation pratique, implique un savoir-faire que seule l'expérience donne, peut se transmettre par l'enseignement mais qui est toujours susceptible de se dépasser. On doit reconnaître dans la technique un phénomène culturel s'il y a intervention de l'homme qui imagine et réalise des objets, puis des systèmes que la nature n'a pas donné spontanément. Alors, on peut dire que, non seulement, la technique pour satisfaire les besoins de l'homme, modifie la nature mais aussi qu'elle a modifié et développé ses besoins tout en voulant assurer un confort et un bien-être qui ne nécessite pas trop d'effort à l'homme, mais pour que cela puisse se faire, elle s'est associée à la science.

En principe, la connaissance scientifique et l'activité technique se distinguent et à la limite s'opposent ; si la technique en se soumettant au service des humains vise l'utile, la science cherche le vrai et par là récuse l'humaine subjectivité comme illusoire. Leur collaboration consiste alors sur un effort pour réaliser ce qu'on souhaite mais qui, dans le cas présent n'est pas encore arrivé ainsi qu'en un effort pour connaître et pour expliquer ce qui est, en fonction de ce qui se passe et du besoin humain lui-même. Il ne s'agit plus de se demander qui a existé avant qui ou bien qui est le vrai moteur à la source de ce développement, mais plutôt comment technique et science ont-elles fait pour arriver à une place si élevée au sein de la société humaine ?

Avant l'existence de la science, la technique n'était qu'une pratique instinctive, routinière souvent vouée à l'échec, des échecs qui lui ont permis de prendre la science en considération. Cette considération portée à l'égard de la science a soulevé de brusques changements qui se traduisent par de difficultés d'adaptation, des obstacles et ce sont ces obstacles que la science a essayé de traduire en problème théoriques. Et depuis ce temps, leur relation a changé en un rapport de compréhension et d'action et si d'une part, la science la plus désintéressée contribue sans que l'on s'y attende, au succès des techniques les plus utilitaires, comme dans la technique de la cuisson du riz dans les « rice-

cookers » par exemple, là où la science prévoit la durée de la cuisson, la quantité d'eau qu'il faut, la chaleur qui peut suffire pour pouvoir cuire le riz, et où la machine (rice-cookers) représente l'activité technique et travaille en son nom.

D'autre part, la technique rend à la science des services indispensables qui lui serviront à vérifier les hypothèses qu'elle avance par la mise en disposition d'un dispositif ingénieusement adapté à l'égard de la science. Tout cela dégage alors l'idée d'inséparabilité de la science et de la technique car l'activité scientifique la plus pure pourrait être, en un sens plus étroit identifiée à la technique en ce qu'elle est opératoire.

La science s'identifie à la technique en ce qu'elle cherche beaucoup plus à prévoir et à mesurer un résultat qu'à connaître l'essence ou l'intérieur des choses.

Mais comment la technique conçue comme elle est a pu avec la science, apporter un fruit si perceptible au sein de l'humanité ?

### **II.III.2-Le travail**

Le seul et l'unique moyen que la technique a utilisé pour parvenir à se rapprocher de l'humanité était d'œuvrer en fonction de ses besoins et de tout faire pour faciliter la tâche de l'homme quand il veut faire quelque chose et pour cela il faut un travail.

Le mot travail conçu dès sa genèse prenait le sens de la servitude, là où l'homme ne parvient à survivre dans la nature que par un effort douloureux et que pour subsister, il lui faut coûte que coûte s'adapter. Mais petit à petit, le travail va lui-même renverser le sens de la situation métaphysique dont il est issu, parce que par lui, l'homme va prendre conscience de son intelligence, de l'avantage qu'il a face aux autres êtres vivants grâce à ce qu'il entreprend, de sorte que le travail va lui rendre maîtres et possesseurs de la nature.

Le travail est, de ce fait, devenu un moyen de libération et de connaissance pour l'homme parce qu'il ne s'agit pas tout simplement d'hériter de quelque chose que la génération nous a transmis mais aussi de créer autre chose pouvant

apporter plus d'aisance et de facilité à soi et aux autres et le transmettre à notre tour, à la génération qui viendra après nous. L'idée de libération vient de la part de la nature, parce qu'à force d'agir en vue de la transformation de la nature elle-même, l'homme devient le maître même de cette nature, de manière à lui donner un nouveau visage, tel que nous voulons qu'elle soit.

Le philosophe Marx, à travers ses œuvres a posé comme l'un des éléments essentiels de la théorie, le travail, qui comme il le pensait, distingue l'homme de l'animal. En expliquant le processus du travail, Marx préconise qu'il nécessite une force de production. La force de travail la plus importante est celle de l'homme avec ses capacités physiques et intellectuelles. A cette force s'ajoute celle des outils et des machines, de la technique et de l'organisation de production. Ces moyens permettent d'augmenter la productivité, et là, on parle de « moyens de production ». Le travail est donc une transformation intelligente de la nature et c'est son utilité et son pouvoir d'humaniser l'univers qui lui donne un sens. Le travail humain façonne une nouvelle nature et aujourd'hui, où que l'on aille, on voit partout l'œuvre de l'homme ne serait-ce qu'à travers le papier sur lequel on écrit, la route goudronnée où l'on marche, le téléphone avec lequel on se communique avec nos proches. Tous ces objets qui nous entourent sont les résultats de ce travail humain qui ne cesse de transfigurer la nature matérielle, et qui, participent largement au développement que l'on peut percevoir de nos jours.

Tout cela suscite alors l'idée que c'est grâce au travail que l'homme a entrepris en utilisant comme moyen les instruments que la technique a mis à sa disposition en collaboration avec la science, que l'essor que technique et science sont en train de manifester a pu se faire sentir par l'homme. Le tout dépend dès lors et en grande partie de l'homme lui-même par le biais de son travail.

En travaillant, l'homme s'est dévoué à la technique sans pour autant avoir négligé le naturel, mais au cours des années et avec l'évolution de la technique elle-même, l'homme est devenu « incroyablement oublieux des conditions de vie de ses ancêtres et incroyablement ingrat envers le progrès technique ».<sup>65</sup>

---

<sup>65</sup> Friedmann, *la grande aventure, sept études sur l'homme et la technique*, p.122.

Cependant, non seulement l'organisation dichotomique de travail n'a pu vraiment être dépassée, malgré un besoin accru de techniciens très qualifiés, non seulement les tâches répétitives et parcellaires subsistent mais le milieu technique est devenu de plus en plus contraignant ; de manière à laisser un vide dans la mesure où elle arrache l'homme à un milieu naturel qu'elle détruit pour le précipiter dans un environnement artificiel qu'il maîtrise mal. La considérer en ce sens serait trop facilement condamner radicalement la technique. Car, notons tout d'abord que la toute dernière révolution industrielle, celle de l'informatique et du traitement de l'information, semble annoncer une profonde mutation. D'une manière générale, la condamnation radicale de la technique paraît impossible. Comment sous estimer son aspect positif, l'allègement du travail qu'elle apporte, le support qu'elle représente sous le développement scientifique et, enfin l'élimination grâce à elle de certains phénomènes naturels catastrophiques, sans oublier la maîtrise et l'abolition de la civilisation technicienne, malgré tant de misères physiques et morales, d'échecs et de dangers terrifiants, conduit à dire résolument « oui ! La technique, mais à la technique dominée par l'homme »<sup>66</sup>.

### **II.III.2.1-Autonomie possible de la science et de la technique**

« Je ne crois pas que la naissance et le développement de la science moderne puissent s'expliquer par le fait que l'esprit se soit détourné de la théorie au profit de la praxis ».<sup>67</sup>

C'est ce qu' Alexandre Koyré en exposant sa conception de la science et de la technique, selon lequel il pense que l'interaction entre la théorie et la pratique est un phénomène relativement moderne, que la théorie ne conduit pas nécessairement à la pratique et, inversement, la pratique n'engendre pas la théorie.

Il ne s'agit pas de nier que malgré son détachement supposé, le Moyen-âge se soit vivement intéressé à la technique ni qu'il a donné à l'humanité un certain nombre d'infections d'une haute importance, mais que tout cela n'a rien à voir

---

<sup>66</sup> Mourral et Millet, *Précis de philosophie pour le monde technique*, p.195.

<sup>67</sup> Koyré *Etudes d'histoire de la pensée scientifique, Les origines de la science moderne*, p.61.

avec le développement scientifique. Ceci peut nous paraître curieux mais une découverte aussi révolutionnaire que celle des armes à feu n'a pas eu plus d'incidence scientifique qu'elle n'avait eue de base scientifique.

« Il est certain(...) que le rôle de la science dans la société moderne s'est considérablement accru au cours de ces derniers siècles et qu'elle y occupe aujourd'hui une place énorme, et qui est en train de devenir prépondérante. [...] Tout cela sans doute, n'est pas un phénomène entièrement nouveau mais l'aboutissement d'un développement. D'un développement toujours accéléré dont les débuts sont loin derrière nous ».<sup>68</sup>

Tout cela pour souligner que l'interaction entre théorie (science) et pratique (technique) n'est pas quelque chose de contingent ? Mais une chose érigée par un phénomène essentiellement moderne. Et Koyré disait même que la science n'est pas nécessaire à la vie d'une société, au développement d'une culture, à l'édification d'un Etat et même d'un Empire. Mais pour que la science naîsse et se développe, il faut, ainsi que nous l'a déjà expliqué Aristote, qu'il y ait des hommes disposant de loisirs et des hommes trouvant leur satisfaction dans la compréhension, la théorie, et il faut aussi que l'activité scientifique ait une valeur aux yeux de la société.

### **II.III.2.2-Technologie et cybernétique**

Pourquoi l'homme tente-t-il toujours d'opposer technique et culture alors que cela ne fait qu'amplifier son ignorance sur le monde de la pratique ?

« La culture s'est constituée en système de défense contre les techniques, or, cette défense ne se présente pas comme une défense de l'homme, supposant que les objets techniques ne contiennent pas de réalité humaine. Nous voudrions montrer que la culture ignore dans la réalité technique une réalité humaine, et

---

<sup>68</sup> Koyré, *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, p.357.

que, pour jouer son rôle complet, culture doit incorporer les êtres techniques sous-forme de connaissance et de sens de valeurs ».<sup>69</sup>

C'est ce qui suppose que « l'opposition dressée entre la culture et la technique, entre l'homme et la machine, est fausse et sans fondement ; elle ne recouvre qu'ignorance et ressentiment ».<sup>70</sup>

Pourquoi cela ? Parce qu'elle cache derrière un facile humanisme, une réalité pleine d'efforts humains et de forces naturelles, et qui constitue le monde des objets techniques, médiateurs entre la nature et l'homme. Ce que Gilbert Simondon essaie de faire ici, c'est de sensibiliser tout le monde pour qu'il puisse prendre conscience du sens des objets techniques, en sachant que la plus forte cause d'aliénation dans le monde contemporain réside dans cette méconnaissance de la machine. En soulignant par là que s'il y a aliénation, ce n'est pas à cause de la machine, mais par le non connaissance de sa nature et de son essence, « par son absence du monde des significations, et par son omission dans la table des valeurs et de concepts faisant partie de la culture ».<sup>71</sup>

### **II.III.2.3-La nature face au progrès**

La technique porte la marque du génie humain. Pourtant, la pensée contemporaine a souvent vu, dans l'idée de nature, et en particulier dans celle de nature humaine, un obstacle au progrès. Mais que faut-il entendre par progrès ? C'est certainement l'objectif des êtres que nous sommes, soumis au temps et au changement. Mais « progrès » ne signifie pas simplement « nouveauté », ce mot signifie « mouvement en avant » en se concevant en fonction d'un objectif bien connu. Un pas en avant vers davantage de savoir, davantage de raison et de sagesse, davantage de liberté, davantage d'entente entre les hommes. Ce sont de vrais progrès. On peut ajouter que davantage de bien – être, davantage de moyens techniques pour simplifier le travail sont aussi de vrais progrès dans la mesure où ils sont libérateurs. Dans tous les cas, c'est l'homme qui est le seul juge et si ce n'est pas par rapport à la perfection de la nature humaine que nous

---

<sup>69</sup> Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, p. 9.

<sup>70</sup> Ibid, p.9.

<sup>71</sup> Ibid, p.10.

jugeons les choses, nous dirons, de chaque changement, qu'il apporte autre chose, mais nous ne pourrons pas dire qu'il apporte un progrès.

A ce point de vue, la technique est bien utile, elle implique l'intelligence des lois de la nature et de la matière, et de grandes capacités inventives. En tant qu'expression de la puissance de l'esprit humain, elle est bonne et suscite souvent l'admiration. Elle procure à ceux qui la pratiquent plus d'exactitude, de précision sur ce qu'ils font et permet de ce fait un développement de nombreuses qualités intellectuelles. Elle est à la base de tout progrès matériel, de toute production réussie et c'est grâce à elle si le génie scientifique a pu se faire sentir par le monde, car c'est elle qui lui a permis un essor aussi incontestable que rapide. Sans cette combinaison du savoir et du savoir-faire, il n'y aurait eu, depuis les temps primitifs, aucune amélioration de la condition humaine, aucune libération de l'esprit. On est tous convaincu que la technique a soulagé la peine des hommes qui s'œuvrent et leur a donné plus de liberté pour que tout le monde puisse en profiter et on est même à tout moment bénéficiaire de la technique, en ce qu'elle nous procure d'excellentes conditions : de logement, de transport, de communication, de précieux instruments de travail aisés et rapides, et d'information, bref, une meilleure condition de vie. Alors, que demander de plus puisque tout ce que nous voulons, nous pouvons l'obtenir avec ce que la technique nous apporte. Plus besoin d'aller plus loin pour connaître les nouveautés, pour marchander ou commercialiser quelque chose, pour communiquer, l'Internet et quelques manipulations de l'ordinateur suffisent pour tout régler.

Alors, face à tout cela, où est la Philosophie ? Est-ce qu'elle est encore nécessaire à cette époque où science et technique ont un si grand emprise sur le monde ? C'est la réponse à ces questions que nous allons apporter dans la troisième partie du devoir.

**Partie III :**  
**LE RETOUR A LA PHILOSOPHIE**

## **Chapitre I : LES EXPLOITS SCIENTIFIQUES ET SES LIMITES VIS-A-VIS DE LA PHILOSOPHIE**

### **III.I.1-Situation actuelle de la philosophie**

Les axes de la philosophie contemporaine que nous allons étudier sont constitués de la phénoménologie présupposée par Husserl et qui a eu une très grande influence sur les philosophies qui l'ont suivi, telles que la philosophie de l'Etre de Martin Heidegger, l'existentialisme de Jean Paul Sartre, la philosophie des sciences et les Sciences Humaines conçues par Bachelard et les autres. Phénoménologie, philosophie de l'être, existentialisme et philosophie des sciences en y incluant celle des Sciences Humaines, constituent en effet, le point principal sur lequel se base la philosophie contemporaine.

#### **III.I.1.1-La phénoménologie**

Le premier axe de la philosophie que nous allons étudier, en ce qui concerne la contemporanéité concerne alors la phénoménologie, fondée par le philosophe Edmond Husserl (1859-1988). L'œuvre de Husserl a exercé une très grande influence, comme on venait de le dire sur les philosophies qui l'ont succédé. Dans son intitulé *Méditations cartésiennes*, Husserl s'efforce de démontrer la nécessité d'un recommencement radical en philosophie. Ce recommencement s'effectue à partir d'une réflexion sur les *Méditations métaphysiques* de Descartes où Husserl dit que Descartes inaugure un type nouveau de philosophie, une philosophie qui s'appuie sur le « subjectivisme transcendantal », sur l'intuition d'un « *égo cogito* » pur. C'est à partir de cet *égo cogito* que va alors se constituer la phénoménologie transcendantale.

Franz Brentano (1838-1917) est considéré comme le précurseur du mouvement phénoménologique, mais Husserl était le fondateur. Cette dénomination n'était pas sans ironie, car Brentano lui-même l'aurait réfuté avec indignation. Il soutenait que la véritable méthode de la philosophie est celle des sciences naturelles. Et la psychologie, en tant que science naturelle peut, à son avis, s'épanouir seulement si on fait d'abord une description précise du domaine amorphe de notre « *psychè* ». Cette psychologie descriptive, Brentano l'appelle

« phénoménologie », et celle-ci a fait irruption, les œuvres principales de Husserl en sont un approfondissement.

Le travail de Husserl était si efficace qu'il a réussi à discrépiter pour le bon la confusion entre Psychologie et Logique. Il montre par la sagacité et l'élaboration des raisonnements, que l'on ne peut jamais fonder des normes logiques sur la Psychologie. Celle-ci s'occupe des processus psychiques tels qu'il se passe dans la réalité et essaie d'une façon causale de les expliquer. La Logique, en revanche, pose la question de savoir comment on est censé penser. Elle s'occupe de la validité des raisonnements.

La loi logique affirme que deux assertions contradictoires ne peuvent pas être vraies en même temps. Elle forme un point de départ pour juger de la cohérence de la pensée. La psychologie, qui étudie tous les mouvements de la pensée ne peut jamais trouver de position pour juger ses contenus d'une façon critique. Ce qui est pourtant étonnant sur le plan psychologique, c'est qu'en réalité, des idées contradictoires peuvent très bien coexister simultanément dans une même conscience. Ce qui amène Husserl à tirer la conclusion selon laquelle la psychologie et la logique ont un objet complètement différent.

La virtuosité de Husserl devient de plus en plus évidente dans cette analyse de la conscience. Le thème principal de la psychologie descriptive est celui de l'intentionnalité, qui est interprétée comme une « orientation », vers l'objet, comme une rupture avec la théorie, dominante depuis Descartes, que l'homme est enfermé dans ma conscience.

« Descartes, disait-il, inaugure un type nouveau de philosophie. Avec lui, la philosophie change totalement d'allure et passe radicalement de l'objectivisme naïf au subjectivisme transcendental, subjectivisme qui, en dépit d'essais sans cesse renouvelés toujours insuffisants, paraît tendre pourtant à une forme définitive ».<sup>72</sup>

---

<sup>72</sup> Husserl, *Méditations cartésiennes*, p.3.

Descartes prétendait que nous connaissons notre propre conscience telle qu'elle est réellement. En ce qui concerne le monde extérieur, nous ne savons jamais s'il est tel qu'il nous apparaît, mais puisqu'on accepte que le monde de la science soit le monde réel, les phénomènes sensoriels doivent être considérés comme apparents.

Mais même si on a apporté un changement radical au thème de l'intentionnalité, tel qu'il nous a été proposé, cela ne signifie pas que l'homme sortirait de sa propre conscience et ferait tout d'un coup connaissance avec les objets mêmes.

Cependant, le premier grand changement que Husserl apporte à cette théorie est la distinction entre la perception et son interprétation, une idée qui domine toute la phénoménologie, à savoir que la perception est une production de sens, où elle sera interprétée comme les propriétés de quelque chose. Or, quoi que nous pensions de la relation entre le monde apparent et le monde scientifique, une chose est sûre, nous voyons ce qui nous apparaît comme quelque chose qui nous transcende. Alors, en voulant se limiter dans la description, à ce qui se manifeste dans l'expérience, ce qui constitue le principe de la phénoménologie, nous sommes obligés de dire que nous voyons une propriété transcendante.

Pourtant, il reste encore quelque chose, à cette phénoménologie, et cette chose, Husserl l'appelle la réduction phénoménologique, où nous nous limitons au phénomène, ce qui se trouve éventuellement derrière, nous le mettons entre parenthèse, nous suspendons notre jugement sur la réalité. Ce qui sous-entend l'idée que, parmi plusieurs choses que l'on peut voir, on met entre parenthèses c'est-à-dire qu'on élimine d'une façon symbolique ce qui ne correspond pas à ce que l'on cherche.

### III.I.1.2-La philosophie de l'être

Encore dans la philosophie contemporaine, mais constitué par un retour à la question de la philosophie grecque présocratique, en particulier celle de Parménide, la question de l'Etre ayant comme l'un de ses représentants les plus éminents, le philosophe allemand Martin Heidegger, pose au centre de ses recherches « la pensée » elle-même. La pensée est revendiquée par l'Etre ; elle est liée à la venue de l'Etre. Il n'en découle pas qu'il faille surestimer la philosophie comme la seule discipline qui parle de l'Etre.

La phrase de Heidegger dans la *Lettre sur l'humanisme* en est la preuve :

« La pensée est, dans son essence, en tant que pensée de l'Etre revendiquée par l'Etre [...] La pensée est en tant que pensée liée à la venue de l'Etre, et à l'Etre en tant qu'il est la venue ».<sup>73</sup>

Heidegger va même jusqu'à demander moins de philosophie et plus d'attention à la pensée et il est même persuadé que ce serait trop lui demander de faire quelque chose qui se trouve au-dessus de ses possibilités, ce qui dégage l'idée que : la pensée et la philosophie ne sont pas identiques.

« Il est temps que nous perdions l'habitude de surestimer la philosophie et par le fait même de trop lui demander. Tel est bien ce qu'il nous faut dans la détresse actuelle du monde : moins de philosophie et plus d'attention à la pensée ; moins de littérature et plus de soin donné à la lettre comme telle ».<sup>74</sup>

Il se peut que la pensée à venir ne soit plus philosophie parce que, écrit Heidegger, « elle pensera plus originellement que la métaphysique »<sup>75</sup> et il a réfuté la théorie de Hegel qui consistait à abandonner le nom d'amour de la

---

<sup>73</sup> Martin Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, p.163.

<sup>74</sup> Ibid, p.165.

<sup>75</sup> Ibid, p.167.

sagesse » et devenir elle-même sagesse sous forme de savoir absolu, car ce serait faire redescendre la pensée dans la pauvreté de son essence préalable.

Heidegger retourne en effet, à une période pré moderne, mais, en cela, il approfondit radicalement la philosophie moderne en soumettant les principes de la philosophie sous la forme la plus impressionnante de manière à vérifier une pensée moderne à la critique. *Etre et temps* est une fois de plus une tentative impressionnante pour vérifier les notions fondamentales les plus évidentes de la philosophie. Il s'avère que l'on ne peut pas vaincre le point de vue de l'immanence en se plaçant à l'extérieur de la conscience, mais en se demandant à nouveau ou plutôt pour la première fois ce qu'est en réalité la conscience. En cela Heidegger constate que, dans la philosophie de Husserl, nous ne trouvons en fait que des définitions négatives de la conscience car elle n'est pas un objet ; ni une chose et elle n'est pas perçue de l'extérieur. Mais observer en fixant du regard n'est pas la façon originelle d'être dans le monde.

Si pourtant, nous partons de la perception comme phénomène de base, et de la chose comme son corrélation, il y a selon Heidegger, deux choses que nous n'arrivons pas à bien repérer : l'être et le temps. Le primat de la perception fait que l'on donne la priorité au présent, comme c'est le cas chez Husserl. Percevoir se dit d'ailleurs aussi « se représenter ».

Selon Husserl, la perception est bordée de « retentions » et de « protensions », c'est-à-dire qu'on s'attache à ce qui vient d'être perçu et qu'on anticipe sur la perception future, mais cela n'enlève rien au primat de la perception. Chez Heidegger cependant, les façons d'être d'antériorité et de postériorité sont d'une toute autre nature :

« Mon antériorité, n'est pas le souvenir des événements mais une ouverture au passé. Je suis mon passé, je ne l'ai pas été. De même, mon futur n'est pas quelque chose qui m'attend aussi

longtemps que je vois, mais quelque chose je suis maintenant.  
Autrement dit, je suis mes possibilités ».<sup>76</sup>

L'analyse de l'être dans le monde montre que la division entre intérieur et extérieur, où la question principale est de savoir comment on peut atteindre l'objet transcendant à partir de la sphère immanente, n'est pas en accord avec l'expérience si nous consultons celle-ci sans parti pris. L'ouverture du soi et de ce qui n'est pas le soi a lieu simultanément et en un seul mouvement. A ce stade, tout l'étant est déjà « dedans », c'est-à-dire à l'intérieur du « cercle lumineux » de l'ouverture à l'être.

Le sujet, tout comme la vision du monde scientifique qu'il produit, est une déduction, un produit dérivé qui doit être replacé dans l'ensemble de l'exception concrète.

Husserl avait Heidegger comme successeur et ce dernier a tiré une partie de sa théorie de l'Etre à partir de la phénoménologie husserlienne, Heidegger lui aussi aura une influence sur ceux qui vont venir après lui, car c'est à partir de lui que l'existentialisme a été tiré. Ce qui nous amène à aborder une autre face de la philosophie contemporaine « l'existentialisme » dont Sartre a été le plus célèbre représentant, bien que ce soit Kierkegaard qui l'a fondé. Alors concluons avec Merleau-Ponty que : « le rapport du philosophe avec l'être n'est pas le rapport frontal du spectateur et du spectacle, c'est comme une complicité, un rapport oblique et clandestin ». <sup>77</sup>

Puis passons à cette autre face de la philosophie contemporaine :

### **III.I.1.3-L'existentialisme**

Inspiré par la phénoménologie de Husserl et par l'être et le temps de Heidegger, l'existentialisme contemporain s'en distingue, son accent porté sur le vécu et l'existence au détriment de l'abstraction et de l'essence. L'existentialisme contemporain trouve d'ailleurs une lointaine origine dans la philosophie du

<sup>76</sup> Martin Heidegger, *Etre et Temps*, p.349.

<sup>77</sup> Merleau – Ponty, *Eloge de la philosophie*, p. 22.

penseur danois, Søren Kierkegaard (1813 – 1855) qui a édifié son œuvre en réaction contre le système hégélien. Ce courant à l'époque actuelle, se scinde en plusieurs branches, que l'on peut réduire à deux principales : l'existentialisme athée, dont le plus important représentant est Jean Paul Sartre, et l'existentialisme chrétien avec le philosophe allemand Karl Jaspers et le philosophe français Gabriel Marcel.

L'existentialisme est cette doctrine, qui, par rapport à l'essentialisme, accorder le primat à l'existence qui se définit comme l'instant de la vie dans son éclatement vertigineux, l'explosion de notre vécu. Elle ne saurait s'intégrer dans un système bien fait comme le pensait Hegel. Il y a même une lutte farouche entre l'existence et la pensée. Ainsi, quand la pensée s'empare de l'existence, elle la tue.

« Penser l'existence abstrairement (...) signifie la supprimer essentiellement. Il en est de l'existence comme du mouvement : il est très difficile d'avoir affaire à elle. Si je les pense, je les aboli, et je ne les pense donc pas. Ainsi, il pourrait sembler correct de dire qu'il y a, quelque chose qui ne se laisse pas penser : l'existence ».<sup>78</sup> Tel est le propos de Kierkegaard.

A l'époque moderne, c'est certainement Sartre qui a contribué à donner à l'existentialisme sa figure originale, là où il avance comme propos de base : l'existence précède l'essence et où il soutient qu'il n'y a nul constructeur de l'homme, car l'homme n'est pas comparable à un coupe-papier qui a besoin de l'artisan pour le concevoir suivant une définition et une technique.

Ainsi, concevoir un Dieu créateur, c'est assimiler Dieu à un artisan supérieur et dès lors, l'essence humaine précède l'existence, ce qui est contraire au contexte que l'on a posé dès le début.

---

<sup>78</sup> Kierkegaard, *Post Scriptum aux Miettes philosophiques*, p.212.

Alors, « Si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme [...] l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et [...] il se définit après ».<sup>79</sup>

De là découle l'idée que l'homme est ce qu'il se fait. Il existe et se jette vers un avenir qu'il modèle entièrement. Il est donc responsable, car c'est lui qui réalise son essence. L'homme se choisit puisque aucune essence ne le prédétermine et ne le conduit. L'existentialisme athée tel que Sartre le représente est alors une philosophie de la pleine responsabilité humaine et de la totale liberté. Une liberté conçue par l'existence d'un choix qu'il faut assumer, un choix qui exige une prise de responsabilité, un engagement envers l'humanité entière.

Ainsi, si pour Sartre, la nature humaine n'existe pas, le sociologue marxiste Pierre Naville n'est pas de cet avis car :

« L'homme se présente comme un choix à faire, disait-il. (...) Il est avant tout son existence au moment présent et il est hors du déterminisme naturel, il ne se définit pas préalablement à lui-même mais en fonction de son présent individuel. Il n'y a pas une nature humaine supérieur à lui-même, mais une philosophie spécifique lui est donnée à un moment donné ».<sup>80</sup>

En effet, il essaie de conduire la notion d'existence, ci-après de la nature humaine sur le plan scientifique et un peu plus loin même, il ajoute que la conception de la condition humaine, « c'est un substitut pour la nature humaine, comme substituer l'expérience vécue à l'expérience vulgaire ou à l'expérience scientifique ».<sup>81</sup>

---

<sup>79</sup> Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, pp. 21-22.

<sup>80</sup> Naville, *L'existentialisme est un humanisme*, p. 109.

<sup>81</sup> Naville, *Ibid*, p.110.

Ce qui souligne que la nature humaine existe bien et n plus elle sert de substitut à la condition humaine ce qui nous amène à voir une autre face de la philosophie contemporaine, celle qui est la plus perçue à l'époque actuelle. La philosophie des sciences :

### **III.I.1.4-La philosophie des sciences**

La philosophie des sciences, ou épistémologie, est un secteur très développé des recherches philosophiques, surtout en France. Emile Meyerson (1859-1933) et Léon Brunschvicg (1869-1944) en furent les deux grands initiateurs au début du XXe siècle mais Gaston Bachelard (1884-1962) en est aujourd'hui l'élément le plus représentatif. La réflexion sur les concepts et les méthodes de la science s'exerce dans toutes les directions du savoir : logique, mathématique, physique, biologie, économie politique, psychologie, sociologie,...

Dans un texte tiré de son livre intitulé *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*, Gaston Bachelard essaie de caractériser les tâches de la philosophie des sciences, en mettant l'accent sur la dialectique du rationalisme et du réalisme, de l'abstrait et du concret à l'œuvre de la science contemporaine.

Dans son propos, Bachelard parle d'un double chemin auquel doit faire face le philosophe qui médite sur les problèmes actuels de la pensée scientifique. L'un des chemins fut de savoir si l'effort de réflexion doit servir à l'intégration des sciences dans une philosophie tandis que l'autre consiste à savoir si l'effort de réflexion doit servir à l'intégration de la philosophie à une pensée scientifique approfondie. Dans cette alternative, Bachelard choisit le second terme : celui de l'intégration de la philosophie dans une pensée scientifique approfondie. Le philosophe est attentif au développement de la science et il s'efforce d'en caractériser la philosophie.

« Si l'on prétend mêler les théorèmes et les philosophèmes, dirait-il, on se voit devant la nécessité d'appliquer une philosophie

nécessairement finaliste et fermée, sur une pensée scientifique ouverte ».<sup>82</sup>

La philosophie a reçu des critiques de toute part ; plus de précision exigeait le technicien, exactitude et rigueur pour le mathématicien, transformation de la mathématique en langage usuel pour le psychologue ; compréhension de l'essence de la relativité, de la mécanique pour l'empiriste de la vie... Face à tout cela, le philosophe de la valeur à voulu illustrer les valeurs et aller voir les fonds des choses avec la Science. Ce qu'il faut seulement retenir de tout cela c'est que :

« L'essentielle actualisation de la pensée scientifique va de pair avec la recherche d'une nouvelle base. Cette relativité du sommet sur la base est, pour la pensée scientifique, un caractère philosophique éminent ».<sup>83</sup>

Sur ce, nous allons passer à une autre catégorie dans laquelle se trouve la philosophie contemporaine, une catégorie qui manifeste le rapprochement de la Philosophie et de l'Homme et qui se traduit par une Science.

### **III .I.1.5-L'avènement des sciences humaines**

A partir du XIXe siècle, les Sciences Humaines se constituent progressivement. La fondation de la Sociologie revient à Auguste Comte, auteur de ce terme (1867). Cette discipline se définit comme la science positive des faits sociaux et des institutions. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la Psychologie, auparavant confondue avec l'étude de l'âme ou de la vie intérieure, accède au statut scientifique, avec les travaux de Fechner (psychologie expérimentale). L'anthropologie (science de l'homme) tend, elle aussi, à acquérir le statut de la science à la fin du XIXe siècle. Citons enfin, la Psychanalyse fondée en 1900, avec l'interprétation des rêves avec Freud, qui décrit l'inconscient comme structure fondamentale de l'être humain et donne à la sexualité une place primordiale.

---

<sup>82</sup> Bachelard, *la philosophie du non*, pp.1-2.

<sup>83</sup> Bachelard, *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*, p.2.

Mais remarquons tout d'abord que si les sciences humaines n'ont pas pu trouver leur acte de naissance avant le début du XIXe S, c'est parce que l'homme est une invention récente dans le champ du savoir, comme Michel Foucault l'a montré dans *Les mots et les choses*.

« C'est alors un évènement scientifique à l'égal d'un évènement philosophique, puisque les sciences humaines sont apparues au jour où l'homme s'est constitué dans la culture occidentale à la fois comme ce qu'il faut penser et ce qu'il y a à savoir ».<sup>84</sup>

Les sciences s'adressent à l'homme pour ainsi dire dans la mesure où il vit où il parle, où il produit. Prenons par exemple, le cas de la sociologie, fondée par Auguste Comte qui veut faire d'elle « la science des sciences, mais auquel son discours reste d'abord une justification de certaines idées générales, tirées de l'observation de faits sociaux du passé et encore très imprégnées de métaphysique.

### **III.I.2-La science et ses exploits**

La connaissance commune et la connaissance scientifique ont un même objet et une même méthode : celui de connaître le monde et la perception. Celle de la science, relève de la méthode inductive. Toutefois, la science a une valeur que la connaissance commune n'a pas, ce qui s'explique par la plus grande précision avec laquelle elle détermine son objet, par la plus grande rigueur dont le savant dans l'emploi de la méthode inductive, fait preuve et enfin par un effort de systématisation étranger à la connaissance commune.

Pour donner satisfaction à ses besoins vitaux, l'homme est conduit à élaborer certaines techniques empiriques, c'est-à-dire certaines activités pratiques découvertes par la méthode des essais et des erreurs. C'est en réfléchissant sur ces techniques que l'on serait, selon certains auteurs, parvenu à la connaissance scientifique. L'homme agit d'abord et il explique ensuite les résultats de son

---

<sup>84</sup> Foucault, *Les mots et les choses*, p.356.

action. Ainsi le rythme du progrès consisterait en un perpétuel passage de la pratique à la théorie et de la théorie à la pratique.

De nos jours, il y a un lien très étroit entre la Science et la Technique soit que la recherche scientifique ait pour but la solution des problèmes techniques, soit que certaines découvertes techniques permettent des progrès scientifiques. Cependant, des personnes comprennent mal comment la pensée scientifique qui est désintéressée et attentive aux moyens plutôt qu'aux résultats aurait pu résulter des activités techniques qui ne visent qu'au succès et se désintéressent des moyens.

En effet, le XIXe siècle avait fondé de grands espoirs sur la Science que l'on croyait de résoudre tous les problèmes tant pratiques que théoriques.

### **III.I.2.1-La valeur de la science**

Qui pourrait nier qu'aujourd'hui, la science apparaît sous sa plus puissante forme ? Qu'elle connaît vraiment du succès ? Maintenant comme jamais, la Science procure à l'humanité, grâce à ses recherches et à son essor conditionné par l'existence de la technique, les moyens pour satisfaire sa curiosité naturelle ainsi que les moyens qui lui donnent plus de facilité à résoudre tel ou tel problème d'ordre pratique.

#### **III.I.2.1.1-Les caractères généraux de la science**

Poursuivant un triple effort d'assimilation qui consiste en des choses entre elle, des choses à l'esprit et des esprits entre eux, comme le pensait Lalande, la science vise à nous donner un monde, une représentation rationnelle en soumettant les apparences aux exigences de la raison. Cet effort, suppose chez le savant de qualités correspondantes aux différents moments de la méthode expérimentale : esprit d'observation, d'invention, esprit de finesse et esprit critique.

En effet, le savant cherche à découvrir l'unité et l'identité sous la multiplicité et la diversité des apparences car l'explication est toujours une identification car là, il s'agit de montrer que tel phénomène est lié à un autre qui est sa cause ainsi

que de retrouver le rapport de cause à effet. La science s'efforce aussi d'assimiler les choses à l'esprit de manière à les rendre intelligibles (l'intelligible est ce en quoi la raison se retrouve, se reconnaît, ou en d'autres termes ce qu'elle comprenne). La compréhension des phénomènes exige que le savant cherche à donner une représentation intelligible et rationnelle du monde. Or, seule une telle représentation est susceptible de réaliser l'accord des esprits, leur assimilation. Les esprits n'auront conscience de leur communauté que dans la mesure où ils se retrouvent dans une représentation commune de l'Univers. En définitive, la connaissance scientifique vise à nous donner une représentation rationnelle du monde. Elle ne peut, d'une façon évidente, y parvenir qu'en saisissant les phénomènes à travers les principes même de la raison, en soumettant les apparences aux exigences de la raison.

### **III.I.2.1.2-Les principes de la connaissance scientifique**

En s'inspirant des grands philosophes de la science du XIXe S, comme Auguste Comte, Claude Bernard ou Henri Poincaré, on pourrait considérer que le principe de la connaissance scientifique se constitue par le déterminisme, le relativisme et le matérialisme.

Le déterminisme qui consiste à poser que tout phénomène a une cause et que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, ou d'une autre façon encore que rien ne peut se produire dans le monde sans que les conditions nécessaires à son déclenchement ne soient remplies. Ce fut pour Claude Bernard « le principe absolu des sciences expérimentales »<sup>85</sup> en ajoutant l'idée que

« Si un phénomène se présentait dans une expérience et avec une apparence tellement contradictoire, qu'il ne se rattache d'une manière nécessaire à des conditions d'existence déterminées, la raison devrait repousser le fait comme un fait non scientifique »<sup>86</sup>

---

<sup>85</sup> Claude Bernard, *Introduction à la philosophie expérimentale*.p.86.

<sup>86</sup> Claude Bernard, *Ibid*, p.24.

Ce qui veut, en d'autres termes, dire qu'un phénomène sans cause serait inadmissible et inintelligible.

Par opposition à la métaphysique, le principe du relativisme caractérise, selon Comte, la science. Ce qui signifie qu'il ne s'agit pas pour le savant de prétendre atteindre l'absolu mais seulement de chercher à établir entre les phénomènes des relations constantes. De là sort la notion selon laquelle tous les phénomènes de la nature sont reliés entre eux et que par suite, toute connaissance est relative à d'autres connaissances.

Enfin, la science est matérialiste en ceci qu'elle s'efforce d'expliquer les phénomènes naturels sans que l'âme ou d'autre puissances cachées y interviennent. Le matérialisme de la science se constitue par la suivante forme : « tout est extérieur à tout, il n'y a point d'intérieur dans les choses ».

### **III.I.2.1.3-La science et le réel**

La science est l'œuvre de l'homme moderne disait-on mais si l'on prend compte de quelques faits historiques, on verra bien que cette théorie ne tient pas debout.

Car il y a plus de 5 000 ans en Mésopotamie, des comptables inventent l'écriture et établissent les premières bases de l'arithmétique. Vers la même époque, en divers lieux, on travaille les métaux et on trouve le moyen d'abaisser le point de fusion des minerais compte tenu, du fait que le bois ne peut pas donner plus de 700 degrés en brulant.

Il y a encore eu à la même ère, la fabrication de la roue, conçue en prenant comme base le cercle lui-même et sa propriété fondamentale. Ce fut la plus considérable invention de toute l'histoire car il permet un transport plus facile en réduisant les frottements, elle permet aussi la fabrication de poteries au four.

Toujours à cette époque, la première pharmacopée découverte en Mésopotamie encore, puis en Egypte, l'arpentage et la construction des pyramides, grâce à la géométrie et selon des connaissances astronomiques.

En Grèce, il y a 27siècle, Thalès célèbre par son théorème, montre que la lune est éclairée par le soleil, il prédit la date exacte d'une éclipse. Aristote, il ya plus de 2300 ans, crée des Université scientifiques, découvre des faits biologiques qui, ne seront précisés qu'en notre siècle, peu après, Archimède établit la mécanique 'le levier, le plan incliné, la poulie), il découvre le principe de l'hydrostatique qui porte son nom, il fabrique la vis sans fin et dégage le concept de poids spécifique.

Ce sont tous des découvertes scientifiques si l'on peut dire, mais le tout est conditionné par l'évolution de la technique elle-même. La science naît donc sur le terrain de la technique, comme une rationalisation de celle-ci qui amplifie son efficacité. Les sciences biologiques son par exemple, constituées pour répondre à des problèmes médicaux, pour guérir. Alors qu'en –est –il de la technique ?

### **III.I.3-La valeur positive de la technique**

La technique porte la marque du génie humain. Elle est ce qui a permis à l'humanité de jouir avec aisance le progrès bien senti qui a subsisté depuis son existence. « L'époque contemporaine est souvent appelée la « société post industrielle ». Elle a été caractérisée par les découvertes et des inventions révolutionnaires : la fusion de l'atome, qui a donné de nouvelles et considérables sources d'énergie, l'informatique qui constituent d'immenses moyens de calcul et de communication. En appuyant sur un bouton de son minitel, l'homme d'aujourd'hui connaît immédiatement la situation de son compte en banque même s'il est à des kilomètres loin de son banquier. Derrière la révolution technique de notre temps : la maîtrise de l'espace. Les satellites sont des sources d'information considérables et instantanées. Nous sommes constamment reliés au monde entier ».

Dans les usines et mêmes à la maison, les robots font la totalité du travail. Ils savent monter des voitures, on a réussi à réduire les mains d'œuvres. Tout ceci montre l'artificialité du monde prédominé par la technique, car il s'agit d'appréhender le monde en fonction de besoins et de projets précis.

Elle implique, de ce fait, l'intelligence des lois de la nature et de la matière ainsi que de grandes capacités inventives. Nous sommes tous et à tout moment, bénéficiaires de la technique, ne serait-ce qu'à partir de nos vêtements, de la route sur laquelle nous marchons, du transport. L'homme qui, par son ingéniosité et ses efforts a acquis une maîtrise sur les forces de la nature, éprouve une fierté et une joie légitime à son égard.

L'enseignement technique est extrêmement utile et estimable. Il procure à certains types d'intelligence les conditions de leur épanouissement. Il est formateur par les qualités qu'il développe et donne accès à de nombreux emplois dont certains sont de haut niveau.

Cependant, bien que la Science et la Technique soient les conditions ayant permis un progrès et une aisance à l'égard du monde et de ses activités. Il ne manque pas moins qu'elles soient limitées. Et faire saisir cette limite est tout ce qu'il y a de plus importante dans la réflexion sur la Science.

### **III.I.3.1-Limite de la science et de la technique**

En voyant, l'essor considérable que la technique et la science vivent aujourd'hui, et à quel point ce progrès semble si envahissant, une interrogation à l'égard de cet essor est nécessaire.

Ainsi, la première question consiste à savoir si les conditions du travail technique permettent à tout homme de se développer. Du côté produit, la production en série s'est traduite par une perte de qualité. Opposer le « fait main » au « fait machine » n'est même plus nécessaire parce qu'on utilise de moins en moins la main. La production industrielle a remis l'art en question dans le travail quotidien et a éliminé le savoir – faire. La technique est alors à la source de l'oisiveté que l'homme vit parce qu'elle a réduit les efforts que l'homme doit déployer pour faire valoir ses créations, ses œuvres.

Mais le plus grave dans l'histoire c'est que la technique s'est étendue à des domaines où elles n'auraient jamais pu pénétrer. Elle a suivi l'évolution des

sciences, tout naturellement, puisque la technique est une application des connaissances scientifiques. Et maintenant, elle s'applique à la vie, à la production agricole, à la production du bétail et, peu à peu, elle s'applique à l'homme. Aujourd'hui même, « le génie génétique » existe. C'est à cette intrusion illégitime (parce qu'elle revient à traiter l'homme comme un objet, comme une chose), que nous devons la légalisation de l'avortement, la contraception, la procréation médicalement assistée.

On a même parlé de machines à penser » et il fut même un temps où, aux Etats-Unis, on admettait qu'un pays serait mieux gouverné par un ordinateur que par un homme ou un groupe d'hommes. En réalité, une machine ne pourra jamais penser, elle ne renferme, comme intelligence, que celle de l'homme qui l'a mise au point, programmée et celle de l'homme qui l'interroge correctement.

L'intronisation de la technique s'est aussi appliquée à l'art avec les synthétiseurs et un certain type d'image ; dans la vie sociale ainsi que dans les services où nous ferons passer par des contribuables, des consommateurs, des voyageurs, des électeurs, des clients, des assurés, des vacanciers, des malades, des cadres de l'industrie ou du commerce, des employés, des travailleurs indépendants, des membres des professions libérales, des inactifs etc.

Il ne faut pas non plus négliger les effets néfastes de la technique liés à l'armement, celui qui a permis à la guerre de perdurer, imaginons seulement le cas de l'Irak et des Etats-Unis de nos jours, ces attentats souvent perçus par l'acte des Kamikazes qui osent même, si l'on peut dire risquer leur vie, sous prétexte qu'ils peuvent apporter libération à leur pays. Ou sinon, souvenons-nous de l'attentat du 11 septembre 2001, où des avions, portant des armes conçues par le progrès de la technique lui-même, se sont crashés sur deux gratte-ciels des Etats-Unis et qui a provoqué cette guerre incessante entre l'Irak et le Etats – Unis. Enfin, parlons des cas extrêmes : ceux dans lesquels la technique est employée pour la manipulation des esprits et ceux dans lesquels elle asservit les personnes au moyen des drogues qui les privent de lucidité ou de volonté. On a pu, dans ces cas, parler de « techniques d'avertissement ».

Telles sont alors tous les risques que l'homme court avec le progrès scientifique mais ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est que c'est sûrement de l'usage que l'homme a fait de la technique que tout cela se produise.

## **Chapitre II : LE RETOUR A LA PHILOSOPHIE**

### **III.II.1-Critique nominaliste de la science**

L'intelligence est née de nos besoin d'actions, des nécessités, vitales et par suite, elle ne saisit du monde que l'aspect par lequel il se prêt mieux à notre action, et par le fait précisément que, la connaissance scientifique et son œuvre, elle n'atteint pas selon Bergson, la réalité. Voilà le point clé du nominalisme.

On a déjà fait remarquer que le déterminisme, le relativisme et le matérialisme sont les principes de la science qui consistent, à déterminer les causes du déclenchement d'un phénomène déterminé, à établir des relations constantes entre les phénomènes, ainsi qu'à expliquer les phénomènes naturels sans l'intervention des âmes ou des puissances cachées, mais seulement de la raison. En fait, on se demande si ces caractères et principes que nous venons d'énoncer ne la condamnent pas à laisser échapper toujours quelques aspects essentiels de la réalité. Le réel tel qu'on peut le percevoir à travers nos expériences sensibles est contingence, diversité et multiplicité. Pourtant ce multiple doit, en Science être réduit pour ne faire qu' « Un » et cette réduction ne peut se faire qu'en négligeant certains aspects de la réalité donnée et notamment son aspect qualitatif. Ce qui suppose, de la part de la connaissance scientifique, un appauvrissement continu du réel auquel on ne retiendrait que ce qui est, de l'ordre de la quantité. Et d'une certaine manière, ce que la science cherche à découvrir dans la chose est à la fois artificielle parce qu'elle répond à une exigence de notre pensée plutôt qu'à la nature profonde des choses, et insuffisante parce qu'elle nous fait connaître non le « pourquoi » des phénomènes mais le « comment ».

### **III.II.2-Le rationalisme et la science**

Il semble difficile de refuser à la science toute valeur théorique bien qu'elle ne permette de prévoir que d'une manière imparfaite les choses auxquelles elle tend on lui reconnaît une valeur pratique. Ce qui semble vrai, en effet, c'est le fait que la connaissance scientifique n'a pas de valeur absolue, à moins d'admettre

avec Hegel qu'il y a identité parfaite entre le réel et le rationnel et par là, avouer que la réalité telle que la science la saisit n'est pas la réalité en soi, mais la réalité pour nous ou pour être plus précis, n'est pas la réalité liée à l'intelligible mais au sensible.

Le problème sur la conception que l'on fait de la connaissance scientifique vient du fait que :

« L'on croyait parler au nom de la raison. Et la raison se confondait avec la connaissance des conditions ou des causes : partout où un conditionnement était dévoilé, on pensait avoir fait taire toute question, résolu le problème de l'essence avec celui de l'origine, ramené le fait sous l'obédience de sa cause »<sup>87</sup>, disait Merleau-Ponty.

Il en résulte qu'il ne faut pas tout soumettre à une question de cause parce que définir la connaissance d'une manière telle c'est parler d'un déterminisme même or, chaque conquête d'un déterminisme était une défaite du sens métaphysique, dont la victoire exigeait la « faillite de la science »<sup>88</sup>

Il ne faut pas de ce fait, définir la vérité par la réalité mais au contraire, la réalité par la vérité. Il ne saurait y avoir adéquation de l'esprit et de la chose parce que la chose n'est pas donnée mais construite par l'esprit.

Cependant, « comment comprendre que l'esprit agisse sur le corps et le corps sur l'esprit ; et même le corps sur le corps, ou l'esprit sur l'autre esprit ou sur lui-même, puisque enfin, si rigoureuse soit la connexion des choses particulières en nous et hors de nous, aucune d'elles n'est jamais à tous égards cause suffisante de ce qui sort d'elle ? »<sup>89</sup>

Le réel c'est ce que découvre une connaissance conforme aux exigences de l'esprit. En ce sens, on peut dire que c'est la connaissance scientifique qui

---

<sup>87</sup> Merleau – Ponty, *Eloge de la philosophie*, p.217.

<sup>88</sup> Ibid, pp. 217 - 218.

<sup>89</sup> Ibid, p. 219.

définit la réalité. Ce qui caractérise la connaissance, ce qui la distingue de la connaissance vulgaire c'est qu'elle respecte mieux les exigences de l'esprit. Il est étonnant de constater que le sens commun fait confiance à la science concernant la définition du réel.

Cette confiance se fonde sur la manière dont le savant s'emploie pour satisfaire au mieux la volonté de compréhension qui caractérise l'esprit humain à travers la représentation du monde. Toutefois, la représentation scientifique du monde ne suffit pas à l'homme, c'est pourquoi il a voulu faire appel à l'art pour lui faire découvrir un autre aspect de la réalité et à la stupéfaction de tous, il a découvert un univers moins impersonnel, moins froid, moins décoloré que celui de la Science. Sur l'aspect qualitatif d'une chose, l'art surpasse la science ; la vision du monde qu'il exprime est plus conforme à ce que Bergson appelle « les données immédiates de la conscience » : en ce sens, Bergson avait raison de dire que

« L'art n'a d'autre objet que d'écartier les symboles pratiquement utiles, les généralités conventionnellement et socialement acceptées, enfin tout ce qui masque la réalité, pour nous mettre face à face avec la réalité même ».<sup>90</sup>

Il faut alors désormais distinguer deux sens du mot réalité : si l'on entend par réalité ce qui est immédiatement donné à notre conscience, c'est l'art qui nous fait découvrir cette réalité, mais si l'on considère au contraire que le réel est ce qui donne un sens à ces données immédiates, c'est la science seule qui peut nous le faire connaître.

Toutefois, « la philosophie n'est ni étouffée par eux, ni restreinte, pour se faire place, à contester leur solidité »<sup>91</sup>, et l'accord extraordinaire qu'il y a entre l'extérieur et l'intérieur n'est possible que par l'intermédiaire d'un infini positif, un infini positif qui constitue la philosophie elle-même. Tout cela nous conduit sur le plan philosophique, à reconsiderer la Philosophie, qui, depuis quelques temps et avec l'entrée impressionnante de la science et des nouvelles technologies, semble

---

<sup>90</sup> Georges Pascal, *Mémento de philosophie*, P.137.

<sup>91</sup> Merleau-Ponty, *Eloge de la philosophie*, p 20.

avoir perdu son essence, de fait que par rapport à ces deux disciplines, elle ne pourra se solidifier pour permettre à ceux qui la pratiquent de la percevoir. Mais avant d'entrer dans les détails insolites sur la valeur de la Philosophie, allons-voir pourquoi le monde s'obstine à penser qu'elle n'existe plus, en établissant d'abord ses limites.

### **III.II.3-Limites de la philosophie posées par la science**

Pour le monde d'aujourd'hui, il est plus facile d'accéder à la science parce qu'elle est tout ce qui permet à l'homme d'avoir prise sur la réalité, elle est plus proche de l'homme que la philosophie à ce qu'il paraît. Ainsi, ceux qui ont pris connaissance de l'efficacité que la science manifeste à travers son essor depuis son existence à nos jours, ne voient aucune évolution dans le domaine de la philosophie, et ce, à cause du fait que :

- la philosophie ne peut pas parvenir à l'existence, elle restera à jamais une essence, c'est-à-dire qu'elle sera toujours une idée non une chose que nos sens peuvent directement percevoir parce qu'elle se matérialise ou se concrétise. Elle est donc incapable de s'extérioriser, devenir une matière et nous fournir des outils pour améliorer notre condition de vie est au-dessus de ses moyens, c'est pourquoi, elle ne peut jamais être considérée comme une science même si on admet que c'est bien un savoir et dans une certaine mesure elle se rapproche de la science. Et à ce propos justement, on va apporter quelques clarifications sur cette confusion qui commence à prendre place concernant la philosophie et la science et où certains assimilent la philosophie à la science. Alors, est-ce que la philosophie est une science ? Dans quelle mesure elle peut être considérée comme telle et quels sont ses rapports avec les autres sciences ?

- Un système de connaissance ayant un ordre spécial suivant le cours de l'histoire, voilà la science. Elle a un double objet : celui de satisfaire la curiosité d'esprit et celui de faciliter et améliorer la pratique. L'atténuation de ces buts se constitue en un seul moyen : celui de l'explication, de manière à satisfaire au maximum l'instinct de curiosité de l'homme et lui donner une connaissance que si elle n'est pas certaine, elle serait plus proche de la certitude.

Pour être considérée comme une science, toute connaissance doit avoir un objet propre à expliquer, un objet qui ne doit, en aucune façon se confondre avec celui d'aucune autre science, voilà le premier propos. Quand au second, il faut soumettre cet objet à une loi d'identité ou à une loi de causalité pour permettre l'explication.

Et pour affirmer tout, il faut que la connaissance, en plus d'avoir un objet, qui, lui est propre, et soumis à une loi , ait une méthode pour étudier l'objet, et en effet, la philosophie peut très bien remplir ces trois conditions citées ci – dessus parce que comme objet propre elle a : la conscience , or, la conscience ne peut échapper à la loi de causalité pour ce qui est du second objet et enfin, elle a la méthode expérimentale pour remplir la troisième condition. Elle peut alors être considérée comme une science.

Mais, du point de vue, rapport avec les autres sciences, où au tout début des spéculations, on croyait que la philosophie regroupant en elles toutes les autres sciences et les sciences n'étaient rien d'autres que des parties de la philosophie, la philosophie par sa définition ainsi que par les preuves de ses droits au titre de science distincte prouve tout à fait le contraire.

Aujourd'hui, on soutient une autre idée en disant de la philosophie qu'elle n'a pas d'existence propre et qu'elle constitue le dernier chapitre des sciences positives. Or, une autre définition de la philosophie réfuterait aussi cette théorie et préconisera qu'elle est indépendante et même si en ce qui concerne l'explication de son objet elle peut faire appel à la science, il n'y a vraiment aucune chance qu'elle puisse se confondre avec elles. Il y a aussi problème parce que depuis qu'on a pris conscience de l'existence de doctrines philosophiques , on a pris aussi conscience du fait que chacun des philosophes s'emploient à réfuter l'opinion soutenue par celui qui le précède et sera réfuté par celui qui viendra après lui .il y a problème parce que l'on ne peut jamais avoir une certitude absolue sur telle ou telle opinion d'un penseur sur ce qui se passe, mais que la réponse est toujours pour la plupart du temps et dans tous les cas « approximatives ».

D'une manière général, et si l'on revient à ce qui peut limiter la philosophie ; on verra que la philosophie, bien qu'au début elle était la seule qui devrait porter des jugements sur l'homme, sa vie et son origine, ne parvient pas à tout expliquer. C'est pour cette raison qu'elle ne peut pas encore nous clarifier l'idée de causalité et du premier élément formant le monde, car selon ce qu'on avait vu à la toute première partie de notre travail, on a vu que chacun des philosophes antiques ont eu leur premier élément constitutif du monde. On a vu par la Thalès, Anaximandre, Anaximène et tous les autres que l'on ne va plus citer ici mais qui ont attribué au feu, à l'air, à l'eau, à l'infini, l'origine de toute chose.

La philosophie se constitue en une très profonde réflexion sur ce qui doit être, or, à force de réfléchir, les philosophes accèdent à une sorte de connaissance que tout le monde ne peut prévoir. Il s'en va et s'en vient d'un monde très lointain de ce que le commun des mortels ne peut pas encore percevoir. De ce monde, il arrivera à tirer une leçon ou plus exactement une morale qu'il tentera ensuite d'enseigner à tous les autres sans prendre en considération l'inégalité qui existe entre lui et les autres hommes. A cet instant, il sera considéré comme une personne plus antique que ceux avec qui il vit, parce que lui il voit une chose que les autres ne peuvent pas voir. C'est précisément pour cette raison que la philosophie n'arrive plus, comme le pense le monde moderne, à occuper une place aussi importante que ce qu'elle a tenue jusqu'ici, parce que le monde moderne pense que ce n'est qu'une baliverne de l'antiquité.

Cependant, cette longue réflexion que le philosophe entame constitue une grande force pour la philosophie parce qu'elle va lui servir à établir une règle de conduite, tout ce qui peut être nécessaire pour permettre un comportement digne de l'homme, cette chose c'est la morale, qui selon ce qu'on sait fait la plus grande force de la philosophie par le fait qu'elle dicte une ou des lois touchant l'humanité entière, de manière à lui prédire et dicter une règle d'action sur le monde et l'humanité elle-même.

Puisqu'on parle déjà de valeur et que l'on sait que dans la philosophie, il y a toujours des imprévus, allons voir comment ce que l'on pense être une limite de la philosophie constitue, à la plus grande stupéfaction de tous, sa valeur.

### **III.II.4-Valeur de la philosophie**

#### **III.II.4.1- son ambiguïté**

Le monde que la science et la technique offre a l'homme est un monde que l'homme lui-même a créé. Vivre dans le monde régi par la science et les nouvelles technologies n'est alors plus vivre dans un monde naturel mais artificiel, car pour être naturel il faut que le monde soit tel qu'il était auparavant, ce qui n'est plus le cas d'ailleurs. En effet, l'homme a saisi la seule occasion qui puisse le placer sur une position de supériorité face à la nature en transformant cette nature même, en essayant du mieux qu'il peut, de la dominer. Cependant, la domination qu'il impose a la nature lui a permis de se rapprocher encore plus de l'humanité, en se mélangeant avec la culture humaine, allant même jusqu'à associer technique et science au quotidien de l'homme ainsi qu'à sa tradition. Ce qu'il ne faut surtout pas oublier c'est que science et technique sont dépendantes l'une de l'autre et collaborent ensemble, c'est ce qui leur permet un développement aussi considérable.

Quant à la philosophie, depuis toujours elle s'est proposée pour objet la recherche d'un statut de l'être humain naturel et social. L'apparition de l'industrie au XIXe siècle correspondant au siècle où apparait également la philosophie marxiste qui se donnait pour but, notamment dans *Le Capital*, d'interpréter cette naissance de l'industrie a modifié le sens des rapports entre production et force de travail et on dirait presque qu'elle a disparue. Pourtant, elle ne peut pas disparaître et faire comme si de rien n'était, ce qui suppose l'existence du doute sur son existence serait- elle menacée par le progrès incessant de la science ? Non certes, mais admettons quand même que la philosophie présente vraiment beaucoup d'ambigüité et déchirement : déchirement entre l'action et la réflexion sur l'action, entre la pratique et la réflexion sur la pratique.

Et sur ce point, Merleau Ponty dans *l'Eloge de la philosophie* affirme que le philosophe n'est pas tout à fait un être réel mais un étranger au monde ce qui parait constituer un défaut mais qui, en réalité est, un fait qui tourne en sa faveur.

Car il est inutile de contester que la philosophie boîte. Elle habite l'histoire et la vie, mais elle voudrait s'installer en leur centre, au point elles sont avènement, sens naissant. Pour ce qui est de l'ordre de la non extériorisation de la philosophie, de son incapacité à se matérialiser pour devenir une chose perceptible pouvant résoudre d'une façon immédiate les problèmes liés à son existence, Merleau-Ponty prend la défense de la philosophie même si d'une certaine manière, il taxe la philosophie de ne pas être une occupation sérieuse que :

« Elle s'ennuie dans le constitué. Etant expression, elle ne s'accomplit qu'en renonçant à coïncider avec l'exprimé et l'éloignant pour en voir le sens. Elle peut donc être tragique puisqu'elle a son contraire en soi, elle n'est jamais une occupation sérieuse »<sup>92</sup>.

De toute façon, pourquoi voudrait-elle être sérieuse alors que le philosophe lui-même.

« Se reconnaît à ce qu'il a inséparablement le goût de l'évidence et le sens de l'ambigüité. Toujours est-il que même ceux qui ont voulu faire une philosophie toute positive n'ont été philosophes qu'autant que, dans le même moment, ils se refusaient le droit de s'installer dans le savoir absolu »<sup>93</sup>.

C'est à force de chercher ce qui manque à son savoir, ce qui lui échappe encore, qu'il pourra trouver un moyen de conduire son raisonnement pour aller petit à petit vers la certitude. En plus pourquoi vouloir s'extérioriser, alors que le fait de se trouver dans le constaté constitue une faiblesse pour la science elle-même, car on sait très bien que la science avec le déterminisme comme principe se cantonne dans le constaté et le constatable, et même si on ne l'avait pas précisé dans les limites de la science, cela en est une.

---

<sup>92</sup> Merleau – Ponty, *Eloge de la philosophie*, p. 68.

<sup>93</sup> Ibid., p. 37.

« La philosophie ne peut donc consister à reporter notre attention de la matière sur l'esprit, ni s'épuiser dans la constatation intemporelle d'une intérieurité intemporelle »<sup>94</sup>.

Certes, les objets que les différentes sciences positives étudient n'existent pour nous que lorsque nous le connaissons. Or, la science qui étudie les lois de la connaissance c'est la philosophie. Elle se trouve donc ainsi placée au centre duquel toutes les sciences viennent converger parce que l'esprit lui-même est placé au centre du monde de la connaissance. La philosophie emprunte, peut-être, aux autres sciences un bon nombre de faits sur lesquels elle réfléchit de manière à faciliter l'explication de l'objet dont elle se propose pour se fonder et se construire. Les différentes sciences emploient différents moyens suivant ce qu'elles ont à expliquer mais c'est la philosophie elle-même qui étudiera ces procédés. Elle élabore la théorie, entrevoit à quelles conditions ces procédés doivent être soumis pour donner de juste résultats. C'est elle qui définit alors la meilleure méthode pour chaque science particulière.

Elle est alors certainement quelque part, elle ne peut pas disparaître alors que les sciences ont encore et auront toujours besoin d'elle. Mais ce qui arrive vient du fait qu'a force de suivre le cours du temps avec la science et la technologie, la philosophie doit se conformer, s'adapter au mode de vie que la modernité exige, elle devrait alors mettre de cote tout ce qui a rapport avec l'antiquité, avec tout ce qui peut être considéré comme déjà usé et les traditions en font partie. Cependant, il ne s'agit pas de faire table rase des traditions qui existent mais d'utiliser ces traditions même sous une autre forme, pour faire en sorte qu'elle puisse toujours subsister.

« En finir avec les problèmes traditionnels ce n'est pas (...) éliminer la problématique de la philosophie, c'est (...) l'y faire revivre. (...) toute philosophie doit être (...) une philosophie nouvelle, la philosophie est si peu (...) la découverte d'une solution inscrite dans l'être et qui obture notre curiosité, qu'il

---

<sup>94</sup> Ibid., p. 42.

exige d'elle non seulement qu'elle invente des solutions, mais encore qu'elle invente ses problèmes ».<sup>95</sup>

Poussée par une civilisation conditionnée par l'apparition de l'industrie, au XIXe siècle, la philosophie et les philosophes qui avaient pour objet la recherche d'un statut et de l'être humain naturel et social, ont modifié leur rôle. Cette modification nous a laissé croire que la philosophie a disparu ou presque. A cet incertitude, Henri Lefebvre a répondu que peut-être qu'elle a vraiment disparu ou sinon elle doit s'être transformée complètement. La confrontation de la théorie et de la pratique, de l'image et du concept d'un côté, et de la réalité de l'autre, doit devenir la tâche suprême de la philosophie revivifiée. Pour illustrer cette transformation sentie au niveau de la philosophie, prenons une partie du texte de Lefebvre pris dans *La vie quotidienne dans le monde moderne*.

«La pensée philosophique présentait la création de l'être humain par ses efforts, elle résumait pratique et connaissances éparses dans les activités différenciées. L'apparition de l'industrie modifia de fond en comble le statut de la philosophie et la situation du philosophe. L'industrie produit du sens, introduit un sens nouveau : la domination sur la nature matérielle (en lui et place de la connaissance « désintéressée » des phénomènes et des lois). A une connaissance transformée revient donc le rôle que la philosophie tenait ».<sup>96</sup>

Alors à la question : la philosophie meurt-elle ? Lefebvre répondait que non, mais qu'elle entre dans une vie nouvelle, qui ne consiste plus en l'élaboration de systèmes mais en une incessante confrontation entre l'image, le concept, le projet de l'être humain élaboré par les philosophes d'un côté, et de l'autre la « réalité », « la pratique ».<sup>97</sup> La connaissance philosophique est alors une totalité, un trajet et un projet. Faire une nouvelle interprétation des philosophies qui interprètent le monde, en tirer les instruments théoriques de changement, mener à

---

<sup>95</sup> Merleau - Ponty, *Eloge de la philosophie*, p.215.

<sup>96</sup> Henri Lefebvre, *La vie quotidienne dans le monde*, p.364-365.

<sup>97</sup> Ibid., p.366.

bien la révolution théorique, c'est là un renouvellement de la pensée révolutionnaire.

Ainsi, « quand donc il dit que les problèmes bien posés sont tout près d'être résolus, cela ne signifie pas que l'on a déjà trouvé quand on cherche, mais que l'on a déjà inventé. Et il n'y a pas une question qui serait en nous et une réponse qui serait dans les choses, un être extérieur à découvrir et une conscience observation : la solution est en nous aussi, et l'être lui-même est problématique. Quelque chose de la nature de l'interrogation passe dans la réponse ».<sup>98</sup>

Tout cela pour dire que dans sa démarche, la philosophie ne fait pas seulement que chercher, il y a bien des moments où il faut qu'elle invente parce que son devoir à elle, c'est de trouver des solutions liées aux problèmes de l'être dans le genre humain. C'est pour cette raison qu'elle essaie d'entamer une nouvelle méthode consistant à renverser celle qui a été posée dès le début c'est-à-dire « la recherche théorique d'un statut de l'être humain naturel et social, dans le monde et dans l'environnement naturel »<sup>99</sup>, pour en adopter une autre : celle de la praxis, en vue de donner un nouveau décor, une nouvelle forme dans la pensée philosophique ou pour être plus précis : une philosophie modernisée.

Pourtant, « pour que la philosophie naisse ou renaisse, il faut que des sciences soient »<sup>100</sup>, telle est le propos du philosophe marxiste Louis Althusser en définissant un double rapport qui unit la philosophie à la science et à la politique. La naissance de la philosophie est conditionnée par l'antérieure existence des sciences, quelles qu'elles soient. Althusser se montre lui, assez dur avec la philosophie et il était même en accord avec Hegel sur le fait de dire que la philosophie se lève le soir tombé : lorsque la science, né à l'aube, a déjà parcouru le temps d'une longue journée »<sup>101</sup>. Sur la science qui la provoque à naître en sa première forme, ou à renaître en ses révolutions, la philosophie a donc toujours le

<sup>98</sup> Merleau-Ponty, *Eloge de la philosophie*, p.20.

<sup>99</sup> Henri Lefebvre, *La vie quotidienne dans le monde*, p.364.

<sup>100</sup> Althusser, *Lénine et la philosophique*, p.27.

<sup>101</sup> Ibid., p.28.

retard d'une longue journée. Mais heureusement qu'il a su se rattraper lorsqu'il a soutenu l'idée que la philosophie sert de laboratoire où sont mis au point les concepts nouveaux requis par le développement des sciences. Et que dans un second sens, il y a un lien qui rapproche la philosophie de la politique et même que c'est la philosophie elle-même qui représente la politique sous forme de théorie.

« La philosophie serait la politique continuée d'une certaine manière, dans un certain domaine, à propos d'une certaine réalité. La représenterait la politique dans le domaine de la théorie, pour être plus précis : auprès des sciences vice versa, la philosophie représenterait la scientificité dans la politique ».<sup>102</sup>

Mais abordons un autre point de vue, celui de Merleau-Ponty dans *l'Eloge de la philosophie*, l'ouvrage que l'on a choisi pour être la base de ce travail qui consistera à prendre la défense de la philosophie face aux mauvaises conceptions que le monde d'aujourd'hui se fait d'elle ; en manifestant par là l'idée que : « le rapport du philosophe avec l'être n'est pas le rapport frontal du spectateur et du spectacle, c'est comme une complicité, un rapport oblique et clandestin ». <sup>103</sup>

Ce qui nécessite un effort d'adaptation de la part des hommes et plus d'explication, de simplicité venant de la philosophie car il est clair qu' « on ne philosophie pas en quittant la situation humaine : il faut au contraire, l'y enfoncer ». <sup>104</sup> De ce fait, « nous aurions tort de croire (...) que le philosophe parle toute sa vie faute d'avoir pu dire cette chose infiniment simple » depuis toujours ramassée » en un point unique « de lui-même : il parle aussi pur la dire, parce qu'elle-même demande à être dite, parce qu'elle n'est pas tout à fait avant d'avoir été dite ». <sup>105</sup> La science, au temps d'Auguste Comte s'apprêtait à dominer théoriquement et pratiquement l'existence. Qu'il s'agisse de l'action technique ou de l'action politique, on pensait accéder aux lois selon lesquelles nature et société sont faites, et les gouverner suivant leurs principes. Pourtant, tout cela constituait

---

<sup>102</sup> Althusser, *Lénine et la philosophique*,, p. 54.

<sup>103</sup> Merleau - Ponty, *Eloge de la philosophie*, p. 22.

<sup>104</sup> Ibid., p.22.

<sup>105</sup> Ibid., p.23.

la tâche de la philosophie qui, à ce qu'il paraît, semble désespérer d'elle – même. Mais avant d'entrer dans les détails sur cette défense que Merleau-Ponty effectue pour rendre hommage à la philosophie, voyons d'abord qui est Merleau-Ponty.

« Maurice Merleau-Ponty est né en 1908 à Roche fort sur Mer. Il étudia à l'Ecole normale supérieure avec Sartre. Ensuite, il enseigna la philosophie et devint professeur à l'Université de Lyon en 1948. Quatre ans plus tard, il fut nommé au Collège de France à Paris. (Il intitula son discours inaugural *Eloge de la philosophie*, en 1953). Sa *phénoménologie de la perception*, une étude sur l'ambigüité de la perception, considérée comme son œuvre principale, était parue en 1945. En 1952, il rompit avec Sartre, lorsque la terreur de Staline éclata au grand jour. Déjà en 1947, dans *Humanisme et Terreur*, Merleau-Ponty avait, malgré son accord théorique avec le marxisme violemment critiqué la terreur qui l'accompagne. *Les aventures de la dialectique* de 1955 contiennent une attaque sur l'ultra bolchévisme de Sartre. *Le recueil Signes* parut en 1960. Un an plus tard, Merleau-Ponty mourut »<sup>106</sup>

Dans *l'Eloge de la philosophie*, le philosophe Merleau-Ponty, répondant au *Théétète* de Platon esquisse un portrait du philosophe et analyse la nature de la philosophie. Il ne nie pas le fait que le philosophe boite, et ce, il le dit dans la phrase que l'on a déjà cité auparavant, qu'il est inutile de contester que la philosophie boite car elle est fondamentalement ambigüité et déchirement, déchirement entre l'action et la réflexion sur l'action. Ce qui fait qu'elle se présente toujours d'une manière qui nous paraît incompréhensible, car « l'absolu philosophique ne siège nulle part, il n'est donc jamais ailleurs, il est à défendre en chaque évènement »<sup>107</sup>, en foi de quoi, Merleau-Ponty lui-même disait que les philosophes les plus résolus veulent toujours les contraires : réaliser mais en détruisant, supprimer mais en conservant.

Le philosophe, en agissant ainsi, effectue une sorte d'engagement auquel il s'engage dans la vérité, mais là encore « il faut être capable de prendre recul pour

---

<sup>106</sup> Cf – Cathérine Gau, *Histoire Universelle de la philosophie et des philosophes*, p. 354.

<sup>107</sup> Merleau-Ponty, *Eloge de la philosophie*, p.72.

être capable d'un vrai engagement dans la vérité »<sup>108</sup>. La vérité qui, à ce qu'on sait, constitue le but de toutes recherches, de tous les savoirs, pour pouvoir apporter un fruit déterminable et vérifiable pouvant résoudre le problème de l'humanité. A travers toutes les limites que nous venons d'énoncer, on ne peut pas nier que la philosophie a des défauts mais son défaut, à elle, manifeste bien l'idée que c'est l'œuvre même des hommes et non d'un Dieu ou d'un Etre supérieur, donc, limité. Quant au fait qu'elle se dissimule et fait comme si elle n'existe pas tout en restant dans le silence, elle prépare bien son coup et ne sort, ne s'exprime qu'au moment où l'homme en a le plus besoin, pour donner un sens, une valeur à son existence.

« La claudication du philosophe est sa vertu »<sup>109</sup> disait encore Merleau-Ponty dans *l'Eloge de la philosophie*, en énonçant par là que les limites de la philosophie elles-mêmes témoignent sa grande importance, en ajoutant par là que « l'ironie vraie n'est pas un alibi, c'est une tâche et c'est le détachement qui lui assigne un certain genre d'action parmi les hommes »<sup>110</sup>.

Le philosophe s'éloigne donc du monde au bout d'une réflexion mais cet élan, il le fait pour pouvoir faire un retour vraiment précieux et considérable aux yeux du monde ; cet élan qu'il prend ne signifie donc nullement qu'il va s'abîmer mais va lui permettre de trouver « une image renouvelée du monde et lui-même planté en-elle, parmi les autres ». <sup>111</sup>

La philosophie préfère alors laisser à la science tout ce qui est de l'ordre de la pratique et de la théorie pour qu'elles puissent mieux s'épanouir ainsi que pour faire prendre conscience à l'homme de ses erreurs quand il est face à une action irréussite de la part de la science. Un exemple perceptible : celui des effets secondaires de la médecine. Qui aurait-pu imaginer que les médicaments que l'on a utilisés pour guérir, a une double face ? Ils peuvent guérir une maladie mais en fera surgir une autre ! Face à cela, tout ce que l'homme peut faire c'est ce

---

<sup>108</sup> Ibid., p.70.

<sup>109</sup> Ibid., p.70.

<sup>110</sup> Ibid., p.70.

<sup>111</sup> Ibid., p.71.

consoler par des mots, par des prières ou par autre chose encore, et c'est sûrement là que la philosophie entre en scène à travers les mots de consolations que l'homme, déçu de ce qu'il croit être la meilleure chose qui soit arrivée au monde, cherchera ; tout en lui donnant en douce une morale qui surgira de sa prise de conscience. Ainsi, disons avec Merleau-Ponty que même si la philosophie reste un savoir ambigu qui ne peut s'extérioriser.

Et « sa dialectique ou son ambiguïté n'est qu'une manière de mettre en mots ce que chaque homme sait bien : la valeur des moments où, en effet, sa vie se renouvelle en se continuant, se ressaisit et se comprend en passant outre, où son monde privé devient monde commun ».<sup>112</sup>

Sur ce, passons à cette chose qui fait que la philosophie existe encore de nos jours et existera à jamais, cette chose qui constitue la vraie valeur de la philosophie : la morale qui met en valeur la conscience, qui touche le fer intérieur même de l'homme, même le plus cruel.

### **III.II.4.2-La morale**

Le monde d'aujourd'hui n'a-t-il plus de moralité ? N'y a-t-il plus parmi les hommes quelqu'un qui souffre en voyant ses prochains souffrir ?

A part l'illustration de Merleau-Ponty sur la valeur de la philosophie, il y a une chose qui montre la force de la philosophie, cette chose c'est la morale elle-même, et les deux questions que l'on a posé juste au-dessus annoncent un retour de la philosophie morale et éthique. Morale et éthique tendent de nos jours, à se confondre avec les significations que les hommes leur attribuent. Or, le mot éthique désigne la recherche d'un système de principes visant une existence heureuse alors que la morale se définit comme une théorie de l'obligation, de la loi et du devoir ; mais ce qu'il faut surtout souligner c'est que cela doit toujours avoir un lien étroit avec la conscience et avec autrui.

---

<sup>112</sup> Ibid., p.71.

La morale doit, répondre à la nature de l'homme : la fin de l'activité raisonnable et l'équilibre, l'harmonie, l'accomplissement de notre nature, et avoir pour but d'amener l'homme tel qu'il est vers l'homme tel qu'il devrait être. Elle apparaît de ce fait comme un ensemble de règles de conduites imposées à l'homme et fondées elles-mêmes sur le double critère de Bien et du Mal et elle constitue la plus grande force de la philosophie où l'homme ne serait plus qu'un simple spectateur mais juge de ses états, de ses actes et de celui des autres.

Nous admettons tous que la générosité, la Loyauté sont des valeurs, qu'il faut aimer son prochain comme soi-même, qu'il ne faut pas tuer ni dérober le bien d'autrui... mais sur quoi se fondent ces obligations et ces interdits et pourquoi le bien est-il considéré comme tel ?

Il y a deux façons pour la morale de se manifester ; d'une part, elle paraît désirable, et il semble souhaitable à notre conscience de réaliser le bien ainsi, les valeurs morales nous semblent intérieures à notre conscience, désirées par elle, immanentes à la volonté humaine. Mais d'autre part, elle s'impose à nous avec une autorité souveraine. Elle se présente comme une obligation d'un devoir qui paraît l'imposer à nous d'en haut, avec lequel il n'est pas question de discuter. Il s'agit là d'une morale transcendance, c'est-à-dire extérieure et supérieure à notre conscience.

Les morales de la nature se fondent sur l'intérêt et le sentiment c'est-à-dire qu'il s'agit là, de fonder un idéal, une valeur qui n'existe pas mais qui doit exister sur quelque chose qui existe : il s'agit de la fonder sur l'être. Fonder la morale sur la nature c'est alors nier la spécificité de la vie morale car ce ne sont pas des morales de « contrainte ». C'est ce qui a poussé Rochefoucauld à dire que les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer.

Pour ce qui est du cas du sentiment, bien qu'ils aient un grand rôle à jouer dans la pédagogie morale, ceux qui sont spontanés ne sont pas nécessairement accordés aux valeurs de la vie morale. Les sentiments sont aussi variables selon les moments ainsi, les conduites spontanées qui y suscitent sont souvent dangereuses.

La morale est alors ce qui fait la valeur de la philosophie, surtout lorsqu'elle est liée au devoir et met à part certains sentiments pouvant porter de grand danger pour l'humanité. Alors, seulement pour préciser, le devoir est une obligation : un engagement, un impératif émanant, soit de la morale soit du droit positif. C'est alors un commandement, un ordre, une pression qui exige obéissance sans être en rapport à une fin égoïste. La seule fin de l'obéissance aux lois sociales ou aux impératifs catégoriques de la raison constitue le seul sentiment moral selon la conception de Kant.

## CONCLUSION

Ce travail d'investigation touche à sa fin. On pourrait encore ouvrir une autre porte et conduire le thème vers un autre domaine, ou bien ajouter encore quelque chose à ce qui y est déjà, mais pour éviter de sortir du contexte que l'on a posé dès le début, le mieux serait de clore le sujet.

En fin de compte, l'homme est le principal acteur de toutes connaissances, car considérer la philosophie comme réflexion, c'est déjà affirmer que le seul qui puisse la pratiquer doit être quelqu'un doté d'une capacité de penser, de réfléchir, de faire un recul sur lui-même et connaître son état d'âme. Or, qui parmi les êtres vivants peut effectuer un tel acte à part l'homme ? Les végétaux ne peuvent pas réfléchir, tout ce qu'ils peuvent faire c'est se nourrir pour vivre et émettre, grâce à la lumière, de l'oxygène qui permet aux hommes encore de vivre. Quant aux animaux, certes, ils sont dotés d'une intelligence que même l'homme peut ne pas disposer, mais qui, pour ce qui est de leur compte, est instinctive. C'est-à-dire que cette intelligence qu'ils ont, c'est le seul moyen que la nature a trouvé pour leur assurer une meilleure protection, une meilleure survie.

La philosophie qui, étymologiquement, signifie « *amour de la sagesse* », où la sagesse représente à la fois la connaissance parfaite, la science de la vérité et une règle pratique d'action, n'est pas quelque chose que l'on apprend mais que l'on vit. Le mot signifie avant tout, penser par soi-même et rompre le cercle des évidences établies. En fait, la chaîne du quotidien est essentiellement un mouvement de l'esprit qui questionne et s'interroge librement devant le spectacle du monde pour tenter d'en comprendre le sens et, peut-être même, les raisons.

« Jusqu'ici, disait Kant, on ne peut apprendre aucune philosophie ; car ai est-elle, qui la possède et à quoi peut-on la reconnaître ? On ne peut qu'apprendre à philosopher, c'est-à-dire exercer le talent de la raison dans l'application de ses principes généraux à certaines tentatives qui se présentent, mais toujours avec le

réserve du droit qu'à la raison de chercher ses principes eux-mêmes à leurs sources et de les confirmer ou de les rejeter ».<sup>113</sup>

Mais souvent, on a tendance à ramener la philosophie à la science, alors que par rapport à la science ; la philosophie est un effort personnel qui tentera de donner un sens au monde à partir de soi-même, elle apparaît comme une démarche d'un autre type que la Science ; connaissance discursive établissant des rapports nécessaires et objectifs entre les phénomènes. Cela n'exclut pourtant pas le fait que Science et Philosophie entretiennent une liaison pour tenter de coordonner, de synthétiser, d'organiser, les faits. Cependant, la Philosophie ne doit pas 'être confondue avec la Science, car, le scientisme conduit à abandonner les grandes questions essentielles à l'humanité et dès lors, l'humanité se trouve en proie à une crise du sens, que le philosophe doit prendre en compte parce qu'il œuvre pour l'humanité et pour ce faire, il lui faut de l'humilité. C'est pour cette raison que Husserl, dans *les Méditations cartésiennes* disait que :

«Quelqu'un veut vraiment devenir philosophie devra « une fois dans sa vie se replier sur soi-même [. . .]. la philosophie, la sagesse est en quelque sorte une affaire personnelle du philosophe. Elle doit se constituer en tant que sienne. »<sup>114</sup>

La philosophie est un art de vivre, elle nous signale comment nous pouvons agir et vivre, ce qui implique le fait que ce n'est pas une simple connaissance mais un exercice par lequel nous transformons notre vie. Elle est indissolublement connaissance et action et a comme moyen d'expression le langage et la pensée. Cette phase où nous affirmons que la philosophie s'affirme par le langage et la pensée prouve encore l'idée que c'est l'homme qui est le principal acteur de la philosophie. Or, pensée et langage sont indissolublement liés c'est-à-dire que l'un ne peut fonctionner correctement si l'autre n'y est pas, c'est pour cette raison que l'on dit de l'animal qu'il ne pense pas avant d'agir mais tout ce qu'il entreprend, il le fait d'une manière instinctive, parce qu'il ne parle pas.

---

<sup>113</sup> Kant, *Critique de la raison pure*, p.36.

<sup>114</sup> Husserl, *Méditation cartésiennes*, p.58.

Tout ce qu'il peut c'est émettre des cris signifiant ce qu'il perçoit ou ressent. À des cris de peur signifie l'abolement du chien lorsqu'il perçoit quelqu'un de suspecte surtout quand il fait nuit. Tout cela confirme l'idée soutenue par Merleau-Ponty selon laquelle : « la pensée sans langage ne serait pas une pensée plus pure, ce ne serait plus qu'une intention de penser ».<sup>115</sup>

Le seul être étant capable de penser est alors l'homme, parce qu'il est, non seulement doté d'une raison qui a amené Aristote à dire que c'est un être raisonnable, mais aussi d'une capacité à s'exprimer et à exprimer ce qui lui passe par la tête.

C'est cette raison même qui a amené les premiers philosophes à parler d'une origine, d'un premier substance ayant formé le monde, où Thalès attribuait le tout à l'eau, Anaximène à l'air, Héraclite au feu . . . C'est aussi ce qui a permis ; à Socrate de pratiquer l'Irène-socratique où il mettait la VERTU comme norme ; à Platon de mettre au point l'Idéalisme où il mettait l'essence à la base de toute réflexion philosophique, et parlait de l'existence des deux mondes (intelligible et sensible) ; et à Aristote de mettre au point la connaissance métaphysique.

La rationalité, qui fait de la philosophie un travail de réflexion ayant pour tâche de conquérir la réalité dans la situation toujours particulière où l'homme se trouve placé, est ce qui permet de concevoir ce qui peut être philosophique dans le monde. Le monde qui, parait délaisser la philosophie, avec l'arrivée en masse de la Science et des nouvelles technologies dans le quotidien de l'homme, mais qui ne pourra jamais remplacer cette philosophie, malgré de tels progrès que science et technologies apportent

Ainsi, on a défini l'homme comme sujet actif et agent de connaissance pour ce qui est du domaine de la connaissance scientifique et de cette façon, son rapport avec le monde a engendré en lui divers savoirs et connaissances reflétant un rapport de sujet connaissant et de l'objet à connaître.

De ce fait, en ayant abordé la question de connaissance on a vu d'une part l'empirisme qui traduit la connaissance courante et quotidienne (celle de tout le monde) auquel il n'y a pas de mesure précise ni une procédure de vérification et

---

<sup>115</sup> Merleau - Ponty, *Eloge de la philosophie*, p.14.

qui, en fin de compte ne permet pas la connaissance rigoureuse. Ainsi pas de connaissance rigoureuse, pas de Science, non plus. Mais même si elle ne constitue pas une Science, elle ne manque pas pour autant d'être utile surtout dans les sociétés encore basées sur la tradition.

L'empirisme introduit, sur le plan de la connaissance, une référence aux sens, et par là même, à l'idée de la perception, conçue comme expérience initiale du surgissement du monde lui-même. La perception qui, au prix d'une rigoureuse critique des « *préjugés classiques* » qui la concernent, aux prix du retour aux phénomènes que l'exigence de la description phénoménologique implique, n'apparaît plus comme une science du monde construite à son propos au terme de quelques improbables opérations de connaissances : « elle est le fond sur lequel tous les actes se détachent et elle est présupposée par eux ».<sup>116</sup>

C'est à partir d'elle, conçue comme première réalité objective que nous distinguons le réel et l'imaginaire, et c'est d'elle-même que dépendent toutes les sciences qui veulent transformer les qualités en quantité, l'empirisme au rationnel tout en exigeant le dépassement de l'apparence, en allant du complexe, du particulier et du contingent vers le simple, le général et le nécessaire.

Mais la science a un esprit qui l'anime. Cet esprit constitue une référence à tout travail scientifique, on le nomme « *esprit scientifique* » et elle est le moteur même de la recherche scientifique qui exige curiosité, observation, critique (dans le sens d'*esprit critique*), invention, etc. dans le domaine intellectuel, et éducation, vertu, abnégation, humilité, etc. dans un point de vue morale.

Dans sa méthode, la science expérimentale avance en suivant des étapes, en passant d'abord, par l'observation, puis par l'hypothèse, après par l'expérimentation.

Observer une chose ne signifie nullement jeter un simple regard au fait empirique, c'est percer au-delà des apparences et interpréter ce qui se passe de la manière telle qu'on l'a conçu pour lui donner une signification scientifique. L'hypothèse, cependant, est le résultat même d'une observation, elle est ce qui, d'après Claude Bernard, constitue la découverte. Mais pour ce qui est de sa

---

<sup>116</sup> Merleau - Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p.v

véracité, elle reste encore incertaine, car elle est encore un effort de comprendre les faits afin de les systématiser. Alors, vu qu'elle est encore incertaine : c'est-à-dire qu'elle peut être vraie ou fausse, il est nécessaire de la faire soumettre à une vérification. L'expérimentation est la phase où la science effectue une vérification sur l'hypothèse, de manière à l'étendre sur plusieurs faits, l'examiner, la prolonger et faire une contre preuve même, en cas de nécessité. Pour ce qui est de l'induction, elle consiste essentiellement à passer de la découverte d'un rapport essentiel, et par conséquent universel et nécessaire entre ces deux phénomènes ou propriétés.

Mais revenons-en à notre contexte, car qu'est-ce que nous devons mettre en exergue si ce n'est pas la science dans son épanouissement et dans l'actualité ? Son développement est, aujourd'hui le fait le plus constaté dans le monde entier.

Le monde auquel nous vivons est un monde, totalement et pratiquement dominé par la science, surtout avec l'appui de la technique, l'essor que la science est en train de vivre, se fait vraiment sentir. À considérer seulement l'efficacité des méthodes de pédagogie avec l'informatique sur le domaine de l'enseignement, dans le quotidien ainsi que dans la communication. L'installation des satellites pour permettre l'obtention des nouvelles d'un tel pays à un autre, des pays qui sont loin d'être voisins même.

Tout cela marque vraiment le génie scientifique et montre par là l'efficacité de la technique, à l'égard des problèmes que le monde actuel rencontrent, tout en tentant de les résoudre et de faciliter du mieux qu'elle peut la tâche de l'homme qui en prend usage, sans méconnaître l'efficacité même de la médecine même si parfois elle suscite des effets secondaires quelquefois liés à un emploi abusif. Mais si l'on précise pourquoi la Science a eu une si grande emprise sur le monde, comment elle a réussi à dépasser son aspect abstrait pour s'extérioriser et aider les hommes à avoir une meilleure prise sur le réel ?

Il est d'abord nécessaire de préciser que la science est un savoir, et un savoir ne s'extériorise pas parce que sinon elle trahit son principe : celui de l'abstraction. Mais si c'est le fait de dire « *qu'elle a dépassé son aspect abstrait* » qui nous dérange, il est à souligner que c'est seulement une métaphore pour dire

qu'elle est, bien qu'elle soit abstraite, perceptible et les fruits de ses recherches sont bien utiles à l'homme. Quant à l'emprise qu'elle a sur le monde, cela vient de son efficacité, une efficacité qu'elle a su manifester en ayant les pratiques technologique à ses côtés. L'idée c'est alors de dégager l'interdépendance de la science et de la technique sur les moyens de faciliter, d'alléger le travail que l'homme entreprend, et une facilitation qui lui assurera une longue survie, parce que non seulement elles allègent la tâche de l'homme, mais moins l'homme travaille, moins il est assujetti à la fatigue et plus il vivra longtemps.

Certes, la Science et la Technique œuvrent ensemble pour ce qui est d'apporter de l'aide à l'homme, néanmoins, elles se reconnaissent être, l'une comme l'autre, autonome. Parce que même au tout début de leur conception, la technique a d'abord existé puis la science, la preuve : il n'y avait pas encore eu de précision dans les toutes premières techniques et la science n'était encore rien d'autre qu'une théorie. Leur collaboration n'a été mise au point que plus tard. Ainsi, si la Science élabore des lois et détermine les risques et dangers que le monde entier court avec l'arrivée d'une nouvelle technologie et l'humaine activité, la Technique par le biais des engins, essaie de s'étaler sur le domaine de la pratique. Il n'est dans ce cas, pas question d'une extériorisation de la Science, mais plutôt une soumission qu'elle fait volontairement à l'égard des nouvelles idées auxquelles la Technique veut mettre au point pour le bien de l'homme.

« Mais n'était-ce là que la chance d'un homme bien né, la force d'une bonne tradition de culture ? Et quand cette tradition sera épuisée, la nouvelle science ne pourra-t-elle être ( . . . ) qu'une leçon d'irrationalisme ». <sup>117</sup>

La technique et la civilisation qu'elle commande sont devenues un important sujet de réflexion. Depuis quelques années, les sections techniques de l'enseignement du second degré et des études supérieures ont à leur programme, quelques notions de philosophie, car la philosophie répond à une nécessité culturelle et plus encore, elle satisfait un besoin et un droit des jeunes techniciens.

---

<sup>117</sup> Merleau - Ponty, *Eloge de la philosophie*, p.315.

Nul n'échappe aux grandes interrogations concernant la vérité et la certitude, la valeur et le bien, le droit et la justice, l'homme et sa destinée, que la philosophie pose et éclaire.

Et « même si les philosophes faiblissaient, les autres seraient là pour les rappeler à la philosophie. À moins que cette inquiétude ne se dévore, et que le monde ne se détruise en faisant l'expérience de lui-même, on peut attendre beaucoup d'un temps qui ne croit plus à la philosophie triomphante, mais qui, par ses difficultés, est un appel permanent à la rigueur, à la critique, à l'universalité, à la philosophie militante ».<sup>118</sup>

Avec cette phrase, assez longue si l'on peut dire, nous justifions le choix de ce livre de Merleau-Ponty comme ouvrage de base pour montrer jusqu'à quel point la philosophie reste la première connaissance qui se préoccupe réellement, même si ce n'est pas d'une manière ingénueuse, de l'être humain, car,

« Une science qui brouilles les évidences du sens, et capable du même moment de changer le monde, suscite inévitablement une sorte de superstition, même chez les témoins les plus cultivés ».<sup>119</sup>

Mais la force même de l'ouvrage, pour ce qui est de notre devoir, se trouve dans cette impuissance même de la philosophie, de sa faiblesse, une faiblesse qui jouera en sa faveur et témoignera sa plus grande valeur : celle qui se trouve dans la conscience, la conscience qui est une chose abstraite. De ce fait,

« Le philosophe ne peut plus, en conscience, se prévaloir d'une pensée absolument radicale, ni s'arroger la possession intellectuelle du monde et la rigueur du concept. Le contrôle de soi et de toute chose reste sa tâche, mais il n'en a jamais fini avec elle, puisqu'il doit désormais la poursuivre à travers les champs

---

<sup>118</sup> Ibid., p.239.

<sup>119</sup> Ibid., p.312.

des phénomènes dont aucun a priori formel ne lui assure par avance la maîtrise ».<sup>120</sup>

Ainsi, oui, la philosophie boîte, mais, ce fait là constitue pour elle une vertu car elle est « partout, même dans les faits et elle n'a nulle part de domaine où elle soit préservée de la contagion de la vie »<sup>121</sup>

Alors, là où il y a forme de vie humaine, il y a toujours philosophie. Elle est donc implacable parce qu'elle est plus que n'importe quelle connaissance, une aide non seulement psychologique mais surtout morale.

Dès lors, les premières parties de l'ouvrage, avec quelques notes de l'auteur lui-même constituent la force même du livre et de ce présent travail en ce sens que c'est une partie qui traite de l'éloge à la philosophie. À souligner que le livre comporte des essais philosophiques où l'auteur prend et fait exemple sur certains auteurs tel que Bergson, Lavelle, Husserl sur la phénoménologie, Einstein, Machiavel, . . . et sur quelques disciplines comme le Christianisme, la Sociologie, la Politique ou autres.

En plus de son affirmation selon laquelle la philosophie s'ennuie dans le constitué puisque c'est la source même de toutes ces mascarades que le monde s'emploie pour dire et proclamer la disparition de la philosophie, Merleau-Ponty ajoute qu'

« Une philosophie concrète (bien qu'elle ne peut exister) n'est pas une philosophie heureuse. Il faudrait qu'elle se tienne près de l'expérience, et, pourtant, qu'elle ne se limite pas à l'empirique, qu'elle résiste dans chaque expérience le chiffre anthologique dont elle est intérieurement marquée ».<sup>122</sup>

Alors, même s'il est difficile d'imaginer dans ces conditions, l'avenir de la Philosophie, il n'en reste pas moins qu'

« Elle ne retrouvera jamais la conviction de détenir, avec ses concepts, les clefs de la nature et de l'histoire, et c'est qu'elle ne renoncera pas à son radicalisme, à cette recherche des

---

<sup>120</sup> Ibid., p.197.

<sup>121</sup> Ibid., p.179.

<sup>122</sup> Merleau - Ponty, *Eloge de la philosophie*, p.238.

présupposés et des fondements qui a produits les grandes philosophies. »<sup>123</sup>

Alors, pour répondre à toutes ces questions que l'on s'est posé dans l'Introduction concernant la disparition de la Philosophie, on dira seulement que quoique Science et Technique soient efficaces pour ce qui est du domaine de la pratique, il en reste que personne ne peut cacher ses états d'âmes ni fuir sa conscience et c'est surtout dans les moments où l'on se sentira le plus, avoir besoin d'aide que la philosophie apparaîtra avec la morale en mains.

---

<sup>123</sup> Ibid., p.238.

## BIBLIOGRAPHIE

### OUVRAGES SE RAPPORTANT A LA PHILOSOPHIE

1. ALAIN, *Eléments de Philosophie*, collection Idées, Edition Gallimard, Paris 1985, 255 p.
2. ALTHUSSER (Louis), *Lénine et la Philosophie*, Maspero, Paris 1974, 194p.
3. ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Traduction de R.A. Gauthier et J.Y. Jelif, Paris 1958, 310 p.
4. *Métaphysique*, Traduction de J. Tricot, VRIN, Paris 1953, 250 p.
5. *Politiques*, Traduction de P. Pellegrin, Garnier Flammarion, Paris 1990, 595 p.
6. BERGSON (Henri), *La pensée et le mouvant*, PUF, Paris 1934, 308p.
7. BLONDEL (Maurice), *Pensée II*, Flammarion, Nathan, Paris 1968, 195p.
8. BUSSET (Bourbon), *La force des jours*, Collection Idées, Gallimard, Paris 1962, 137p.
9. DESCARTES (René), *Discours de la méthode*, Gallimard, la pléiade, Paris 1953, 287 p.
10. *Les principes de la philosophie*, Bibliothèque de la Pléiade, Ed Gallimard, Paris 1970, 245p.
11. EPICTETE, *Entretiens*, Traduction de R. Létoquard, Hatier, Paris 1988, 308 p.
12. FOUCAULT (Michel), *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris 1966, 182 p.
13. FREUD (Sigmund), *Métapsychologie*, Collection Idées, Gallimard, Paris 1968, 197 p.
14. FRISCH (Von), *Vie et mœurs des Abeilles*, Traduction Dalcq chez Albin Michel, Paris 1946, 107p.
15. HEIDEGGER (Martin), *Etre et Temps*, Traduction de César Guest, Gallimard, Paris 1927, 232p.
16. JASPERS (Karl), *Introduction à la Philosophie*, PLON, Paris 1962, 190 p.
17. KANT (Emmanuel), *Critique de la raison pure*, Traduction de Tremesaygues et B. Pacaud, PUF, Paris 1995, 584 p.
18. KIERKEGAARD (Soren), *Post scriptum aux Miettes philosophiques*, NRF, Gallimard, Paris 1942, 219 p.

19. LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm), *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, Garnier Flammarion, Paris 1690, 285 p.
20. NAVILLE (Pierre), *L'existentialisme est un Humanisme Discussion*, Nagel, Paris 1960, 117p.
21. PASCAL (Blaise), *Pensées*, Gallimard, La Pléiade, Paris 1969, 1445 p.
22. PLATON, *Apologie de Socrate*, Flammarion, Paris 1958, 187 p
23. *La République*, Traduction d'E. Chambry, Les Belles Lettres, Paris 1949, 510 p.
24. *Le Banquet*, Traduction d'E des Places, Les Belles Lettres, Paris 1952, 187 p.
25. SARTRE (Jean Paul), *L'Existentialisme est un Humanisme*, Nagel, Paris 1946, 144 p.

### **OUVRAGES SE RAPPORTANT A LA SCIENCE**

26. BACHELARD (Gaston), *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*, VRIN, Paris 1942, 207 p.
27. BACHELARD (Gaston), *La formation de l'Esprit Scientifique*, VRIN, Paris 1977, 288p.
28. *La philosophie du Non*, VRIN, Paris 1949, 212 p.
29. CAVAILLES (Jean), *Sur la logique et la théorie de la science*, PUF, Paris 1947, 152 p.
30. CLAUDE BERNARD, *Introduction à la Médecine Expérimentale*, Gallimard, Paris 1968, 209 p.
31. FRIEDMANN, « *La grande aventure* », *sept Etudes sur l'homme et la technique*, Denoël Gonthier, Paris 1965, 232 p.
32. HUSSERL (Edmond), *Méditations cartésiennes*, Vrin, Paris 1966, 188 p.
33. KOYRE (Alexandre), *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, PUF, Paris 1947, 307 p.
34. LEFEBVRE (Henri), *La vie quotidienne dans le monde*, Collection Idée, Gallimard, Paris 1968, 147 p.
35. MARX (Karl), *Introduction à la Critique de l'Economie Politique*, Editions sociales, Traduction Husson et Badia, Paris 1966, 235 p.

36. MERLEAU – PONTY (Maurice), *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris 1945, 495 p.

37. SIMONDON (Gilbert), *Du monde d'existence des objets techniques*, Aubier, Paris 1958, 212 p.

### **OUVRAGES SE RAPPORTANT A LA PROBLEMATIQUE**

38. MERLEAU – PONTY (Maurice), *Eloge de la philosophie*, NRF, Gallimard, Paris 1965, 384 p.

39. MOURRAL (Isabelle) et MILLET (Louis), *Précis de philosophie pour un monde technique*, Nathan, Paris 1997, 364 p.

### **AUTRES ARTICLES**

40. GAU (Catherine), *Histoire Universelle des Philosophies et des Philosophes*, Flammarion, Paris 1945, 400 p.

41. LALANDE (André), *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie*, PUF, Paris 1926, 675 p.

42. MARX (Karl) et ENGELS (Friedrich), *Œuvres Choisies I*, Ed. du Progrès 1974, 623 p.

43. PETIT (Karl), *Dictionnaire des citations du monde entier*, Marabout, Paris 1978, 480 p.

# TABLE DES MATIÈRES

## REMERCIEMENTS

INTRODUCTION.....	2
-------------------	---

## PARTIE I: L'HOMME ET LA PHILOSOPHIE

Chapitre I : L'HOMME DANS LA PHILOSOPHIE .....	8
I.1-Domaines de la philosophie .....	11
I.2-L'homme .....	14
I.2.1-Tentative de définition .....	14
I.2.1.1-Du point de vue philosophique.....	15
I.2.1.1.1-Définition par la pensée.....	15
I.2.1.1.2-Définition par la raison.....	17
I.2.1.2- Du point de vue scientifique .....	18
I.2.2- Les différentes capacités de l'homme .....	20
I.2.2.1. Abstraction .....	20
I.2.2.2 L'imagination.....	21
I.2.2.3. Les formes de l'imagination.....	21
I.2.2.4. Les reproches des moralistes .....	21
I.2.2.5. Le Jugement .....	22
I.2.3. L'esprit critique.....	23
I.2.4. L'intelligence humaine .....	24
I.3- Les moyens et expressions de la philosophie.....	25
I.3.1- La pensée et le langage .....	25
Chapitre II : EVOLUTION DU SENS DU MOT PHILOSOPHIE .....	29
II.1- L'homme face à l'existence.....	29
II.2-La recherche des principes premiers du monde .....	34
II.2.1-Les présocratiques .....	34
II.2.2-Les Ioniens (VI <sup>e</sup> s. av. J.-C.) .....	34
II.2.2.1-L'école de Milet .....	34
II.2.2.2-Héraclite d'Ephèse .....	35
II.2.3-Les Italiques à travers les pythagoriciens t les léates (V <sup>e</sup> s. av. J.-C.)...35	35
II.2.4-Les néo-physiciens.....	36
II.2.5-Les Sophistes .....	36
II.3-La philosophie classique .....	37

II.3.1-Socrate, sa vie et sa conception philosophique.....	38
II.3.2-Platon, sa vie et sa philosophie .....	39
II.3.3-Aristote, sa vie et sa philosophie .....	41
Chapitre III : LA PHILOSOPHIE.....	45
III.1-Essai de définition .....	45
III.2-Réflexion et sagesse.....	49
III.2.1-Réflexion .....	49
III.2.2-Notion de sagesse.....	50
III.2.2.1-L'esprit philosophique .....	50
III.2.2.2-Sagesse et morale .....	51
III.2.2.3-Modérations des désirs.....	52

## **PARTIE II: LA SCIENCE ET SON ESSOR DANS LE MONDE**

Chapitre I. NATURE DE LA SCIENCE .....	56
I.1-De la perception à la science .....	56
I.1.1-La perception.....	56
I.1.2-Analyse objective de la perception .....	57
I.2- L'Esprit scientifique .....	59
I.3-Les pratiques épistémologiques.....	62
I.3.1-La démarche des Sciences expérimentales .....	63
I.3.1.1-Les procédés de la science expérimentale .....	63
I.3.1.1.1-L'observation .....	63
I.3.1.1.2-L'hypothèse .....	64
I.3.2-L'expérimentation ou vérification de l'hypothèse .....	64
I.3.3-L'induction .....	65
Chapitre II. L'OBJET DE LA SCIENCE.....	69
II.1-La science .....	71
II.2-Vérité.....	72
II.2.1-Le dogmatisme .....	74
II.2.2-Le scepticisme.....	75
Chapitre III. L'ETONNANTE ASCENSION DE LA SCIENCE .....	78
III.1-La technique .....	78
III.2-Le travail .....	80
III.2.1-Autonomie possible de la science et de la technique .....	82

III.2.2-Technologie et cybernétique .....	83
III.2.3-La nature face au progrès .....	84
 <b>PARTIE III: LE RETOUR A LA PHILOSOPHIE</b>	
Chapitre I : LES EXPLOITS SCIENTIFIQUES ET SES LIMITES VIS-A-VIS DE LA PHILOSOPHIE .....	87
I.1-Situation actuelle de la philosophie .....	87
I.1.1-La phénoménologie .....	87
I.1.2-La philosophie de l'être .....	90
I.1.3-L'existentialisme .....	92
I.1.4-La philosophie des sciences .....	95
I.1.5-L'avènement des sciences humaines .....	96
I.2-La science et ses exploits .....	97
I.2.1-La valeur de la science .....	98
I.2.1.1-Les caractères généraux de la science .....	98
I.2.1.2-Les principes de la connaissance scientifique .....	99
I.2.1.3-La science et le réel .....	100
I.3-La valeur positive de la technique .....	101
I.3.1-Limite de la science et de la technique .....	102
Chapitre II : LE RETOUR A LA PHILOSOPHIE .....	105
II.1-Critique nominaliste de la science .....	105
II.2-Le rationalisme et la science .....	105
II.3-Limites de la philosophie posées par la science .....	108
II.4-Valeur de la philosophie .....	111
II.4.1- son ambiguïté .....	111
II.4.2-La morale .....	119
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>122</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>131</b>